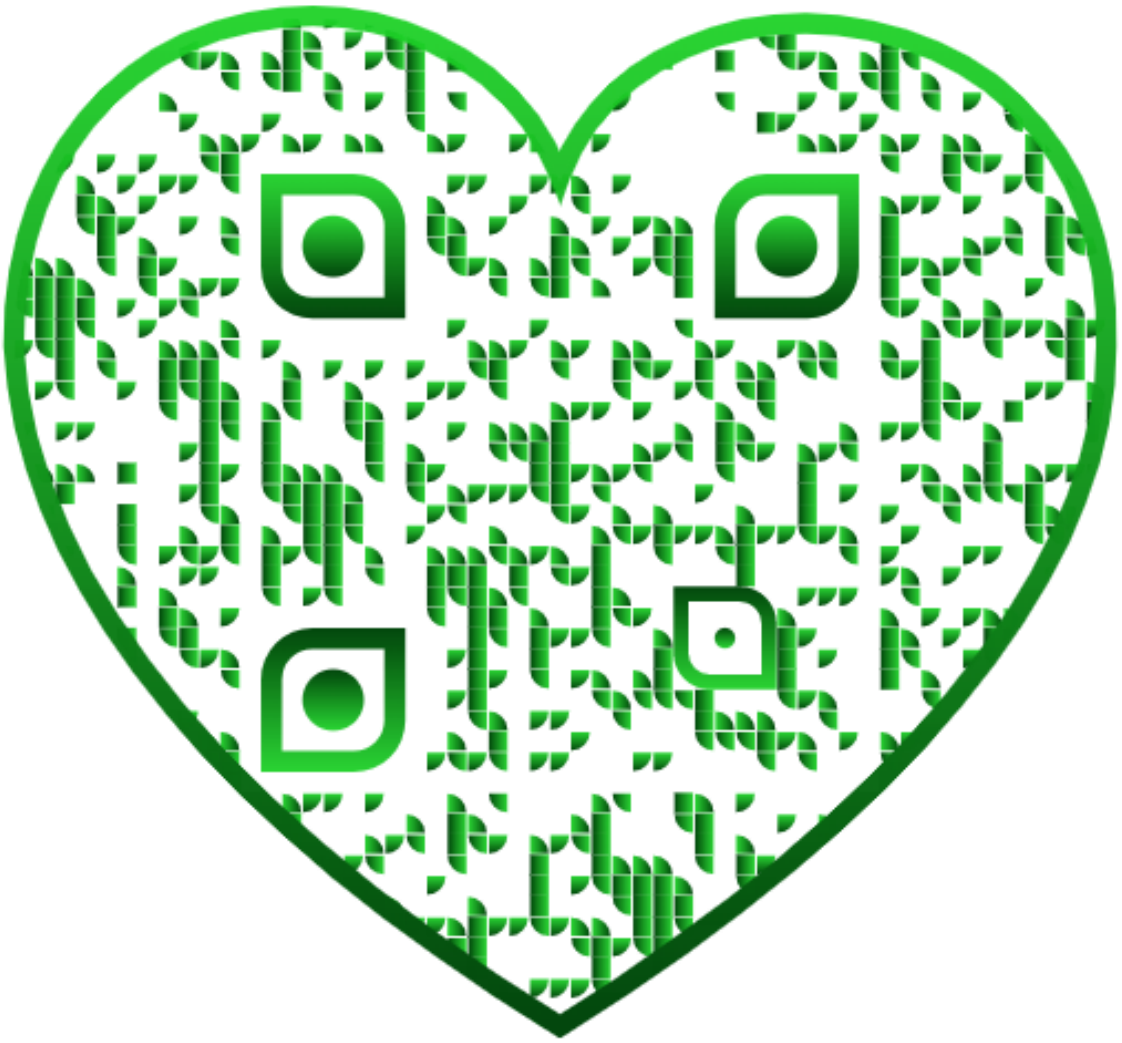
Maryse Condé
Desirada

ROMAN

Prix de littérature
de la Nouvelle Académie

« NOBEL ALTERNATIF »
2018

Robert Laffont



DU MÊME AUTEUR

Chez Robert Laffont

UNE SAISON À RIHATA SÉGOU

1. Les murailles de terre

2. La terre en miettes

LA COLONIE DU NOUVEAU MONDE

LA MIGRATION DES CŒURS

EN ATTENDANT LE BONHEUR

PAYS MÊLÉ (nouvelles)

Chez Seghers

LA VIE SCÉLÉRATE

Au Mercure de France

MOI, TITUBA, SORCIÈRE

TRAVERSÉE DE LA MANGROVE

LES DERNIERS ROIS MAGES

Maryse Condé

Desirada

ROMAN

ROBERT LAFFONT

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1997

EAN 978-2-221-11870-2

Ce livre a été numérisé avec le soutien du Centre national du Livre

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

À Sylvie, Aïcha, Leïla

« À part le bonheur, il n’est rien d’essentiel »

Chanson martiniquaise

Première partie

1.

Ranélise lui avait tant de fois raconté sa naissance qu'elle croyait y avoir tenu un rôle ; non pas celui d'un bébé terrorisé et passif que Mme Fleurette, la sage-femme, extirpait difficilement d'entre les cuisses ensanglantées de sa mère ; mais celui d'un témoin lucide ; d'un acteur essentiel, voire de sa mère, l'accouchée, Reynalda elle-même qu'elle s'imaginait assise raide, lèvres pincées, bras croisés, une mine de souffrance indicible sur la figure. Des années plus tard, devant un tableau de Frida Kahlo, représentant sa venue au monde, il lui avait semblé que cette femme-là, inconnue, avait peint pour elle.

Il était trois heures de l'après-midi. Le temps était capiteux et vibrant. C'était le mardi gras. Jour de liesse où toutes les compagnies de mas' déboulaient à travers les rues de La Pointe. Dès le dimanche, ils se préparaient dans le plus grand secret pour converger avec ensemble depuis les faubourgs vers la place de la Victoire. Déjà, l'on entendait les coups de cœur du gwo-ka. Certains mas' étaient enveloppés avec des feuilles de banane séchée. Les autres s'étaient enduit le corps de goudron et couraient en faisant claquer leurs fouets, sinueux comme des serpents. D'autres encore s'étaient fabriqué des têtes de buffles ou de taureaux et avaient accroché à ce qui leur tenait lieu d'habits des miroirs, des morceaux de verre ou de mica de toutes les grandeurs qui captaient et faisaient virevolter la lumière du soleil. C'était les redoutables mas' a kon qu'on dit sortis depuis la Casamance. Dans l'attente, les bourgeois et leurs enfants étaient debout sur les balcons entre les fleurs de bougainvillées et les lataniers en pots. Ils avaient fait provision de pièces blanches percées pour les lancer. À leurs pieds, le petit peuple piétinait et s'égosillait.

Le canal Vatable était désert, car tout le monde s'était rué vers le centre de la ville. Quelques moko zombis qui s'étaient égarés par là avaient bien vite compris leur erreur et avaient filé par la rue Frébault non sans décocher de grands coups d'échasses dans le bois des portes closes afin de signaler leur passage. Dans le quatre pièces de Ranélise, à l'abri des

persiennes, on n'entendait ni le désordre du gwo-ka, ni le son aigu des sifflets ni le glapissement des raras qui accompagnaient les mas'. On n'entendait pas non plus les hurlements de plaisir de la foule. Le silence n'était troublé que par les plaintes étouffées de Reynalda dont le bassin de quinze ans, trop étroit, refusait tout service, les objurgations en créole de Mme Fleurette, à la fois maternelle et exaspérée : « Pousse, mais pousse, je te dis, au nom de Dieu ! » et, pour finir, le vagissement frêle et tenace d'un nouveau-né.

Mme Fleurette était une belle mulâtresse, matrone expérimentée, mais sans diplômes, qui ne pensait qu'à faire le bien. Hivernage comme Carême, elle sillonnait les quartiers misérables sur son vélo Pigeon Volant afin de délivrer les pauvresses dont ne voulait pas l'Hôpital général, et que ne pouvaient pas accommoder non plus les sœurs de l'hospice Saint-Jules. Quand les douleurs de Reynalda l'avaient saisie, Ranélise qui l'avait accueillie quelques mois plus tôt après sa noyade manquée et Claire-Alta, sa petite sœur, avaient reconnu la bicyclette à l'arrêt devant un taudis, même en ce jour de fête, et avaient intercepté Mme Fleurette. Une fois le laborieux accouchement terminé, Ranélise et Claire-Alta avec des paroles de gratitude avaient conduit Mme Fleurette vers le bassin d'eau claire dans la cour quand Reynalda avait poussé un râle d'un son tellement funeste que les trois femmes s'étaient retournées, saisies. Elle avait la figure d'une morte. D'un seul coup, le mince drap qui la recouvrait s'était rougi tandis que, déjà, le sang gouttait à terre. Heureusement, l'hospice Saint-Jules n'était pas bien loin. On fourra Reynalda dans le lit encore brûlant de la fièvre puerpérale d'une malheureuse qui venait de passer de vie à trépas, et les bonnes sœurs se mirent à la besogne.

Quand Ranélise sortit de l'hospice Saint-Jules vers les minuit, des feux d'artifice que l'on avait tirés du côté de la Darse zigzaguaient, multicolores, à travers le ciel et allaient se perdre du côté de la Dominique. Les rues étaient pleines d'enfants, de femmes et d'hommes hurleurs. Des soûlards faisaient des entrechats. Dans un vacarme d'enfer, les mas' menaient leur ultime sabbat.

Chez elle, elle trouva la nouveau-née, posée là où on l'avait oubliée et profondément endormie. Sa figure minuscule était toute maculée de merde et de sang séché. Elle sentait le poisson pas frais. Malgré cela, des rayons d'amour partirent du cœur de Ranélise et irradièrent le petit corps. Elle avait toujours désiré un enfant. Au lieu de cela, le bon Dieu lui avait envoyé fausses couches sur fausses couches, mort-nés sur mort-nés, enfants ondoyés sur enfants ondoyés. Elle serra le bébé contre son cœur, convaincue que le bon Dieu enfin faisait repentance de l'avoir si maltraitée. Le couvrant de baisers, elle lui choisit un prénom selon son goût : Marie-Noëlle bien qu'elle fût née en plein Carnaval. Car Marie, c'est le prénom de la Sainte Vierge, mère de toutes les vertus et Noël, c'est le rappel de cette nuit miraculeuse où Jésus s'est fait petit enfant pour racheter nos péchés. Elle lui prépara un bain très doux. Dans de l'eau tiédie, mêlée d'essence de roses, elle mit à macérer des feuilles de corossol ainsi qu'une poignée de violettes d'Espagne ou des cosses de senti bon. Puis elle l'essuya dans un linge fin et la coucha sur le ventre pour lui éviter les frayeurs nocturnes, les vents et les mauvais rêves.

Ranélise était une haute négresse, cuisinière à Tribord Bâbord, un restaurant de peu d'allure, mais de bonne chère et de bonne réputation, sis au Bas de la Source. Sa spécialité, les lambis. Elle n'avait pas sa pareille pour les tirer de leurs conques, les faire dégorger dans un bain de saumure et de feuille à bois d'Inde de sa composition, les battre avec une massue qu'elle avait fabriquée dans un morceau de gaïac et vous les servir souples et fondants comme de l'agneau dans une belle sauce amarante. Ses pratiques sortaient de loin. Parfois du Moule ou de La Boucan et Gérardo Polius, le maire communiste de La Pointe, prenait quatre repas par semaine à Tribord Bâbord, avec son conseil municipal au grand complet. Quelques mois plus tôt, comme elle descendait au Carénage discuter avec son pêcheur, elle avait vu un paquet de linge flotter sur l'eau comme une bouée. Intriguée, elle s'était approchée et avait distingué un bras, une jambe, puis un morceau de fesse. Ses cris avaient attiré les badauds et, à l'aide d'une gaffe, on avait repêché la naufragée dont le cœur battait encore à coups hésitants.

C’était une toute jeune fille, presque une enfant. Quatorze ans. Certainement pas plus de quinze ans. Des seins à peine formés en bourgeons de goyavier. Ranélise qui avait le cœur sur la main l’avait ramenée chez elle. Elle l’avait frottée avec de l’huile camphrée et lui avait donné à boire des tisanes d’herbe à fer avec un peu de rhum pour la réchauffer. Pour finir, elle l’avait enveloppée dans une des chemises de nuit en molleton qu’elle portait à la mauvaise saison des pluies. La première journée, on n’avait pu en tirer que des phrases butées. Elle disait avoir pour nom Reynalda Titane. Sa maman qui s’appelait Antonine, mais que tout le monde surnommait Nina, se louait dans la famille de Gian Carlo Coppini. Gian Carlo Coppini était un bijoutier italien de la rue de Nozières dont la boutique II Lago di Como ne désemplissait pas de gens venus pour acheter et surtout pour admirer. Gian Carlo Coppini avait un peu la figure d’un Jésus-Christ : cheveux soyeux bouclés, barbe de même. Il régnait sur un peuple de femmes : la sienne d’abord toujours en grossesses ou en couches, ses deux sœurs perpétuellement habillées de noir et la tête recouverte d’une mantille de dentelle, ses filles. C’est grâce à lui que Nina avait pu envoyer Reynalda à l’école communale Dubouchage. Reynalda adorait l’école. Français. Histoire. Sciences naturelles. Elle travaillait bien et avait été reçue à son certificat d’études primaires.

Les gens avaient conseillé à Ranélise de ramener Reynalda à l’endroit d’où elle venait. Qui sait si ce n’était pas une voleuse ou une scélérate que les gendarmes recherchaient ? Mais quand Ranélise lui avait parlé de retourner à Il Lago di Como, Reynalda s’était agenouillée à ses pieds et pareille à une Marie Madeleine les avait trempés avec ses larmes. C’est alors qu’elle avait révélé qu’elle était enceinte, raison pour laquelle elle s’était jetée à l’eau. Ranélise était restée sans voix devant elle. Vouloir mourir pour un ventre ? Est-ce qu’elle ne savait pas que l’enfant, c’est la bénédiction du bon Dieu ? Le signe que sa rosée bienfaisante vous a fécondé le cœur comme le corps ? Une femme qui voit son ventre enfler et s’arrondir doit mettre deux genoux en terre, se frapper la poitrine et s’écrier : « Merci Seigneur ! »

Reynalda ne se confiait à personne. Sauf parfois à Claire-Alta qui avait environ son âge. Ranélise finit par la garder auprès d'elle et lui trouva du travail au restaurant Tribord Bâbord. À la cuisine parce qu'en salle les clients se plaignaient qu'elle leur enlevait toute envie de boire leur rhum.

Le deuxième souvenir imaginaire de Marie-Noëlle, c'était celui de son baptême. Cela s'était passé en plein mois de Carême, un samedi, jour réservé aux bâtards, aux enfants qui ne connaissent pas le nom de leur papa. L'église Saint-Jules attenante à l'hospice du même nom était une bâtisse en bois à la nef centrale en forme de carène. Elle avait résisté aux incendies et aux tremblements de terre qui avaient ravagé La Pointe depuis sa fondation. À présent bon nombre de ses persiennes manquaient ; ses vitraux étaient cassés par endroits tandis que son clocheton était posé de travers comme le madras d'une vieille femme qui en a trop vu de l'existence. Ranélise, sa marraine, la portait dans ses bras comme un saint sacrement. C'était quelque chose à admirer, Ranélise, ce jour-là ! Elle rayonnait, vêtue d'un deux-pièces de satin bleu à pois avec des revers blancs et coiffée d'une capeline désolée. Un de ses innombrables bons amis, cravaté en costume croisé de drap noir, faisait office de parrain et mêlait sa voix à la sienne.

« Nous te louons, Ô Dieu, nous célébrons tes louanges,

Et ton nom est présent parmi nous. »

Les fonts baptismaux se trouvaient devant un vitrail, pas cassé celui-là, qui représentait l'Annonce faite à Marie. Aussi le pouce appuyé contre le palais, la joue reposant sur le sein généreux de Ranélise, Marie-Noëlle ne s'occupait ni de l'homélie du prêtre ni des bonnes résolutions que son parrain et sa marraine prenaient à son intention. Elle ne pouvait détacher son regard de l'image céleste de l'archange Gabriel, en cape bleue, les ailes grandes ouvertes, un bouquet de fleurs de lys à la main. Autour d'elle, les autres bébés piaillaient ou suçotaient du sel. Elle, absorbée par sa vision, se sentait infiniment supérieure. Ranélise ne l'avait-elle pas proclamée le plus merveilleux enfant sur la terre ? Le jour du baptême, on avait écouté de la musique. Pas seulement les airs habituels : mazurkas, biguines wa-bap et autres. M. et Mme Léomidas qui

travaillaient au Sénégal « en coopération » avaient posé des disques sur l'électrophone et tout le monde était resté sans voix pendant qu'ils expliquaient ce qu'étaient les griots d'Afrique.

Par contre, et Ranélise avait bien dû lui en faire le récit aussi fréquemment, Marie-Noëlle ne gardait aucun souvenir du départ de sa mère. Tout ce qu'elle croyait savoir, c'est que cela s'était passé en septembre. Un mois de septembre, chargé de menaces de cyclones et d'orages comme si le ciel était en colère. Une ou deux semaines après le baptême, Reynalda avait annoncé qu'elle partait travailler en métropole. En métropole ? Pardi oui ! Comme à tant de compatriotes à l'époque, le BUMIDOM lui avait procuré une place chez Jean-René Duparc qui habitait au boulevard Malesherbes, dix-septième arrondissement à Paris. La famille de ce Jean-René comptait trois enfants en bas âge qui avaient besoin d'une bonne. Gérardo Polius n'avait pas caché ce qu'il en pensait. Les voisins non plus tandis que Ranélise éclatait de joie et, pour la manifester, offrait à Reynalda trois billets de cent francs. Avant de partir, Reynalda n'avait pas fait de mystère et confié à Claire-Alta qu'elle n'avait pas dans l'idée de finir bonniche.

Elle avait l'intention d'étudier et de devenir quelqu'un.

Les premières années de Marie-Noëlle furent une magie. Sa main dans celle de Ranélise, elle chemina dans un sous-bois tapissé de fougères arborescentes, de daturas très blancs et d'héliconias aux lourds pétales ourlés de jaune. Çà et là, fusait la fleur pourpre du balisier. Un vent frais soufflant à l'entour mélangeait à hauteur de narine tous les parfums des fleurs, de la terre, du vent et de la pluie, et l'enfance était un jardin odorant. À la vérité, aux yeux de certains, Marie-Noëlle ne possédait pas grand-chose. Une gourmette à son nom. Une chaîne, trois médailles dont une de l'Enfant Jésus, son saint patron. Du linge dans le fond d'un panier caraïbe. Elle n'eut jamais de tricycle ni d'automobile à pédales ni de poupée Barbie. Seule, une trottinette de fortune grâce à laquelle elle

déboulait le long du canal Vatable ou des rues du norme Udol. Mais le bonheur d'un enfant ne se mesure ni à l'or ni aux jouets dispendieux. Il se mesure aux mouvements du cœur et celui de Ranélise ne battait que pour elle. La main de Ranélise était douce, douce, même quand elle démêlait la tignasse que Marie-Noëlle avait fort longue et fournie. Jamais une calotte, une bourrade, un coup de ceinture sur les fesses. Jamais une punition debout ou à genoux, les bras en croix sous le soleil sans pitié de la cour. Pas même une parole plus haute que l'autre. Au lieu de cela, des cascades de jolis noms gâtés et de baisers dans le cou.

Le lundi de Pâques, on chargeait un panier de fait-touts de lambis en colombo et de riz, et avec des amis on partait en minibus jusqu'à Grande-Anse à Deshaies. Marie-Noëlle riait et faisait trempette dans sa culotte Petit-Bateau cependant que des Rastas aux longues tresses fauves jouaient au ballon dans le sable ou tapaient le gwo-ka.

La présence de Marie-Noëlle dans sa maison changea du tout au tout l'existence de Ranélise. Jusqu'alors, c'était une femme qui prenait des hommes. Beaucoup. Les curieux épiaient ceux qui entraient chez elle à la brune du soir pour n'en sortir qu'au petit matin quand les étoiles s'éteignaient. À commencer par Gérardo Polius, le maire communiste qui la visitait régulièrement depuis vingt ans et Alexis Alexius, son premier adjoint, qui lui, se glissait dès que le maire avait le dos tourné. Si les gens ne malparlaient pas trop, c'est que Ranélise était brave femme. Toujours à aider son prochain, à glisser un billet de banque dans la main d'un plus démuni, à trouver un job pour un chômeur, une place en maternelle pour un tout-petit. Du jour au lendemain, ce qu'il y avait de déraisonnable dans sa conduite changea. À l'exception de Gérardo Polius, aucun homme ne vint plus passer la nuit chez elle. Certes, tout en s'abstenant des sacrements, elle avait toujours été en bons termes avec les prêtres de l'église Saint-Jules et organisé des « Chantez Noël » dans sa cour à chaque temps de l'Avent. Désormais, sans aller jusqu'à se confesser et communier, elle ne manqua plus ni messe, ni vêpres, ni rosaire. On la vit marcher aux processions de la Vierge du Grand Retour, tête baissée, recueillie et se frappant la poitrine comme si elle ne

cessait de remercier le bon Dieu de tout le bonheur qu'il avait mis dans sa vie.

On s'était aperçu très vite, depuis les petites classes, que celui qui distribue les cadeaux de l'esprit n'avait pas oublié Marie-Noëlle dans son partage. Première en tout. Aux distributions de prix, elle n'arrêtait pas de monter et remonter sur l'estrade. C'était premier prix sur premier prix, livres reliés plein cuir sur livres à tranches dorées et Ranélise faisait la roue, se voyant déjà maman d'une institutrice. Voire d'une sage-femme. Car elle avait totalement oublié que Marie-Noëlle n'était pas sortie de son ventre. Il faut dire que Reynalda ne faisait rien de rien pour se rappeler au bon souvenir de son enfant. Le temps s'écoulait. Les mois s'ajoutaient aux mois, les années aux années et on n'avait pratiquement aucune nouvelle d'elle. Une carte de vœux sans adresse au nouvel an. Clodomire Ludovic, postier en retraite de retour du treizième arrondissement, affirma qu'un jour, il l'avait rencontrée en plein mitan de la place d'Italie. Elle l'avait regardé dans le blanc des yeux en prétendant ne pas le reconnaître. Malgré le temps qui passait, les gens nommaient souvent le nom de Reynalda Altamira. Ce n'est pas tous les jours que l'on repêche une noyée dans les eaux du Carénage. Et noyée pourquoi à la vérité ? Si toutes les filles qui poussent un ventre à crédit devant elle en faisaient autant, la terre serait vite dépeuplée. Peu à peu, Reynalda laissa dans les esprits le souvenir d'une fille excentrique et maussade qui n'avait pas voulu se contenter du lot commun.

Chaque fois que l'on parlait de sa maman, Marie-Noëlle avait l'impression d'un danger. Il lui semblait qu'un vent glacé soufflait insidieusement sur ses épaules et qu'elle risquait la pleurésie. Elle s'efforçait rapidement de changer le sujet de la conversation, faisant admirer sa dernière rédaction ou demandant à réciter une leçon. Parfois, au milieu de la nuit, la pensée de sa mère la saisissait et la réveillait comme un mauvais rêve. Elle se mettait à pleurer, inconsolable, et la lumière du matin séchait ses joues.

Quand elle se rendait à l'école, elle ne pouvait s'empêcher de faire un détour par la rue de Nozières pour regarder Il Lago di Como, situé au rez-de-chaussée d'une maison de bois de

deux étages qui méritait d'être repeinte. Elle sentait que cette boutique qui ne payait guère de mine, véritable boyau resserré où la lumière électrique était allumée à toute heure, renfermait le secret de sa naissance. Quels événements s'y étaient-ils passés quelques années auparavant, assez terribles pour que sa maman d'à peine quinze ans se jette à l'eau et fasse le choix de la mort ?

Un jour, elle devait avoir près de dix ans, elle s'enhardit, poussa la porte et se mêla au flot de ceux qui admiraient les camées montés en broches ou en pendentifs et toute la ciselure florentine. L'épouse fanée et blafarde trônait à la caisse. Les deux sœurs en mantille s'entretenaient avec des clients. Dans un coin, trois ou quatre fillettes jouaient avec des poupées de chiffon. L'œil droit serti d'une loupe, sa barbe et ses beaux cheveux de soie à présent poivre et sel atteignant presque ses épaules, Gian Carlo Coppini scrutait une pierre de couleur verte. Son front était enserré par une mince calotte noire, ce qui donnait à penser qu'il était juif. Au bout d'un instant, il déposa la pierre sur le comptoir et jeta un coup d'œil autour de lui. Il aperçut Marie-Noëlle debout dans un angle du magasin et il lui adressa un sourire suave, magnanime, qui découvrait quand même une denture carnassière, comme s'il était Notre-Seigneur Jésus-Christ au milieu de ses apôtres. À ce moment, une jeune servante sortit de l'arrière-boutique, portant sur un petit tray recouvert d'un napperon blanc brodé une tasse à liseré doré, un sucrier et une cafetière. La servante versa le café dans la tasse, y ajouta deux cuillers de sucre, précautionneusement, en personne qui redoute les remontrances et le pénétrant arôme remplit la boutique.

Gian Carlo Coppini la remercia d'un geste de la main qui la congédiait aussi. Puis, avec l'onction d'un prêtre qui boit le vin de messe et en même temps la théâtralité d'un acteur, il baissa les yeux et leva la tasse de café à ses lèvres pareilles à des boutons de roses, au milieu de son abondant système pileux. Quand Marie-Noëlle se retrouva au soleil de la rue, elle s'appuya contre le mur et manqua tomber d'émotion.

Oui, à n'en pas douter, cet inconnu avait joué un rôle capital dans sa vie.

2.

Le 5 juillet 1970, et Marie-Noëlle qui avait fêté ses dix ans se préparait à entrer en sixième au lycée Michelet, le facteur déposa entre les persiennes un avis de lettre recommandée à l'adresse de Mlle Ranélise Tertullien.

Cela fit sensation.

D'abord parce que Ranélise ne recevait jamais de courrier, à part la carte de vœux de Reynalda, le catalogue des Trois-Suisses et les billets doux du percepteur. Ensuite parce qu'elle ne savait pas comment retirer cette lettre recommandée. Où avait-elle serré sa carte d'identité nationale dont elle ne se servait jamais ? Dans sa table de nuit ? Dans sa commode ? Dans son panier caraïbe avec son argenterie ? Après avoir cherché des heures, elle allait entonner une prière à saint Expédit, patron des causes désespérées quand elle la retrouva sous une pile de bons draps dans sa commode. Elle put donc se rendre au bureau de poste qui venait de s'ouvrir dans le quartier Bergevin, non loin de la nouvelle gare des autobus.

Comme elle n'était pas trop forte en lecture, elle rapporta le pli à Marie-Noëlle qui, avant même de le décacheter et d'en prendre connaissance, sut que ce qu'elle redoutait le plus au monde était arrivé.

La forte enveloppe de papier Kraft contenait un mandat-lettre, un billet d'avion, quelques formulaires à l'en-tête d'Air-France et une courte missive.

L'écriture sur un papier couleur crème en était ferme, voire élégante :

Savigny-sur-Orge, ce 27 juin

Chère Amie Ranélise,

Contrairement à ce que tu peux croire, je n'ai pas oublié ma fille. Le moment est venu où je peux remplir mes devoirs envers elle, car je suis en mesure de lui assurer la vie décente que tout enfant mérite.

Je te serais reconnaissante de m'adresser par retour du courrier ses carnets de scolarité et de santé. Je te fais parvenir de quoi prendre soin de son habillement et un billet d'avion pour la mi-octobre. Tu n'as qu'à signer les papiers : elle voyagera en UM.

Je ne cesse de remercier la bonté de ton cœur.

Reynalda Titane

P.-S. : Je suis maintenant assistante sociale à la mairie de Savigny-sur-Orge.

Ranélise commença par tomber en état. Les voisines accourues en vitesse durent lui frotter le front et la paume des mains avec de l'alcool camphré. Puis elle reprit conscience et se mit à pleurer à chaudes larmes, bientôt à se plaindre à haute voix et à apostropher le sort. Est-ce qu'elle avait élevé, chéri une enfant pendant dix ans pour l'envoyer comme un ballot à une déséquilibrée qui n'avait fait que la lâcher sans défense sur la terre ? Quelle était la vraie maman de l'enfant ? Celle qui avait veillé sa rougeole, sa variole, ses otites ou celle qui faisait son intéressante en France ? Est-ce qu'il n'y a pas de lois pour protéger les gens, redresser les abus du monde ? Non ! Elle ne se séparerait jamais de Marie-Noëlle. Le chœur des voisines opinait de la tête. Puis elle se leva et s'arma de son parasol pour sortir. Elle n'avait pas l'habitude de déranger Gérardo Polius dans son travail ni de faire étalage de leurs relations. Mais, ce jour-là, elle sentait qu'elle avait besoin de ses conseils expérimentés. Après tout, Gérardo avait étudié le droit. Il était avocat. Même si, à présent, il n'exerçait plus la profession. Quand, hors d'elle-même et les yeux gonflés de larmes, elle arriva à la mairie, il était enfermé dans son bureau avec deux de ses conseillers municipaux ainsi que le directeur des services de la voirie. Aussi, racontant son histoire à la ronde des employés apitoyés, elle dut attendre deux grandes heures qu'il se soit libéré. Il lut pensivement la lettre qu'elle avait reçue, l'écouta avec patience, puis fit tristrement, car il savait combien elle était attachée à Marie-Noëlle :

— Je t'avais toujours dit de régulariser cette situation par une adoption. Comme sont les choses, tu n'y peux rien. La mère biologique a tous les droits.

Elle eut beau lui marteler la poitrine à coups de poing, l'accuser d'être un sans-cœur, il ne lui répéta pas autre chose et elle finit par s'effondrer en maudissant le bon Dieu. Quand elle se fut quelque peu calmée, il la fit reconduire chez elle dans sa DS 19.

Dans la soirée, la fièvre monta, haute, chez Marie-Noëlle. À neuf heures, sa température dépassait les quarante et ses yeux, rouges comme la braise d'un boucan, semblaient prêts à lui sortir de la tête. Vers dix heures, elle commença à geindre et à couiner comme un tout petit enfant ou à prononcer des onomatopées. Par moments, elle semblait revenir à elle-même et s'exclamait d'une voix déchirante :

— Je veux rester chez ma maman !

Ensuite, elle fut prise de convulsions si violentes qu'elle manqua tomber de son lit et qu'on dut l'amarrer aux montants avec des draps.

Mme Fleurette, la seule personne qui consentît à quitter sa couche dans le mitan de la nuit, diagnostiqua un accès pernicieux et donna de la voix pour la faire admettre au service des urgences à l'Hôpital général. Mais, là, le jeune médecin de garde vit dans tous ces symptômes un banal accès de dengue qu'il traita par des sulfamides. À quatre heures du matin, Marie-Noëlle se vida d'un seul coup comme une malade atteinte de la fièvre typhoïde, cependant qu'elle rendait par la bouche un chodo épais et nauséabond. Après quoi, aussi rigide qu'une morte, elle tomba dans un coma. Les médecins la déclarèrent perdue et les gens supputaient déjà un double enterrement, car, tout le monde le savait, Ranélise ne lui survivrait pas. Néanmoins, Marie-Noëlle en réchappa. Après une semaine de ce coma profond, et on avait isolé son lit d'un paravent pour ne pas effrayer les autres malades, elle rouvrit les yeux et réclama sa maman. Ranélise, qui n'avait pas quitté son chevet un seul instant, mit deux genoux en terre en pleurant et criant Hosannah au plus haut des cieux. Il faut dire que la Marie-Noëlle qui, un matin de juillet, sortit de l'Hôpital général, à demi portée par Ranélise, n'était pas celle qui y était entrée près d'un mois plus tôt. La fillette joufflue et lutine, capricieuse et caressante qui avait enchanté le cœur de Ranélise, n'était plus. Avait pris sa place une grande gaule, la peau sur les os et les yeux éteints, fixant les gens à l'entour d'une manière qui les mettait mal à l'aise, car elle semblait poursuivre à travers eux une obsession intérieure. Elle autrefois si imaginative, un véritable moulin à paroles qui remplissait la tête de Ranélise avec des contes fantastiques, ne

prononçait pratiquement plus un mot. Elle restait des heures entières sans bouger, à regarder droit devant elle, puis elle appuyait sa joue sur l'épaule de Ranélise en laissant couler ses larmes.

Ranélise, qui de toute son existence ne s'était jamais occupée de vacances et avait travaillé comme une bête chaque jour que Dieu fait, emprunta de l'argent à Gérardo. Ainsi elle put louer une maison à Port-Louis, à deux pas de la plage du Souffleur pour y conduire l'enfant en changement d'air.

Avant d'être ravagée par les cyclones et la mort de la canne, Port-Louis était sans discussion possible la plus jolie commune de la Grande Terre. Son ciel bleu vif ne connaissait pas la pluie. Ni son air, les miasmes. Une rangée de hautes demeures de bois, élégantes avec leurs balcons fleuris et les profondes fenêtres de leur galetas, bordait le front de mer. Elles appartenaient aux représentants des groupes financiers qui, en métropole, avaient pris la place des blancs-pays, jadis maîtres du sucre. Le dimanche, ils remplissaient l'église de leur morgue, de leurs parfums, de leur linge empesé et déposaient dans le panier qu'on leur présentait en quête la paye d'un mois de leurs ouvriers.

Port-Louis était aussi une commune très active. Tout tournait autour de Beauport. En saison de récolte, des théories de chariots métalliques tirés par des tracteurs se dirigeaient vers l'usine, car les charrettes à bœufs ne suffisaient guère à la besogne et n'étaient plus utilisées que par les petits exploitants. En outre, un réseau de quarante kilomètres de voies ferrées que sillonnaient journellement cinq locomotives et deux cents wagons l'entourait.

La maison qu'avait louée Ranélise était la dernière sur le front de mer. Du morceau de jardin, pas très soigné, où poussaient quand même de grands lys cannats, on apercevait les tombes du cimetière égayé par les fleurs rouges des flamboyants et les grappes jaunes des alamandas. Ranélise avait son idée sur la manière dont on soigne un malade : elle savait que la main de la mer guérit tout. Chaque devant-jour, quand seules les barques des premiers pêcheurs salissaient le bleu de la mer, elle réveillait Marie-Noëlle et l'entraînait vers

la plage. Enveloppée de sa golle déteinte, elle-même entrait précautionneusement dans l'eau, faisait deux grands signes de la croix, prenait trois gorgées d'eau au creux de sa main, les avalait, puis retournait s'asseoir sur le sable. Mais Marie-Noëlle, qui avait suivi des cours de natation à l'école, partait à grandes brassées vers le large comme si elle voulait rattraper l'horizon. Quand les maisons du bourg se dessinaient petites, petites bordant un arc doré, elle s'arrêtait de nager, reprenait son souffle et se laissait flotter. Le lent mouvement des vagues l'apaisait, la balançant d'avant en arrière comme un bébé dans un moïse. Ses cheveux se dénouaient. Elle se sentait devenir une algue charroyée là par la fantaisie des courants ou un animal marin, araignée de mer, hippocampe. La senteur poivrée de l'eau pénétrait ses narines cependant que sa douceur l'enrobait de toutes parts comme un baume. Vers le sud, c'était la pleine mer : le bleu infini. Mais si elle regardait vers le nord, la crête bleutée des montagnes se déchiquetait. Si elle regardait à l'intérieur de l'eau, le grand fond blanc l'attirait et elle éprouvait la tentation de descendre à coups de talon vers la paix éternelle. Puis, elle songeait à Ranélise qui l'espérait et elle retournait vers le rivage.

Ces bains quotidiens joints à une diète fine et à des marches hâtèrent la convalescence de Marie-Noëlle. Parfois, elles poussaient jusqu'à Massioux, Gros-Cap, Pombiray. Et la marmaille des Zindiens qui sous le second Empire avaient remplacé les nègres désertant la canne sortaient sur le devant des portes pour considérer ce couple disparate : une belle et forte négresse allant sous son parasol sans jeter un coup d'œil ni à droite ni à gauche, précédant une mauviette aux nattes dansantes, rougies par l'eau de mer qui, elle, regardait tout partout. Avant ce temps-là, Marie-Noëlle n'avait jamais quitté La Pointe et le canal Vatable. Aussi, tout l'enchantait. Elle s'arrêtait, curieuse, devant les temples à Mariémin bariolés de rouge et de jaune sous la verdure protectrice des pieds-bois. Que se passait-il derrière ces hauts murs tricolores ? Quelles allées et venues depuis les ghats du Gange jusqu'à ces sentiers de calcaire ? Ou bien elle perdait son souffle à courir le long des allées bordées de cocotiers nains et de palmiers, vestiges des habitations-sucreries qui dans le temps avaient jalonné le bassin cannier. Elle respirait l'odeur de vesou de l'usine

Beauport et rêvait de s'accrocher comme les petits nègres sans éducation à l'arrière des trains de canne à sucre fumant à travers les razyé. En un mot, elle reprenait un peu de forces, ragaillardie presque malgré elle par l'ardeur de son pays.

Elle ne redevint jamais plus l'enfant qu'elle avait été. Ce temps-là était bien fini. À cause de sa maladie et de sa longue convalescence, elle ne put partir pour la France que le 31 octobre en retard pour l'école.

Jusqu'au jour d'aujourd'hui, Marie-Noëlle devait garder quelque part dans sa tête les sensations, les images qui y avaient défilé pendant son coma à l'Hôpital général.

Des fois, il faisait froid, un froid qui la sciait jusqu'à l'os. D'autres fois, elle se croyait à côté de la fournaise d'un incendie. Il lui semblait que sa peau allait roussir, se calciner et la laisser nue, paquet immonde de viscères. À tout instant, le jour était éteint. Elle restait dans les ténèbres. À l'abri de ses paupières, des formes se nouaient, se dénouaient, fuyaient, flottaient, pans relevés, comme de tristes écharpes de soie ou de plastique. Puis soudain, des taches de couleur peu précises dans les tons bleus, dans les tons violets ou camaïeu, avec çà et là une fulgurance rouge ou jaune, se dessinaient, s'agrandissaient jusqu'à l'éblouir. Tandis qu'elle clignait les yeux, sans transition, ces taches s'amenuisaient et devenaient petites. Petites et vicieuses. Elles dessinaient une constellation de points minuscules, scintillants comme les phares des voitures au lointain ou les prunelles d'une meute d'animaux rôdant dans les bois. Brusquement, tout cela fondait, se recouvrait à nouveau d'un velours épais, plié en quatre et elle restait dans ce noir absolu, haletante et terrifiée.

Par moments, sa tête se remplissait de bruits. Il lui semblait qu'elle allait éclater et que la cire de son cerveau allait couler, molle, tiède, sur la taie d'oreiller rêche, marquée d'un grand A.P. en lettres bleues. C'était comme si un cyclone se levait depuis l'autre côté de la terre, salué par la rumeur des cannes et l'aboiement des grands vents. Les fruits à pain, les manguiers, les cocotiers tombaient les uns sur les autres après des craquements de fin du monde. Les portes des cases claquaient, s'arrachaient, gonds tordus comme de vulgaires

morceaux de ferraille. Les persiennes volaient en éclats. Les toits coupaient l'air de leurs feuilles de tôle rouillées. Tandis que la marmaille éperdue, cachée sous les éviers, piaillait sans discontinuer, elle écoutait ce vacarme. Jusqu'à ce que tout cela se taise et que le silence l'enveloppe. Le silence plus terrible encore que le bruit. Alors, elle traversait des espaces immenses.

Certains jours, quand même, cela allait mieux. On aurait dit que le jour s'éclairait. Elle arrivait à distinguer le carré bleu, blanc de la fenêtre, le clocher étroit de la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul et l'horloge qui marquait une heure et quart en tout moment, en toute saison. Elle distinguait les médecins toujours pressés. Elle voyait palpiter la cornette blanche des sœurs, leur seringue à hauteur d'yeux ou affairées autour de l'appareil à perfusion. Elle voyait Ranélise assise à son chevet, ou penchée sur elle, ou tournant et virant dans la chambre, pleurant sans vergogne. Il arrivait même qu'elle entende la musique familière de sa voix. Ranélise se plaignait, rappelant tous les sacrifices qu'elle avait consentis, toutes les épreuves qu'elle avait endurées en ces dix années de maternité. Ah non ! Le bon Dieu ne pouvait pas lui enlever son enfant ! De quel départ parlait-elle ? De la maladie et de la mort ou bien de la réunion avec Reynalda ? En tout cas, pour elle, d'un côté comme de l'autre, c'était le deuil. Marie-Noëlle aurait bien voulu lui répondre. Elle aurait bien voulu la réconforter, l'assurer que quel que soit l'endroit où elle se trouverait, elle continuerait de l'aimer comme elle n'aimerait jamais personne d'autre. Mais elle n'y parvenait pas. Les mots s'arrêtaient en travers de son gosier, retenus par un frein puissant. Elle restait clouée sur son lit, apparemment sans réactions, prisonnière de sa solitude. Alors, ses yeux se remplissaient de larmes. Sa souffrance se dilatait autour d'elle et elle se rencoignait sous le drap trop étroit, usé par l'eau de Javel des lessives.

Marie-Noëlle porta toujours ces images et ces sensations en elle. Sans la prévenir, elles resurgissaient et reprenaient possession d'elle-même. L'instant s'arrêtait. Au beau milieu d'une phrase ou d'un geste, elle semblait tomber en état et s'immobilisait les yeux vides, comme hébétée.

Les gens ne manquèrent pas de remarquer ces absences. D'abord, ils les commentèrent. Puis ils finirent par s'y habituer et par la croire un peu braque. Comme sa mère avant elle. Car celle-là l'avait été. Braque tout bonnement.

3.

Mais personne n'avait jamais décrit à Marie-Noëlle le jour de son arrivée à Paris. Sa mémoire s'était chargée toute seule de ce souvenir-là.

Une fois qu'elle avait accepté un coup du sort qu'elle ne pouvait pas détourner, Ranélise avait agi au mieux. Elle avait séché tant bien que mal l'eau de ses yeux, et avait commencé à remplir une valise de lainages. Puis, elle avait demandé au père Simonin de célébrer quatre messes à l'intention de Marie-Noëlle. Quatre samedis de suite, elle l'avait emmenée se confesser. Quatre dimanches, les mains pieusement jointes sous le menton, elle avait marché avec elle jusqu'à la table sainte pour recevoir la communion. Finalement, un soir après le travail, elle avait ouvert l'album qu'elle gardait serré dans un tiroir de sa commode et lui avait montré une photographie de sa mère, prise le jour où l'on fêtait entre intimes la première élection de Gérardo Polius à la mairie de La Pointe. Reynalda était enceinte, de près de neuf mois. Son gros ventre poussait de façon peu gracieuse l'étoffe à carreaux de sa robe sans forme. Autour d'elle, Ranélise, Claire-Alta, Gérardo Polius et Alexis Alexius, le premier adjoint qui fréquentait encore la maison et le lit de Ranélise, avaient l'air complètement partis. Ils levaient leur coupe à la hauteur de l'objectif et lui grimaçaient de grands sourires. Tout le monde avait l'air parti. Sauf elle. Sa figure triangulaire, aux traits un peu souffreteux, exprimait non pas le chagrin, ou la révolte, plutôt une extrême lassitude. Comme si elle n'avait qu'une seule idée en tête : en finir. Marie-Noëlle ne s'était laissé attendrir ni par cette mine ni par la vue de la montagne de chair derrière laquelle le fœtus qu'elle était se cachait du monde. Tandis que Ranélise se lançait dans un flot de paroles qui signifiait qu'il fallait pardonner à Reynalda ses dix années d'abandon comme Jésus avait pardonné à Pierre ses trois reniements, elle l'avait coupée avec détermination et avait demandé qui était son papa, car il n'existe pas sur la terre un enfant sans papa. Il faut un papa pour faire un enfant. Ce n'était pas la première fois que cette question pesait de son poids brûlant sur sa langue. Toujours, à

la dernière minute, elle parvenait à la ravaler. En vérité, elle avait peur de la réponse qu'elle pouvait entendre. C'est que sa couleur tranchait sur le noir bon teint de ceux qui étaient à l'entour d'elle ainsi que sa tignasse jaune paille et ses yeux que la lumière tigrait selon les moments en vert ou en jaune. Son papa, c'était sans doute possible un homme à peau claire. Un mulâtre ? Un saintois ? Un mauvais chabin rouge comme un crabe cyrique ? Peut-être même un Blanc ? Blanc-pays ou blanc-métro, gendarme, C.R.S. ? Comment tolérer pareille paternité ?

Ranélise avait commencé à s'embrouiller. Qu'importe ? Est-ce qu'un papa compte ? Ne compte qu'une seule et unique chose : le ventre de sa maman, forteresse dont un jour on a forcé la porte dans la douleur. Dans le temps longtemps, les maîtres avaient décidé que l'enfant suit le ventre de sa maman. Si elle est négresse, il est nègre… Déjà, Marie-Noëlle n'écoutait plus ce verbiage. Elle se jurait d'y mettre les années qu'il faudrait, mais un jour de déchiffrer l'indéchiffrable. D'après les photos, elle avait dans l'idée que sa mère était laide. Haute alors qu'elle était toute petite. Bien en chair alors qu'elle devait peser le poids d'une adolescente. D'âge mûr, comme Ranélise ou comme les mamans de ses camarades de l'école Dubouchage alors que c'était encore une jeunesse. Elle aurait pu être une grande sœur. Ou une tantine comme Claire-Alta. Marie-Noëlle ne pouvait pas s'empêcher de la dévorer des yeux, avec, sous le chagrin d'avoir perdu Ranélise, l'envie de se serrer contre elle et de lui souffler dans le cou :

— Tu es le bijou que je ne savais pas que j'avais.

Reynalda attendait dans le coin réservé aux parent des U.M., le dos appuyé contre un pilier comme une plante à un tuteur. Sa figure ne trahissait rien. Comme si elle portait par-devant un masque, un loup qui cachait ses vraies émotions. Elle était engoncée dans un manteau peu seyant, bleu marine, d'une coupe militaire, boutonné jusqu'au cou. Mais un bonnet jaune, vert et rouge couronnait sa tête d'une clarté inattendue. Elle regarda Marie-Noëlle furtivement, presque peureusement, lui adressa un demi-sourire contraint, puis détourna les yeux en vitesse sans se pencher pour l'embrasser. Tout en signant les formulaires, elle demanda à l'hôtesse d'une voix qui

contrastait avec les timbres traînants, éclatants de Ranélise ou de Claire-Alta :

— Est-ce que le voyage s'est bien passé ?

Puis elle se saisit de la valise de Marie-Noëlle et la précéda vers la sortie.

Dehors, le ciel tremblait gris et lourd au ras des toitures. Il neigeait.

Est-ce qu'il neigeait ? Il neige rarement à Paris. Et pas le 1er novembre. En tous les cas, il tombait dans le souvenir de Marie-Noëlle de gros flocons qui voltigeaient comme des insectes de nuit autour de la flamme d'une lampe à pétrole. Les bâtiments, les pavés, les autobus, les voitures en stationnement étaient recouverts de poudre blanche. Çà et là, des arbres dressaient leurs moignons emmaillotés de blanc, eux aussi. Marie-Noëlle tremblait sans savoir pourquoi. Elle avait du mal à suivre le pas de Reynalda qui marchait très vite dans les tours et détours de l'aéroport. Enfin, celle-ci s'arrêta devant une auto noire et Marie-Noëlle fut étonnée. Pas parce qu'elle allait monter en voiture. Est-ce que ce n'était pas la DS 19 de Gérardo Polius – pas jeune sur ses jantes, mais roulant comme une vaillante – qui l'avait conduite à l'aéroport du Raizet ? Simplement, c'était la première fois qu'elle voyait une femme s'asseoir derrière un volant. À La Pointe, c'étaient toujours des hommes qui occupaient cette place et Joby, le chauffeur de Gérardo, plastronnait, solennel, maniant le changement de vitesse comme on manie les commandes d'un avion Caravelle. Et puis, d'après les dires de Ranélise, elle était convaincue que sa maman était pauvre. Est-ce qu'elle trompait le monde et était riche ? La voiture s'engagea dans des rues désertes, on était au matin d'un jour férié, tellement tristes après celles de La Pointe, égayées seulement par les feux rouges, les feux verts qui clignotaient aux carrefours. Reynalda ne prononçant pas une seule parole ni pour prendre de ses nouvelles, de celles de Ranélise et de Claire-Alta ni pour se renseigner sur les changements survenus à La Pointe, le trajet paraissait sans fin et Marie-Noëlle s'engourdit dans la détresse.

En ces années-là, la cité Jean-Mermoz à Savigny-sur-Orge était une cité de banlieue pareille aux autres. Pas riante, mais sans histoires. De temps en temps, une querelle flambait entre des voisins. Un mari battait sa femme. Un bal tournait mal. La police débarquait, mais ce n'était jamais rien de sérieux. La cité se composait d'une dizaine de bâtiments qu'un architecte, poète au fond de lui-même, avait fait peindre aux couleurs des nuages. Blanc, bleu pâle, bleu sombre, gris clair, gris plus foncé. Sur le béton des cours, pour l'heure matelassées par la neige, des kyrielles d'enfants à la peau basanée jouaient. Car la cité abritait un fort contingent d'Africains, d'Antillais et de Réunionnais. Les Antillais et les Réunionnais s'entendaient bien entre eux. Ils se parlaient en créole. Ils défilaient ensemble dans les rues pendant les mois de carnaval. Ils célébraient leurs mariages ou leurs baptêmes dans la salle des fêtes aux murs peinturés de fresques, par un Martiniquais qui se disait artiste. D'un commun accord, ils ne fréquentaient pas d'Africains. Aucun. Ni du nord ni du sud du Sahara. C'étaient gens d'autre race qui d'ailleurs ne faisaient pas bon ménage ensemble.

Comme les ascenseurs ne marchaient pas, Reynalda et Marie-Noëlle s'engagèrent, toujours l'une devant l'autre, dans l'escalier du bâtiment A (couleur gris pâle). Reynalda habitait au troisième étage un appartement vide pour qui avait en mémoire le deux pièces de Ranélise, encombré de table basse, guéridon, pouf, sofa, commode, armoire, penderie, lit avec et sans baldaquin, miroir. À part une quantité de reprodutions aux murs, il n'y avait guère que quelques meubles disparates, dispersés sans souci d'élégance sur le plancher, jonché par endroits de morceaux de tapis. Pourtant ce n'est pas la froideur du décor qui frappa Marie-Noëlle. Dans un parc rempli de jouets, un petit garçon d'environ un an, costaud, reposant solidement sur ses pieds nus, criait sans conviction, mais avec régularité. Par moments, il griffait mollement ses joues vernissées par les larmes. À la vue de Reynalda, il s'arrêta de pleurer et se mit à piétiner le tapis du parc en agitant les bras. Marie-Noëlle se tourna vers Reynalda et celle-ci eut un mouvement de tête à peine perceptible :

— C'est ton petit frère, Garvey !

Marie-Noëlle avait toujours souhaité un autre enfant dans la maison. Elle savait bien qu'il ne fallait pas compter sur Ranélise qui avait couché deux ou trois mort-nés au cimetière de Briscaille. Encore moins sur Claire-Alta qui vivait dans la grande peur d'un ventre à crédit. Alors, elle se consolait avec les enfants des autres. Sur le canal Vatable, sa passion était connue. Les mercredis, quand il n'y avait pas d'école, les voisines qui devaient courir au marché ne se gênaient pas pour lui passer en garde leurs derniers-nés. Quand elle revenait du Tribord Bâbord, il n'était pas rare que Ranélise la découvre apprenant ses leçons ou terminant ses devoirs, un braillard couché en travers des genoux. Un petit frère ? Le cadeau était suffisant pour éclairer le deuil de ce premier jour. Le cœur battant, elle se pencha sur Garvey qui se laissa caresser. À ce moment, un homme apparut. Très haut et efflanqué, ses cheveux rougeâtres à force d'être sans soin s'emmêlaient autour de sa figure. Il tenait à la main une assiette pleine de bouillie et une timbale. Il sourit à Marie-Noëlle comme s'il retrouvait une vieille connaissance et dit gentiment :

— Te voilà, toi !

Après quoi, il l'attira contre lui et l'embrassa chaleureusement. Ce fut la seconde lumière du jour.

Ludovic marquait toujours un temps d'hésitation lorsqu'on lui demandait d'où il était. Son père avait quitté Haïti pour Ciego de Avila à Cuba où la paye des ouvriers du sucre était bien meilleure. Là, il avait fait trois garçons à une travailleuse qui elle aussi cassait son corps dans les champs de canne. Il avait habité quelque temps à Saint-Dominique où il avait fait d'autres enfants. Puis il était retourné en Haïti, car il gardait la nostalgie de son odeur âcre de terre brûlée. Dès ses dix-huit ans, Ludovic avait marché sur ces traces et commencé ses pérégrinations. Il avait laissé loin derrière le malheur sans fond d'Haïti, tâté des États-Unis d'Amérique, du Canada, de l'Allemagne, de l'Afrique avant d'atterrir en Belgique et d'enjamber la frontière jusqu'à Paris. Il avait été docker dans le port de New York, instituteur à Koulikoro, au Mali,

journaliste à Maputo en Mozambique et musicien sur la place de l'Horloge à Bruxelles. Toutes ces drives et ces dérives avaient tracé leurs traits sur sa figure, dessiné des griffes au coin de ses yeux, creusé deux tranchées autour de sa bouche et des rides en travers de son front. Une lumière de mélancolie brillait en permanence au fond de ses yeux comme s'il ne pouvait oublier toute la misère qu'il avait considérée. Passé l'école primaire, il n'avait pas reçu d'autre instruction que celle de la vie. Pourtant, comme il parlait cinq langues, il travaillait dans un centre municipal de jeunes délinquants. Depuis qu'elle était toute petite, Marie-Noëlle entendait les voisines pleurer sur l'épaule de Ranélise et lui confier le goût amer de leur quotidien : injures de leurs hommes, toutes qualités de mauvais traitements et, pour finir, abandon. Elle-même grandissait sans la présence ni l'affection d'un papa et elle voyait bien que c'était le lot de tous. Aussi, elle avait fini par se persuader que les hommes faisaient partie d'une espèce distincte, singulière et plutôt malfaisante, qui ne se soucie que de son bien-être.

Dès le premier moment de son arrivée à Savigny-sur-Orge, cette conviction-là commença de s'effriter. Ludovic était le poto-mitan de la maison. C'est lui qui faisait les courses, la cuisine, le ménage – plus rarement, il est vrai –, qui lavait le linge au sous-sol, le mettait à sécher devant les fenêtres, conduisait Garvey à la crèche ou passait l'y chercher après l'avoir baigné et habillé. De la même manière, il avait la charge entière de Reynalda. Il ne lui adressait la parole qu'en espagnol, la langue de sa petite enfance, comme si, à travers elle, il voulait retourner vers le temps où il n'avait pas connaissance des orages de la vie. Il supportait sa constante lassitude, interprétait ses silences, et sans servilité, comme un aîné qui comprend tout, prévenait ses moindres désirs. Un jour qu'elle passait devant la porte de leur chambre, Marie-Noëlle le vit assis à côté de Reynalda endormie avec la mine d'une maman qui veille le sommeil d'un nourrisson mal portant.

De quoi souffrait Reynalda ?

Marie-Noëlle ne cessait pas de se le demander sans parvenir à trouver une réponse. Femme, elle ne s'occupait pas des choses qui sont du partage des femmes dans une maison.

Certains jours, elle s'activait fiévreusement, mais de façon égoïste. Dans un réduit qui lui servait de bureau, elle tapait des heures durant sur une machine à écrire. À ces moments-là, Ludovic tout content expliquait à Garvey que sa maman travaillait à sa thèse et qu'il ne fallait surtout pas faire de désordre. D'autres jours, de retour de la mairie, elle tirait sur elle comme une dalle de tombeau la porte de sa chambre. Quand elle cédait aux appels insistants de Ludovic, c'était pour s'asseoir à la table du dîner sans toucher à son assiette et pour fixer muette, comme boudeuse, l'écran aux mille couleurs de la télévision, absorbée qu'elle était par une obsession qu'elle ne partageait avec personne. Elle n'avait pas de conversation. Elle écoutait sans mot dire Ludovic qui faisait demandes et réponses. En un mot, elle ne paraissait s'intéresser à rien. Ni à la culture, ni à la politique, aux hauts et bas de l'Afrique noire qui passionnaient Ludovic. Des fois, un livre passait entre ses mains. Chaque fois, Marie-Noëlle avait l'impression que seuls ses yeux parcouraient les signes imprimés sur la page, tandis que son esprit restait prisonnier d'images qu'elle ne pouvait pas oublier. Même Garvey et ses petits caprices ne retenaient pas son attention. Elle le prenait contre elle un moment puis, vite, le déposait par terre, lassée, à nouveau happée par son indifférence. Marie-Noëlle avait compris tout de suite que sa présence l'indisposait plus que toute autre chose. Alors, elle tournait et retournait la même question dans sa tête : pourquoi avait-elle brisé le cœur de Ranélise et l'avait-elle fait chercher à la Guadeloupe là où elle était si bien ? D'une certaine façon, Reynalda n'était pas de ces monstres dont on lit les crimes, révoltants, dans les journaux à sensation. C'était pire, jugeait Marie-Noëlle. Ni brutale ni emportée, elle n'était pas chiche pour l'argent de poche et ne lésinait pas non plus sur les vêtements et les fournitures scolaires. Simplement, on aurait dit que son cœur n'éprouvait de sentiments pour personne.

Ludovic, par contraste, mettait beaucoup de chaleur dans l'existence. C'est lui qui apprit à Marie-Noëlle à lisser ses cheveux d'un revers de brosse mouillée d'eau, à repasser ses jeans, à cirer et décrotter ses bottes. Il la faisait apprendre ses leçons, travailler son anglais, seule matière qu'elle détestait à l'école. Pour son premier Noël à Savigny-sur-Orge, il lui offrit

un vélo qui lui permit de tourner en rond dans la cour comme les autres enfants de la cité. Il la laissait choisir les disques qu'elle posait elle-même avec délicatesse sur l'électrophone. Car il connaissait la musique ! Quand il était là, la maison vivait dans le désordre et le bruit.

Valses, rumbas, boléros, opéras, gospels, requiems, reggae, concertos et symphonies classiques s'enchaînaient les uns après les autres. Les 33 tours et les 45 tours étaient rangés dans des boîtes de différentes couleurs étiquetées et numérotées. À La Pointe, Marie-Noëlle n'avait apprécié que les airs de biguines qu'on jouait aux anniversaires et aux mariages ou les rythmes des défilés de carnaval qu'elle suivait depuis l'Assainissement avec Claire-Alta. Aussi, elle le mettait en colère lorsqu'elle confondait Sarah Vaughan avec Bessie Smith, *Les Noces de Figaro* avec *Le Barbier de Séville.* Au début, sa gentillesse la trompait au point qu'elle le prenait pour son papa perdu. Puis elle se mit dans la tête que, même à ses yeux, elle n'avait pas vraiment sa place dans le triangle d'affection qu'il formait avec Reynalda et Garvey. Il avait pitié, c'est tout. Elle lui en voulut pour cela. Reynalda et Ludovic ne fréquentaient personne. Ils ne sortaient pas le soir. Leur voiture restait au parking à prendre la poussière tandis qu'ils passaient leurs vacances enfermés dans la prison des tours. Jamais un ami, un collègue de travail ne montait l'escalier jusqu'à leur palier. Jamais le téléphone ne sonnait sauf quand des cousins de Ludovic appelaient de Belgique et le facteur ne glissait sous la porte que des factures ou des catalogues de vente par correspondance. Pourtant Marie-Noëlle ne tarda pas à apprendre par les potins de ses camarades d'école que l'un et l'autre étaient très actifs d'une certaine manière. Ludovic était le fondateur d'une association politico-religieuse dénommée « Muntu ». S'il faisait des miracles avec les délinquants, surtout arabes et noirs, c'était grâce à l'association. Guidés par ses principes, les braqueurs ne braquaient plus, les voleurs faisaient la charité et les plus rétifs devenaient doux comme des agneaux. Marie-Noëlle n'en crut pas ses oreilles quand elle sut que Reynalda, elle aussi, appartenait à cette association. Les gens s'expliquaient ainsi ses succès à la mairie où, avec une autre assistante sociale, elle avait la charge des cas sociaux difficiles. Sa spécialité était le

viol. Mais elle s'occupait avec une redoutable efficacité de toutes les malheureuses aux prises avec la scélératesse sans discernement de l'existence. Africaines du nord ou du sud du Sahara, Antillaises de Guadeloupe comme de Martinique, Réunionnaises, abandonnées par des amateurs de chair plus fraîche, humiliées, malmenées, battues, violentées. Elle n'avait pas sa pareille pour amener les sans-défense à se défendre, les amorphes à se révolter, pour transformer les passives en furies et les pousser à revendiquer leurs droits ainsi que ceux de leurs enfants. C'est ainsi que plus d'un homme, contraint par ses enquêtes familiales et ses témoignages devant les tribunaux à des pensions alimentaires et autres tribulations de ce genre, se jurait de lui donner une leçon qu'elle n'oublierait pas de sitôt. Marie-Noëlle crut trouver dans ces révélations la clé de petits mystères qui l'avaient tellement intriguée. Pourquoi les cloisons de toutes les pièces étaient décorées de dessins qui surprenaient. Pourquoi on ne mangeait jamais ni viande ni crustacés. Pourquoi Ludovic, yeux baissés, prononçait une muette invocation avant chaque repas. Pourquoi ni lui ni Reynalda ni Garvey n'allaient chez le coiffeur et, pour la cacher aux curieux, enfouissaient leur tignasse sous des bonnets aux mêmes trois couleurs. Pourquoi ils disparaissaient régulièrement les samedis après-midi. Elle ne s'étonna pas d'être tenue à l'écart de Muntu. Elle savait bien qu'elle ne faisait pas partie de la famille. Ce qui la confondit, ce fut de se représenter Reynalda en justicière, militante d'une association. Elle ne comprenait pas. Reynalda cherchait si loin ses victimes et ne s'intéressait pas à celle qui se désespérait à côté d'elle. Pourquoi panser des plaies étrangères ?

À cause de ces soucis, Marie-Noëlle vécut une fin d'enfance taciturne et morose. L'été, en colonies de vacances sur de tristes bords de mer. Pas de camarades. Pas de flirts ni de billets doux à l'école. Elle ne tentait personne, même pas les pépés touche-pipi qui hantent les cages d'escalier. Seuls lui réchauffaient le cœur les interminables lettres où Ranélise lui contait par le menu et le détail les potins du canal Vatable, et ses colis de piments confits, confitures de chadèque, nougats-pistaches, sucres à coco-tête-rose qui ramenaient dans les lambeaux de leur papier d'emballage toutes les odeurs du pays perdu. Reynalda, quant à elle, ne demandait jamais des

nouvelles de Ranélise. Elle ne se souciait jamais de lui donner le bonjour quand Marie-Noëlle lui écrivait. Pas de cartes pour le nouvel an. Ni pour Noël. Ni pour sa fête, le 24 avril.

On aurait juré que sa bienfaitrice d'antan n'avait jamais existé.

4.

Quand même, elle avait une amie.

Mme Esmondas, médium. C'était écrit sur ses cartes de visite déposées chez le boulanger. Mme Esmondas habitait au dernier étage du bâtiment A (couleur gris pâle) et, comme l'ascenseur ne marchait pas, on arrivait tout essoufflé sur son palier. Cela n'empêchait pas les gens de monter là-haut déverser tous leurs déboires. Hommes. Femmes. Jeunes. Moins jeunes. Chômeurs en quête d'emploi, ambitieux en quête de promotion, mâles en quête de virilité, épouses ou maîtresses, d'amours, malades, de bonne santé. La clientèle comptait même des jeunes à la veille de passer des concours administratifs à qui Mme Esmondas faisait boire des tisanes dans lesquelles elle avait mis à tremper de pleines pages de dictionnaires Larousse ou de précis Dalloz. Mme Esmondas était une petite négresse pas plus haute qu'une enfant de dix ans que l'on appelait « Madame » par respect sans avoir jamais vu un homme à son bras. On n'ignorait pas qu'elle tenait son grand don de sa mère et de sa grand-mère qui, avant elle, étaient entrées en conversation avec les invisibles, et voyaient aussi clair de nuit que de jour. Mais ces deux femmes-là avaient exercé leurs talents au Vieux-Habitants en Guadeloupe, à l'endroit où Mme Esmondas était née. Si on lui demandait pourquoi elle avait quitté la Guadeloupe dans les belles années du BUMIDOM, elle répondait avec un petit sourire :

— Mon sang ne restait pas tranquille dans mon corps !

En France, elle n'avait ni savonné ni récuré les planchers d'autrui. Elle s'était installée à Savigny-sur-Orge où elle s'était tout de suite fait un nom et des pratiques. Au point qu'elle avait partagé en deux son living-room, encombré, étouffant, toujours les rideaux tirés, et l'avait transformé en une espèce de cabinet de consultations. À cause de l'absence d'un compagnon, preuve, pourrait-on penser, qu'elle ne savait pas retenir l'amour pour elle-même, Mme Esmondas n'avait pas d'enfant. Elle vivait seule et c'était le grand regret de sa

vie. À qui laisser son appartement de trois pièces ? Sa chaîne forçat ? Son collier grains d'or ? Les économies qu'elle amassait à la banque ? Les gens, toujours prêts à exagérer, chuchotaient qu'elle y avait des millions. Elle s'était attachée à Marie-Noëlle qu'elle croisait dans les escaliers avec son lourd cartable, tellement différente des autres enfants, solitaire toujours, donnant poliment le bonjour et le bonsoir toujours. À cinq heures, elle la faisait entrer dans sa cuisine. Là, entre deux clients, elle lui offrait une tasse de chocolat à la vanille, bien chaud, accompagné de biscuits Lu secs et craquants. Quand elle pouvait s'échapper le soir, Reynalda toute à sa thèse, Ludovic tout à sa musique, Marie-Noëlle grimpait jusqu'au sixième. À ces moments-là, Mme Esmondas était redevenue elle-même. Plus de turban ni de robe flottante. Une femme entre deux âges, coiffée à choux, l'air bénin dans ses vêtements aux couleurs passées. Mme Esmondas ne lui posait aucune question, comme si ce qui se passait au troisième étage ne lui importait pas. Elle ne lui demandait jamais de laver les assiettes sales, balayer, descendre la poubelle. Elle l'asseyait comme une princesse dans un fauteuil et lui racontait sans se vanter les cas les plus extraordinaires où elle avait montré sa force. Elle avait rendu sa virilité à un homme trois fois sept fois maudit par sa compagne et dont le pénis retombait entre les cuisses, plus flasque qu'un cou de dindon. Elle avait guéri un chancre donné par une rivale et qui rongeait les deux seins d'une femme, montant inexorablement jusque vers sa gorge. Elle avait arraché à la mort un enfant qui portait déjà sa spatule bleue en plein mitan du front. Car il ne faut pas se tromper. Les esprits émigrent eux aussi. Ils suivent le Guadeloupéen à la trace et fondent sur lui quel que soit l'endroit où il se trouve. Marie-Noëlle écoutait ses histoires sans trop y prendre de plaisir. Elle préférait les moments où Mme Esmondas parlait tout simplement de sa vie, de sa maman et du temps qu'elle était petite. Le bourg de Vieux-Habitants s'ouvrait sur le large. Pas de cannes, pas d'usine par là. L'église, l'école à classe unique, les cases s'alignaient en bordure de mer. Aussi, par beau temps, quand l'humeur de la mer n'était pas à la rage, on n'arrêtait pas de voir les montagnes d'une île incertaine se déchiqueter bleues dans le lointain. La maman de Mme Esmondas, de son petit nom,

Tanita, était une « dormeuse ». Une de ces personnes qui n'ont qu'à fermer leurs yeux pour voir la vie d'autrui défiler sous leurs paupières. Ce qui fait qu'elle ne dormait jamais comme les autres humains, mais passait les heures à soupirer et à se plaindre devant les tragédies qui menaçaient. Jusqu'à ses dix-sept ans, Mme Esmondas, qui partageait le même lit que sa maman, n'avait pas dormi non plus. Elle se couchait dans les larmes et les gémissements, se réveillait dans les larmes et les gémissements. C'est un peu pour cette raison – le besoin de sommeil – qu'elle décida d'un restage avec Gertulien Gertule, un ouvrier agricole qui dansait si bien le lewoz. Hélas ! Avec Gertulien Gertule, elle ne dormit pas non plus. Il lui faisait l'amour comme un taureau, des cinq et six fois par nuit. Cela lui causa de grandes douleurs dans le ventre et trois fausses couches. Tant et si bien qu'un beau jour, elle retourna chez sa maman. Insomnie pour insomnie ! C'est Thérésa, une ancienne camarade d'école, qui lui avait donné l'idée de partir en métropole. Elle-même s'y était rendue avec son ami, un charpentier, qui n'avait pas tardé à la laisser pour une roulure blanche. Tout de même, elle écrivait lettre sur lettre en vantant sa félicité. Elle décrivait son logement. Eau courante. Water-closet. Ce qu'elle omettait de préciser, c'est que toutes ces merveilles se trouvaient sur le palier et que sa chambre de bonne n'était pas chauffée. Pourtant, Mme Esmondas n'avait pas de regrets d'avoir écouté ses conseils. Sans Thérésa, elle serait encore à la Guadeloupe à porter les enfants morts d'un homme. Alors que là où elle était, elle avait des biens et du respect. Bien sûr, il y avait la solitude. Plus dure encore en hiver ! Mais, en fin de compte, on peut meubler sa solitude avec le bon Dieu. Mme Esmondas, très croyante, ne ratait jamais un office. Chaque soir, avant de la laisser redescendre dans l'escalier sans minuterie, Mme Esmondas lui expliquait comment se défendre des hommes. Marie-Noëlle était bien étonnée d'apprendre que ces mêmes hommes qui ne lui accordaient jamais un regard n'avaient en réalité qu'une seule et même idée dans leur tête : forcer la serrure de son corps. À cause de cela, elle mettait sérieusement en doute la crédibilité de Mme Esmondas et, dans le fond d'elle-même, elle plaignait ceux qui faisaient la queue à sa porte. Malgré cela, les

moments avec Mme Esmondas lui paraissaient bénis, tout ce qui ressemblait de loin au bonheur.

Les colonies de vacances étaient toujours des semaines d'épreuve, car elle détestait les exercices physiques, marches, escalades, natation et se voyait très vite ignorée des moniteurs qui préfèrent les athlètes. Cet été-là, la municipalité expédia ses ouailles dans un village de Dordogne, et le temps se passa à prendre des bains glacés dans les rivières, à faire d'interminables randonnées dans les bois, à descendre dans le fond de grottes où il n'y avait rien à voir. À peine fut-elle revenue à Savigny-sur-Orge qu'elle courut chez Mme Esmondas à qui elle n'avait pas oublié d'expédier une carte postale. Elle se heurta à une porte close. Elle grimpa vainement l'escalier à plusieurs reprises et dut se rendre à l'évidence. Mme Esmondas s'était absentée. Comme, la mort dans l'âme, elle poussait la porte de l'appartement, Ludovic lui mit une bassine de linge entre les bras. Tandis qu'elle étendait les taies d'oreiller, les serviettes et les chaussettes, elle ne cessait de s'interroger. Où Mme Esmondas pouvait-elle être ? Son emploi du temps était méticuleusement tracé. Elle ne sortait de chez elle que le dimanche matin pour se rendre à l'église et le mercredi après-midi au supermarché. Elle n'osa pas s'ouvrir à Ludovic de ce qui la tourmentait, car il était à parier qu'il ignorait jusqu'au nom de Mme Esmondas, lui qui vivait comme un sauvage sans s'occuper de personne dans la cité. Les menues joies du temps passé faisaient la ronde dans sa tête. Mme Esmondas, maternelle comme sa mère ne l'était pas. L'odeur du chocolat chaud lui revenait aux narines. Le goût du petit-beurre, frais tiré de son enveloppe métallique à la bouche. Si son unique amie disparaissait, elle n'en garderait rien. Pas un objet-souvenir. Pas une photo. Rien que des images qui ne résisteraient pas au temps dans sa tête.

Au bout de quelques jours, fatiguée de son manège, une voisine finit par entrebâiller sa porte et par lui apprendre que Mme Esmondas avait souffert d'une attaque. Une attaque ? Une attaque de quoi ? Où était-elle à présent ? L'autre n'en savait pas davantage. Marie-Noëlle s'arma d'un dictionnaire. Attaque : 5 – accès subit, brutal de certaines maladies.

Impossible ! Mme Esmondas se vantait de n'avoir jamais enduré le plus commun mal de tête.

L'appartement du sixième étage demeura la porte close pendant des mois. Au début du printemps, celle-ci rouvrit. Des occupants s'installèrent. Une famille, le papa, la maman, une tralée d'enfants, tous des garçons. Comme ils ne donnaient le bonjour à personne, on ne put rien leur demander. On se borna à des suppositions. C'étaient sans doute des parents de Mme Esmondas. On remarquait un air de famille.

Au fond d'elle-même, Marie-Noëlle gardait espoir. Elle avait la conviction que Mme Esmondas ne l'abandonnerait pas après toute cette amitié entre elles. Elle lui signifierait son adieu d'une manière secrète, comprise d'elle seule. La nuit, elle l'attendait dans ses rêves. Mais les mois passèrent et elle ne la revit jamais.

5.

Perdu dans ce gris, un souvenir. Lumineux comme la promesse du soleil dans le devant-jour.

Pas de colonie de vacances cette année-là. Le mois de juillet amena à Savigny-sur-Orge Rodrigue, Natasha et leur fille de douze ans, Awa. Rodrigue, un géant noir et barbu, sosie de Melchior, le roi mage. Natasha, blonde et déjà fanée avant la quarantaine, un souvenir de beauté accroché tout à l'entour des yeux. Rodrigue et Ludovic se prétendaient cousins parce qu'ils étaient tous les deux enfants d'Haïtiens émigrés à Cuba et que, petits garçons, ils s'étaient griffés dans les mêmes champs de canne à sucre. Mais depuis, leurs destins s'étaient divisés car Rodrigue était demeuré à Cuba auprès de sa famille. Cela lui avait permis d'étudier la médecine à l'université de Moscou et de devenir un monsieur. C'est à Moscou qu'il avait rencontré Natasha et, à présent, il dirigeait un centre de P.M.I. en Haute-Guinée, dans un village posé au beau mitan du vert sombre de la forêt.

Faute de place, on mit Awa et Marie-Noëlle à dormir dans le même lit et, dès le premier soir, Marie-Noëlle, qui ne parlait jamais parce que personne ne l'écoutait, trouva une litanie de mots qui ne s'interrompit qu'au matin pour décrire à Awa quelle qualité d'existence elle menait. Ce fut la première d'une série de conversations qui devaient s'étaler sur des années et survivre à toutes sortes de déboires. Immédiatement, l'amitié crépita entre les deux fillettes, les embrasa de sa belle flamme aux reflets d'acier bleu.

Awa et Marie-Noëlle se ressemblaient. Elles avaient même hauteur. Même poids. Même teint assez clair. Mêmes yeux à couleurs variables. Même tignasse roussie, plus frisée que crépue, toujours peignée à la diable. Elles se jurèrent d'être deux sœurs et le restèrent longtemps.

Le deuxième soir, Awa se confia à son tour. Elle non plus n'était pas heureuse. Ses parents ne s'aimaient plus. Son père ne se souciait que de sa P.M.I., de ses malades, de leurs dysenteries, plaies infectées, malarias, vers de Guinée, bacilles

de Koch. Sa mère, Natasha, était très seule. À cause de Rodrigue, elle avait quitté son pays, ses parents, ceux qui parlaient sa langue et enterré sa jeunesse dans une terre de malheur. Aussi, elle n'arrêtait pas de lui remplir la tête de reproches, d'accusations et de récriminations. Elle savait aussi qu'il avait une femme africaine et des enfants noirs comme le diable dans une des cases du village. Elle avait tout essayé pour donner de la plénitude à sa vie. Proposer des leçons de russe ? À qui ? Personne ne savait lire. Entamer des études par correspondance avec l'université de Dakar au Sénégal ? La poste marchait tellement mal. Faire un autre enfant ? Elle avait mis cette idée en pratique et eu un fils. Hélas ! Le climat ne lui avait pas réussi et il était mort, âgé de quelques semaines. À présent, elle ne quittait pas K* pour ne pas s'éloigner de cette petite tombe creusée dans l'humus sous les arbres de la forêt. Tout lui faisait horreur. Les Africains et leurs pagnes sales comme leur peau, les rares Blancs, commerçants ou enseignants, hâves et décharnés comme les fantômes de leur ancienne existence, le ciel à perpétuité bas et plombé au-dessus de sa tête, et surtout la forêt, cette forêt qui ouvrait sa gueule de bête vorace tout à l'entour. Natasha passait des journées entières étendue sur son lit, pleurant, appelant sa mère, morte l'année précédente, passant et repassant devant ses yeux les splendeurs de Nijvorod, banlieue de Moscou où elle avait grandi et vécu les premiers temps de son amour avec Rodrigue.

À douze ans, Awa manifestait déjà un intérêt pour les garçons qui, avec les années, devait aller en s'amplifiant. On dit que certains sang-mêlé plus lourds et plus chauds que les autres connaissent ces attirances sexuelles. De son côté, Marie-Noëlle n'était pas entièrement innocente. À La Pointe, se réveillant à l'improviste, elle avait entendu d'étranges duos entre Ranélise et Gérardon Polius et compris que ce qui se passe la nuit entre un homme et une femme n'a pas besoin de la clarté du grand jour. Sa curiosité tournait à présent autour des relations physiques entre Reynalda et Ludovic. C'est que Reynalda se comportait d'une si drôle de manière avec Ludovic. Jamais un petit geste, un sourire en coin, un coup d'œil qui signifie l'intimité. Quand il se laissait aller à l'embrasser, elle paraissait à la torture. Recroquevillée comme

une mamzel-mari dans son champ. Pourtant Garvey ne lui était pas venu par l'opération du Saint-Esprit ! Pourquoi faisait-elle son intéressante ?

Awa entraîna Marie-Noëlle loin de ces considérations oiseuses. Tout l'été, la cour de la cité Jean-Mermoz était remplie de gamins diversement basanés, s'ennuyant, se battant ou donnant du pied dans un ballon. Elle fournissait donc un inépuisable terrain d'expérimentations.

Marie-Noëlle, pétrifiée par l'envie, vit Awa partir à la conquête de ces jeunots oisifs, engager la conversation avec eux, évaluer de l'œil ce qu'ils portaient à hauteur de sexe entre blue-jeans et peau. Elle se faisait embrasser, peloter dans les cages d'escalier ou les parkings, devant les machines à laver du sous-sol. Puis, elle rajustait le désordre de ses vêtements et remontait exhiber sa figure angélique à la table du dîner. Là-haut, on prêtait peu d'attention aux enfants, car l'atmosphère était en général coupante comme la lame d'un rasoir. Rodrigue et Ludovic, qui ne s'étaient pas vus depuis des temps, s'étaient retrouvés comme des frères et rêvaient de reprendre la vie l'un auprès de l'autre. Ils se posaient des questions. Est-ce qu'il y avait déjà des délinquants en Haute-Guinée ? Est-ce qu'on recrutait des médecins formés à l'Est à Savigny-sur-Orge ? Par contre, depuis l'aéroport d'Orly, forcées par leurs compagnons de se serrer l'une contre l'autre en une chaleureuse embrassade, les femmes s'étaient signifié une méfiance réciproque. Depuis, la mésentente était ouverte. Si Reynalda se contentait d'éviter les contacts en s'enfermant dans son bureau sous prétexte de travailler à sa thèse, Natasha ne se gênait pas pour formuler les commentaires les plus désobligeants. Sur la façon dont Reynalda s'habillait. Ne tenait pas sa maison. Ne recevait pas ses invités. Traitait sa famille. Passe encore pour la manière dont elle se conduisait avec Ludovic. Depuis l'Ancien Testament, les perles ont toujours été jetées aux pourceaux. Passe encore qu'elle soit si peu maternelle avec l'adorable Garvey. C'était un petit homme et ceux-ci reçoivent en partage depuis le berceau la force qu'il faut et le courage. Mais rien de rien ne pouvait excuser la manière dont elle traitait Marie-Noëlle ! Si jolie, si douce, si intelligente ! Marie-Noëlle aurait dû être la prunelle de ses yeux, la gourmette en

or à son poignet ! Parfois, Dieu semble agir comme le dernier des ignorants et offrir des dons à ceux qui ne le méritent pas. En réalité, c'est un piège qu'il leur tend. Quand il les traduit devant son Tribunal, fasse le Ciel qu'ils préparent leur défense.

Natasha entreprit donc de réparer ce qui pouvait être réparé. Laissant Rodrigue et Ludovic commémorer leur enfance cubaine en vidant bière sur bière ou ruisseler de sueur en shootant dans un ballon comme des gamins, elle enfilait ses robes coupées dans des pagnes africains, torsadait ses cheveux blonds et prenait les deux petites filles par la main. Manèges, fêtes foraines, salons du livre, spectacles pour jeunes, dessins animés, comédies musicales, concerts de rock, tout lui était bon. C'est ainsi qu'elles sanglotèrent en écoutant Joan Baez sur le parvis de Notre-Dame de Paris et qu'au Parc des Princes, elles se déchaînèrent sur la musique d'Ike et Tina Turner de retour du Ghana.

Cet été-là, Marie-Noëlle redécouvrit la douceur des caresses, mais aussi celle des remontrances et des punitions. Natasha n'était avare en rien. Aussi, il n'était passage de se tenir trop près d'elle, car on ne savait jamais ce qu'on allait recevoir, un baiser ou une taloche. Marie-Noëlle savoura le goût des éclairs au chocolat, des tartes tatin dans les salons de thé de la rue de Rivoli et des esquimaux Gervais aux entractes des cinémas. Elle se réchauffa à la chaleur des noms gâtés. Son cœur gourd dans sa poitrine retrouvait ses battements quand Natasha l'appelait « ma puce », « mon lapin », « mon canard », et elle se réveillait la nuit, angoissée, se demandant si le bon Dieu qui l'avait traitée cruellement pendant si longtemps, ne la moquait pas.

Soudain, tellement de tendresse.

Peu avant leur retour à K*, et Awa ne cessait de se lamenter en songeant à la séparation toute proche, Rodrigue et Natasha adressèrent une prière à Reynalda. Natasha avait préparé un petit discours dans lequel, sur les conseils de Rodrigue et Ludovic, elle s'abstenait de toute parole qui pouvait sonner acrimonieuse ou désobligeante. Awa et Marie-Noëlle s'adoraient, c'était visible. Comme des jumelles sorties

du même ventre. Marie-Noëlle s'entendait avec elle comme avec une vraie maman. Avec Rodrigue, comme avec un vrai papa. Tous les deux, ils la chérissaient. À K*, l'école n'était pas trop mauvaise. Elle ferait travailler les enfants et, quant aux maladies, Rodrigue s'en chargeait. Pourquoi ne pas leur confier Marie-Noëlle ?

Reynalda écouta la proposition. Elle était dans un de ses rares bons soirs. Au début de la soirée, elle avait arrêté le tintamarre de sa machine à écrire et rejoint les autres dans le living-room. Elle avait toléré la conversation qui d'un jour sur l'autre ne variait pas beaucoup. Rappel des bêtises enfantines de Ludovic et Rodrigue. Anecdotes carabines du temps où Rodrigue était interne dans un hôpital de Moscou. Récits illustrant la détresse des Africains. Diatribes contre le néo-colonialisme qui prenait la relève du colonialisme et, pour finir, discussions passionnées. Sur la révolution cubaine. Fidel Castro était-il vraiment le Lider Maximo que d'aucuns adoraient ? Sur le marxisme dont Ludovic prévoyait les limites. Sur Muntu dont les principes faisaient rire Rodrigue. C'était une idée apprise des Américains, n'est-ce pas ? Reynalda écoutait appuyée contre l'épaule de Ludovic en une rare attitude d'abandon, la figure offerte, mais paradoxalement impénétrable. Quand Natasha se tut, sans mot dire, elle se tourna vers Marie-Noëlle qui tremblait d'espoir, la main dans celle d'Awa, et la regarda. C'était peut-être la première fois qu'elle la regardait de cette façon-là. Sans esquive. Bien en face. Dans le blanc des yeux. Et Marie-Noëlle comprit ce que signifiait ce regard. Il signifiait la possession. Elle comprit que Reynalda, qui l'avait expulsée, l'avait abandonnée pendant dix ans, pour des raisons secrètes, connues d'elle seule, et qui n'avaient que peu de traits communs avec l'amour, n'entendait plus se séparer d'elle. Elle-même, quoi qu'elle fasse, quoi que d'autres fassent, ne s'en libérerait jamais. Elle passerait son existence à s'imaginer la douceur inimaginable du temps d'antan où elles avaient été confondues dans une même chair, à la regretter, à tenter de la retrouver. Mais ce serait peine perdue. Elle n'y arriverait pas et elle cheminerait à jamais seule dans son désert. De désespoir, elle se mit à pleurer et Reynalda, sans un mot ni un geste à son intention, sans donner le bonsoir à qui que ce soit, se leva et rentra dans sa chambre.

Les deux fillettes passèrent les dernières nuits dans les bras l'une de l'autre à sangloter tandis que Ludovic, Rodrigue et Natasha se querellaient, Natasha reprochant aux deux hommes leur manque de courage.

On ne parla plus du départ à K*.

L'année suivante, Marie-Noëlle qui, à l'école, avait toujours pris sa place dans le peloton de tête rejoignit ceux qui, classe après classe, professeur après professeur, s'entendent prédire un avenir sans lumière. Plus rien ne l'intéressait. L'existence était devenue une suite de gestes sans rime ni signification. Au lever, se brosser les dents avec un dentifrice à goût de menthe, se cogner aux parois de la cabine de douche, manger des céréales, remplir son cartable de livres trop lourds, étudier les tragédies de Racine, traduire la poésie de Wordsworth, disséquer les organes génitaux des souris ou des rats. Pourquoi ne pas naviguer tout de suite vers ce rivage planté de lotus, de bleuets et de papyrus géants que décrivent les Égyptiens d'antan ? Dans le bruit des sistres, recevoir ses deux âmes et attendre le moment de renaître en priant pour que, cette fois, la vie soit moins marâtre ?

Cependant, dans le monde des cancres qu'elle abordait, monde sans préoccupation de réussite et donc sans esprit de compétition, Marie-Noëlle découvrit à nouveau l'amitié, cette fleur des solitude. Dans la cour de récréation, personne ne voulait s'approcher de cette petite Noire, charbonneuse, aux cheveux tressés en rosace, tellement mal fagotée. Ni les Africains du nord du Sahara, ni ceux du sud, ni les Antillais qui formaient la majorité des troupes du collège. Saran venait comme Awa de la Guinée (non pas de K*, mais de la capitale) dont les cohortes de réfugiés commençaient d'encombrer les chemins du monde. Mandekuman, son père, avait été un haut cadre du régime, possédant deux Mercedes Benz, et elle avait grandi, un Mossi à sa porte, derrière une haie de bougainvillées. Puis le dictateur avait changé sa clique. Au moment de prendre la fuite par la rocaille du pays malenké, Mandekuman avait choisi pour l'exil Aminata, sa troisième

épouse, celle qui savait lire, écrire, parler un peu de français et il avait laissé derrière lui la maman de Saran. Du jour au lendemain, la vie de la petite fille s'était trouvée métamorphosée. Dans l'appartement sans chauffage, les enfants nourris de sardines à l'huile et de riz à l'eau dormaient dans leur manteau pour se tenir au chaud. Saran était toujours la dernière à se présenter à la porte de l'école parce qu'elle avait un petit frère à langer, du linge à laver ou à repasser, du crédit à demander à l'Arabe pour les sardines et le riz de midi. Ses bottes prenaient l'eau. Ses doigts étaient crevés d'engelures. Quand même, Marie-Noëlle lui soutenait que son malheur n'égalait pas le sien. Au moins, Aminata, sa marâtre, était une personne vivante. Une personne qui riait dans son malheur. Une personne qui ne manquait pas de paroles animées pour décrire les fêtes dans les jardins fleuris de la Présidence, les boubous de gaze et les parures des femmes, le fumet des moutons rôtis par douze en méchoui et les voix aiguës des griottes de l'Ensemble national chantant la grandeur de la Révolution. Saran n'en croyait pas un mot et, à preuve du contraire, relevait sa blouse pour découvrir les meurtrissures sur son corps.

Différente d'Awa, Saran n'avait pas goût aux garçons. Elle n'avait la tête qu'à sa maman, retournée chez les siens, à qui elle adressait lettre sur lettre et dont elle n'avait aucune nouvelle. Mais il faut bien se procurer des fournitures scolaires et connaître le goût des potato chips, des Mars et des Smarties de la récréation. Aussi, elle se laissait renverser par les plus gaillards du collège, des redoublants qui avaient au moins dix-sept ans d'âge. Les rendez-vous avaient lieu dans une salle de physique et chimie désaffectée. Marie-Noëlle était chargée de faire le guet dans la cour et de surveiller le concierge. Mais elle préférait coller le nez aux carreaux. Ce qui se passait à l'intérieur de la salle de classe la terrifiait, mais aussi, accélérant les mouvements de son sang, lui causait un sentiment troublant. Comme du temps d'Awa, elle aurait tout donné pour être à la place de son amie, offerte, écartelée et cependant toute-puissante, pareille à une déesse dispensant le plaisir à une file de suppliants. Elle, personne ne la désirait. Les garçons de l'école ou de la cité passaient sur elle et ne la regardaient même pas. Saran la confondit un jour en lui

révélant qu'elle ne ressentait rien et faisait semblant. Du coup, cela devint une idée fixe. Est-ce que Reynalda faisait semblant ? Cela expliquerait son comportement avec Ludovic. Saran lui montra aussi des préservatifs que, très professionnelle, elle enfilait à ses partenaires. Est-ce que Reynalda et Ludovic qui ne faisaient plus d'enfants en utilisaient ?

C'est à ce moment-là que Marie-Noëlle prit conscience du corps de Ludovic quand il allait et venait dans la maison, de son odeur, de sa couleur et de l'arme qu'il portait, au repos contre sa cuisse. Elle prit aussi conscience du corps de sa mère : peu développé, encore juvénile, malgré ses maternités. Deux hommes au moins l'avaient renversée sur le dos. Comment est-ce qu'ils s'y étaient pris ? Est-ce que le premier l'avait levée comme une putain ? L'avait violée ? Cela expliquerait qu'elle ait voulu se tuer. Marie-Noëlle se réveillait la nuit, épiait le silence, mais n'entendait rien que le souffle de Garvey dans le lit au-dessus du sien. À force de tourner et de retourner des pensées peu saines dans sa tête, elle maigrit, se mit à flotter dans ses robes et, à la fin de l'automne, elle eut ses première règles.

Vers le mois de février, Saran lui fit part d'un plan. Elle allait faire main basse sur les bijoux qu'Aminata gardait sous son matelas à l'insu de tout le monde, même de son mari : colliers larges comme des pectoraux, pendentifs pesants comme des oranges, broches en forme de fleurs ou d'animaux, bracelets de poignets et de chevilles, le tout en platine, or, argent ciselé par les meilleurs orfèvres de la Guinée ou incrusté de pierres précieuses venues des mines du Zaïre ou de l'Afrique du Sud. C'était, avec les souvenirs, tout ce qui lui restait du temps de sa splendeur. Parfois, elle s'enfermait dans sa chambre et se parait, en pleurant toutes les larmes de son corps. Saran vendrait le tas à un receleur – il ne devait pas en manquer à Savigny-sur-Orge – et paierait le prix de deux billets d'avion. Ainsi, elles s'enfuiraient aux États-Unis d'Amérique. Là, elle ferait venir sa maman auprès d'elle. Peut-être Marie-Noëlle aimerait-elle faire venir Ranélise ? Et Claire-Alta ?

Marie-Noëlle aurait donné n'importe quoi pour laisser Savigny-sur-Orge loin, loin derrière elle. Rien ne la retenait. Sauf Garvey, qu'elle adorait. Il venait d'avoir trois ans et, comme s'il comprenait sa tristesse, il lui faisait toutes sortes de câlineries. Elle ne regretterait pas Ludovic. Ah non ! Pas lui. Plus elle grandissait, plus elle se rendait compte que sa gentillesse ne cachait rien d'autre que la pitié. Et qui est-ce qui aime inspirer la pitié ? En dépit de cela, le plan de Saran ne parvint pas à la convaincre. Il lui parut enfantin, peu réalisable, fou en un mot. Pour ne pas la blesser cependant, elle ne fit qu'une seule objection. Pourquoi se rendre aux États-Unis d'Amérique ? Pourquoi ne pas retourner tout bonnement en Guinée ? Saran avait beaucoup réfléchi à la question et avait des arguments :

— Là, les policiers nous tueront comme des chiens tandis qu'en Amérique, c'est le pays de la liberté.

Finalement, elles décidèrent de partir au début de juillet, une fois l'école finie. Saran prétendit dénicher un receleur, un Harki de Tlemcen qui s'appelait Tahar. Elle prétendit aussi s'arranger avec une agence de voyages. Mais le jour où elle devait s'emparer des bijoux, elle ne trouva rien à l'endroit habituel. Sans doute Aminata avait-elle changé de cachette.

On n'ôta pas de l'idée de Marie-Noëlle que, dans la réalité, Saran n'avait jamais eu l'intention de partir. Qu'elle avait parlé pour ne rien dire. Rêvé. Seulement rêvé.

6.

Combien de jours s'ajoutèrent-ils aux jours pour former des semaines ? De mois aux mois pour former des années ? Combien d'années passèrent ?

La mémoire de Marie-Noëlle n'en garde pas le compte. Elle ne conserve que le souvenir de cette conversation avec Reynalda, la seule de toute leur vie commune. Marie-Noëlle devait avoir quinze, seize ans. On menaçait de la renvoyer du collège. On avait déjà renvoyé Saran. C'était le printemps ou l'été puisque les fenêtres étaient grandes ouvertes et que des rugissements d'enfants montaient de la cour. Reynalda montrait ses épaules, plus claires que son visage, et le haut de ses seins, de la même couleur, écartés, un peu tombants. Ses mèches rougies par endroits pointaient dans tous les sens comme une chevelure de Gorgone sans parvenir pour autant à lui donner une mine redoutable. Elle posait à hauteur de la figure de Marie-Noëlle un regard qui, comme d'habitude, la traversait pour prendre appui sur une place vague, située quelque part, derrière elle, à droite ou à gauche, un peu plus haut, peut-être sur une étrange reproduction que Ludovic avait accrochée au mur. Elle parlait comme si ce qu'elle disait ne concernait pas vraiment Marie-Noëlle, comme si elle ne lui adressait pas la parole, mais se concentrait sur des divagations personnelles.

— C'est le travail qui m'a mise là où je suis là. Dans un bureau au premier étage de la mairie, avec une secrétaire à ma dictée. C'est le travail et pas autre chose. Aujourd'hui, je ne connais ni maître ni maîtresse. Je fais ce que je veux, comme je veux, quand je veux. Pendant des années, les gens m'ont traitée comme un chien. Ils me jetaient leurs paroles comme des os à ronger et me commandaient : « Reynalda, fais ceci, Reynalda, fais cela. » C'est bien fini. Il faut savoir ce qu'on veut. Il faut décider soi-même parce que personne ne vit votre vie à votre place. On ne peut pas perdre son temps à pleurnicher et à ruminer sur ce qui s'est produit. J'ai fini par le comprendre. Dans ma vie, j'ai souffert plus que personne. J'ai souhaité mourir je ne sais pas combien de fois. Je peux dire

que j'ignore comment je suis encore vivante sur la terre. C'est sûrement grâce à Ludovic. Mais parfois je me demande si cela en vaut vraiment la peine.

C'est à la Désirade que je suis née. Les gens de la Guadeloupe ont une mauvaise idée de la Désirade à cause des sacripants et des lépreux qu'on y envoyait dans le temps et aussi, parce que rien n'y pousse. Rien. Ni canne à sucre. Ni café. Ni coton. Ni igname. Ni patate douce. Mais pour moi, petite fille, c'était vraiment « Désirada », l'île désirée surgie sur la mer devant les yeux des marins de Christophe Colomb après des jours et des jours. Je possédais tous ses recoins. Je respirais son odeur quand le soleil qui l'a chauffée toute la journée repose enfin sa tête au fond de l'eau. Je pouvais soulever une roche et nommer avec certitude le nom de l'insecte caché en dessous. Je connaissais ses razyé. J'habitais sur la « Montagne » avec ma maman. Sans frères ni sœurs. Rien que nous deux dans une case bancale sur un morceau de mauvaise terre, pierreuse, bordée de crotons, à deux pas d'un mapou gris. Le matin, je donnais des krasur de riz aux oiseaux que j'avais pris à la glu et que je gardais dans une case en bambou que j'avais tressée moi-même. Nous n'avions ni électricité ni eau courante. Chaque matin, je descendais à la ravine Cybèle, un seau d'eau posé en équilibre sur ma tête. La nuit, nous allumions des chandelles qui n'éclairaient pas la noirceur. Comme la plupart des autres enfants, je n'avais pas de papa. Cela ne me dérangeait pas. Quand même, souvent, je demandais qui c'était. Quand je la questionnais, ma maman me donnait des réponses différentes. Des fois, elle me disait que c'était un pêcheur à la traîne parti pêcher le thon vers Petite-Terre et qui n'était jamais revenu. À d'autres moments, elle soutenait qu'il élevait des coqs de combat à Baie-Mahault. À d'autres encore, elle racontait que c'était un repasseur de couteaux de Saint-François sur la grande île. Dans la réalité, je crois qu'elle-même ne savait pas exactement qui lui avait donné un ventre parce que beaucoup d'hommes étaient montés sur elle pour prendre leur plaisir. Ce n'était peut-être pas par vice. Simplement, c'était une pauvre malheureuse et les pauvres malheureuses sont à tout le monde. On les prend, on les laisse, on les reprend selon l'envie. Ma maman ne m'appréciait pas. Cela, je l'ai senti tout de suite. Je ne peux

pas dire qu'en ce temps-là elle avait commencé à me brutaliser. C'est qu'elle n'avait jamais une bonne parole pour moi. Elle répétait que j'étais trop noire, trop courte, que j'avais de mauvais cheveux, pas comme les siens qui étaient longs, fournis et qu'elle coiffait en « vanilles » pour aller à la messe. Elle ne cessait pas de ronchonner que jamais je ne trouverais un homme pour s'occuper de moi. En fin de compte, elle s'est trompée sur toute la ligne.

Chez nous, on ne voyait pas souvent de chair. Bien chanceuse quand ma maman qui récurait les planchers au presbytère de Baie-Mahault pouvait payer une krèye de poissons qu'elle faisait frire dans du saindoux. La plupart du temps, je mouillais ma tranche de fruit à pain ou mes poyos avec de l'huile. Pourtant tout cela n'entrait jamais dans ma tête pour la remplir de deuil. Quand mon ventre gargouillait de trop, je gaulais un mangot. Je griffais mes mains en cueillant des icaques dans les taillis à campêche. Pourtant la plus grande chance c'était celle-là : pauvre malheureuse que j'étais, sans souliers, ni bonnes robes, ni livres neufs, ni cahiers avec des protège-cahiers, j'étais la première à l'école. Les maîtresses étaient offusquées. Elles trouvaient cela déplacé en quelque sorte. Elles auraient préféré remettre les bulletins roses à leurs chouchoux à peau claire. Rien à faire. C'est moi, Reynalda Titane, qui les raflais tous. On aurait dit que je les collectionnais. Je les rangeais dans une boîte à biscuits Lu. Je les numérotais.

Je chantais bien, aussi.

Les dames catéchistes avaient beau me mettre au dernier rang derrière les enfants bien habillés, bien coiffés, pour qu'on ne me voie pas, aux offices à l'église, on n'entendait que ma voix. Elle résonnait dans la nef, elle planait jusqu'au plafond en forme de carène. Elle montait même plus haut : dans le ciel.

Et c'est de là – bizarrement – que mon malheur est venu. Un 15 août, l'évêque de la Guadeloupe a débarqué pour un pèlerinage à la Désirade. La Guadeloupe, en ce temps-là, c'était un pays lointain, étranger. Comme la plupart des gens, je ne la connaissais pas. Je n'avais jamais pris un bateau, voyagé. Même pas jusqu'à Saint-François qu'on pouvait voir,

ainsi que la Pointe des Châteaux derrière les cayes et la haute mer. Ce jour-là, depuis le matin, tous les gens ont couru jusqu'à la jetée. Certains simplement pour admirer la vedette, ses drapeaux et ses images de la Sainte Vierge flottant dans le vent. D'autres parce qu'on leur avait raconté que l'évêque guérissait les maladies. À Capesterre, soi-disant qu'il avait guéri deux femmes et un petit garçon. L'évêque est descendu appuyé sur deux prêtres, l'un à sa droite, l'un à sa gauche. Il portait une robe violette, de la couleur de sa figure. Il était coiffé avec une mitre dorée et il faisait de grands gestes de bénédiction. Un enfant de chœur balançait un encensoir. Tout le monde s'est mis à genoux. Après, on est monté en procession vers l'église pour la messe solennelle. Le chœur des enfants du catéchisme était à sa place habituelle au pied du maître-autel. Moi, j'étais derrière. Comme à chaque fois, on n'a entendu que moi. Il paraît que l'évêque a pleuré. Après, il a demandé à me voir et les dames catéchistes ont été forcées de me conduire auprès de lui. L'évêque était assis dans le grand salon du presbytère avec tous les prêtres, le maire et les gens importants de Baie-Mahault autour de lui. Il était assez gros, en sueur, l'air assez gentil, en vérité. Il m'a donné son anneau à baiser. Il m'a demandé mon nom. Il a voulu savoir qui était mon papa, qui était ma maman, si j'aimais l'école et si je travaillais bien. Tout le monde nous regardait, mais je n'avais pas peur. J'ai répondu à ses questions et ensuite, je suis retournée dans la cuisine où ma mère donnait un coup de main aux servantes des prêtres. Je me rappelle qu'on a mangé des quantités de choses que je ne n'imaginais même pas. Du foie gras. Des vol-au-vent. Du confit de canard. J'ai même goûté du vin blanc sucré.

Quelques semaines plus tard, voilà qu'un soir, le père Rousseau, le curé de la paroisse, débarque tout essoufflé chez ma maman. Il avait reçu une lettre. Une lettre de l'évêque que, moi, j'avais déjà bel et bien oublié. L'évêque était d'avis que je ne devais pas rester à la Désirade à manger de la misère, mais que je devais venir à La Pointe où il y avait tellement de possibilités d'avancement pour les nègres intelligents. En étudiant, on pouvait même devenir instituteur, directeur d'école. Il avait trouvé une place de bonne pour ma maman chez un bijoutier italien de la rue de Nozières, un homme

d’une grande probité et d’une grande bonté même s’il était juif dont la femme était toujours couchée malade et qui, par conséquent, avait besoin de quelqu’un en qui il aurait toute confiance pour tenir sa maison. Cet homme-là s’appelait Gian Carlo Coppini. il assurait le logement et la nourriture. Plus important encore, il s’engageait à m’envoyer à l’école jusqu’à mes seize ans.

Je croyais que ma maman refuserait. Pourquoi aller servir de bonne à un Blanc, Italien par-dessus le marché ? Pourquoi quitter la Désirade où nous avions la mer à perte de vue, le soleil au-dessus de nos têtes et des foufous phalle vert roucoulant sur la crête des acacias ? À mon grand étonnement, elle s’est jetée sur la proposition comme une malade sur du bouillon de poule. Le curé lui a remis quelques billets de cent francs d’avance sur son premier mois et elle s’est mise à courir de case en case en se rengorgeant :

— Untel, j’ai trouvé du travail à La Pointe, oui !

— Untel…

Les gens s’étonnaient de sa bonne chance et malparlaient derrière son dos. Sûrement, c’est des hommes qu’elle allait chercher puisque ceux de par ici ne voulaient plus d’elle. Elle a empilé nos pauvres affaires dans un panier caraïbe. Elle a donné un tour de clé à la porte et nous voilà parties. Moi, j’étais à l’agonie. La veille de notre départ, j’avais ouvert la cage et libéré tous mes oiseaux. J’étais allée dire adieu à tous les endroits que j’aimais : au frais de la ravine Cybèle, au courant qui chante sous la couverture des lentilles d’eau, aux pieds-bois, mapou, poirier-pays, ti-bonbon, à la mer, surtout à la mer où je ne sauterais plus, les pieds en premier.

C’est Arcania, que nous, les enfants de la maison, appelions maman parce que nous l’adorions, belle comme la Sainte Vierge Marie et toujours couchée qui m’a raconté tout cela. Elle le haïssait autant que moi. Mais qu’est-ce qu’elle pouvait faire, elle aussi ? Elle avait traversé l’océan avec lui.

En ce temps-là, trompées, maltraitées, les femmes ne pensaient même pas à divorcer.

Gian Carlo Coppini était le seul garçon d'une famille de la région de Côme, où les hommes étaient bijoutiers de père en fils. À l'origine, c'étaient des juifs venus de la Pologne. Mais ils avaient italianisé leur nom peu après leur arrivée et ne s'occupaient plus des affaires du sabbat. Même convertis, ils ne s'occupaient pas non plus des affaires du bon Dieu et tout le monde les prenait pour des mécréants. À vingt-deux ans, Gian Carlo avait commis une faute – Arcania ne savait pas laquelle – tellement grave que son papa et sa maman l'avaient maudit même s'il était leur fils unique. Après avoir erré dans toute l'Italie du Nord, trouvant sans difficulté du travail, parce que c'était un bon ouvrier, habile à filigraner l'or et à monter les camées, il avait eu l'air de se fixer à Milan chez l'orfèvre réputé Paolo Renucci. Le fin fond de l'affaire, c'est que Paolo avait une fille, une seule, l'angélique Arcania. Paolo Renucci dormait avec un fusil chargé sous son oreiller, jurant que l'homme qui monterait sur Arcania n'était pas encore né. Aussi les mauvaises langues chuchotaient que c'était clair : il la voulait pour lui-même. Quand Gian Carlo eut donné un ventre à Arcania, il n'y eut qu'une seule et unique solution : s'enfuir le plus loin possible de Milan et de Paolo. Bien sûr, il y avait les États-Unis d'Amérique. En ces années-là, les bateaux étaient pleins d'Italiens qui y partaient. Mais Gian Carlo et Arcania tergiversaient. Des amis de Gian Carlo qui étaient à New York lui écrivaient des lettres désolées où ils décrivaient la bête enragée de l'hiver qui chargeait par les rues.

Un jour, comme ils feuilletaient *La Stampa,* ils tombèrent sur une affiche :

Le soleil vous donne rendez-vous dans ses terres
d'élection la Guadeloupe, la Martinique. Des traversées
fréquentes sur des paquebots luxueux, des hôtels
confortables, les itinéraires les plus pittoresques.
Compagnie générale transatlantique »

Cela les décida.

Gian Carlo et Arcania, enceinte d'Ira, sa première fille qui devait mourir à ses six mois, arrivèrent en Guadeloupe à bord du vapeur *Allier* à la fin de la Deuxième Guerre, l'année même où je naissais de père inconnu à la Désirade. Le pays avait beaucoup souffert du blocus des Alliés. Une quantité de mères de famille étaient en grand deuil de leurs garçons partis à la Dissidence pour rejoindre le général de Gaulle et qui avaient été tués ou portés disparus. Gian Carlo qui savait marchander acheta pour trois fois rien la maison d'un blanc-pays désargenté. Elle était en assez mauvais état, mais elle était bien située, rue de Nozières : deux étages plus un galetas en bois posés sur un rez-de-chaussée en dur où il ouvrit sa boutique d'orfèvrerie qu'il baptisa Il Lago di Como. Très vite, ses affaires marchèrent comme lui-même ne l'avait pas envisagé. Les gens de la Guadeloupe n'avaient jamais encore vu de bijoux dans le genre de ceux qu'il fabriquait. Bien sûr, ils connaissaient déjà le camée. Gian Carlo leur apprit l'intaille qui est autre chose ; elle est gravée en creux. Les bourgeoises sortaient depuis Basse-Terre ou Saint-Claude et Matouba pour passer leurs commandes. Gian Carlo n'arrivait plus à faire face et il fut obligé de payer le voyage – en troisième classe – à deux de ses sœurs. Elles commençaient à monter en graine. Aussi, il leur fit croire qu'avec leur peau de la même couleur que le lait et les boucles blondes de leurs cheveux elles n'auraient pas de mal à trouver des maris parmi les blancs-pays. En réalité, aussitôt qu'elles furent débarquées du paquebot, il les tyrannisa. Il les fit travailler sans leur payer le plus petit sou de salaire. Il leur mesurait le riz et la morue. Les pauvres femmes avaient tellement honte de leurs robes qu'elles n'arrêtaient pas de rapiécer et de leurs souliers qui n'en pouvaient plus d'être ressemelés, qu'elles ne mettaient jamais le nez dehors. Sauf pour aller à confesse et à la messe de huit heures et, des fois, s'asseoir, mantille baissée, sur la place de la Victoire, allée des Veuves. Nous avions pitié d'elles, tante Lia et tante Zita. Mais leurs déboires n'ont jamais altéré la bonté de leurs cœurs. C'étaient deux saintes qui méritaient le Paradis.

C’est dans cette maison-là que je suis entrée à mes dix ans, le 10 septembre 1955.

Maman Arcania, comme tout le monde l’appelait, même son mari, même ses belles-sœurs, était blanche comme du saindoux. En dix ans, elle avait fait dix enfants. Sur les dix, elle en avait enterré cinq. Heureusement, elle ne pouvait plus en faire d’autres depuis une hémorragie interne qui l’avait mise à l’article de la mort. En conséquence, Gian Carlo lui menait la vie dure parce qu’il n’avait pas eu son garçon. Elle passait la plus grande partie de la journée couchée sur son lit à lire des romans, écouter des disques, rêvasser, pleurer. Parfois, quand le soleil était tombé, elle s’allongeait pour prendre un peu de fraîcheur dans une chaise longue sur le balcon du premier étage. Certains dimanches, elle avait assez de force pour pousser jusqu’à la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul au bras de Gian Carlo et les gens, au lieu de prier et de lire leur missel, la regardaient par en dessous comme une curiosité. Certains jours aussi – mais, c’était très rare – elle descendait à la boutique, s’asseyait quelques instants à la caisse, puis remontait, brisée. Sa voix était tellement douce, une musique d’église, qu’on ne l’entendait pas et qu’il fallait s’approcher tout près d’elle pour deviner ce qu’elle voulait. Son linge sentait l’arnica, la teinture de benjoin, le parfum Soir de Paris, et tout cela recouvrait une autre odeur, plus âcre, qui était celle du sang qu’elle perdait constamment.

Dès qu’elle a été en service, ma maman s’est mise à s’occuper d’elle comme elle ne s’était jamais occupée de personne. Certainement pas de moi, en tout cas. Elle rognait sur le pauvre argent que Gian Carlo lui remettait pour la semaine et lui achetait des œufs, du lait, des brioches, des fruits. Le midi, elle lui faisait frire du sang de bœuf, cuire des blancs de poulet, des filets de poisson, de la purée mousseline, des cœurs de laitue ; le soir, elle lui passait du giraumon à la moulinette. C’est elle qui la lavait, qui l’habillait, qui la parfumait, qui enduisait ses cheveux avec de la brillantine Roja et qui la mettait à reposer sur son lit dans sa chambre aux persiennes baissées qu’elle décorait avec des tubéreuses et des arums. Elle ne tolérait pas que ses enfants frappent à sa porte, s’asseyent à côté d’elle, l’embrassent, la caressent ou lui

racontent les petites histoires de leur journée d'école. Même s'ils ne faisaient pas de désordre, elle les chassait :

— Allez-vous-en ! Vous allez la fatiguer !

On aurait dit qu'elle était jalouse. Qu'elle voulait, comme son père, Paolo Renucci, la garder pour elle toute seule.

Quand même, cela n'empêchait rien. Ma maman et moi, nous dormions au galetas dans deux réduits séparés par une cloison mince comme une feuille de papier à cigarette.

Soir après soir, j'entendais Gian Carlo qui entrait dans son lit en malmenant le sommier. Je l'entendais grogner au moment de jouir comme le porc qu'il était, se racler le gosier, péter, pisser dru dans le toma. Je n'entendais jamais ma maman et c'était plus hideux encore. Elle aurait crié, protesté, se serait battue que je l'aurais plainte comme une victime. Elle aurait pris son plaisir que je l'aurais considérée comme une bête en chaleur. Mais ce silence faisait d'elle un objet passif, une bonne à tout faire. Je crois que ma maman n'était pas là depuis une semaine quand ils se sont mis à leur affaire. Je ne sais pas comment cela a commencé et je ne peux qu'imaginer. J'imagine que ma maman récurait les planchers comme elle savait tellement bien le faire. Elle était à deux genoux dans l'eau sale à côté du seau, sa brosse de chiendent à la main, sa robe relevée. Il est entré dans la pièce. Il a vu ses fesses offertes et, sans même prendre la peine de lui dire quelque chose, il y a planté son pieu. Le soir, il est revenu la trouver. Je le haïssais. Je haïssais ma maman. Je ne savais pas lequel je haïssais le plus. Je rêvais de les tuer. De la manière la plus atroce et la plus sanguinaire. J'imaginais mille manières de les torturer. Il fallait qu'ils souffrent, ces monstres.

À ce moment, Reynalda qui ressemblait à quelqu'un tombé en état sembla retrouver la conscience. Elle s'interrompit brusquement. Elle regarda autour d'elle, la fenêtre derrière laquelle le jour était tombé. Elle regarda d'un air étonné Marie-Noëlle qui, terrifiée, buvait ses paroles, et elle se mit debout. Elle eut un curieux mouvement de tout le corps comme si elle s'ébrouait, puis retourna dans son bureau.

À quelques semaines, mois ? de là, une visite médicale de routine à l'école révéla que Marie-Noëlle était atteinte d'une cavité tuberculeuse au poumon droit.

7.

Dans son parc de cent hectares peuplé de daims et d'essences rares, le sanatorium de Vence composait un monde clos, un monde à part. Il possédait ses lois, son système de pensée, son architecture. Chaque jour de la semaine était rythmé par les comprimés à avaler, les courbes de température, les perfusions, les injections, les siestes sur les terrasses ou dans les chambres selon l'inclinaison du soleil, les radiographies et les tomographies. Le temps se mesurait à l'alitement plus ou moins sévère des malades, une centaine d'étudiantes ou d'écolières en tout. Au bout de trois mois, si leurs bacilles de Koch n'étaient pas trop résistants, elles avaient la permission de quitter leur chambre pendant quelques heures, sévèrement chronométrées par les infirmières, et de prendre le dîner dans le réfectoire au rez-de-chaussée. Au bout de six mois, elles pouvaient commencer de préparer leurs examens sous la direction de professeurs, anciens tuberculeux eux-mêmes, qui venaient des lycées des environs : de Nice, de Grasse ou de l'université d'Aix-en-Provence, pas très éloignée, elle non plus. Au bout d'un an, elles avaient l'autorisation de passer un après-midi par semaine là où elles le voulaient, en évitant, bien évidemment, les folies du genre : abus d'alcool, consommation de drogue, jeux de hasard dans les casinos et surtout contacts sexuels. Au bout de trois ans, elles pouvaient dans le meilleur des cas faire leurs adieux à l'établissement et, si elles étaient précautionneuses, espérer une continuation de vie sans rechute. Comme les prisons, le sanatorium était un endroit de passions violentes. Toutes les malades étaient amoureuses des médecins et des internes qui les soignaient. Elles détestaient les infirmières et inventaient mille mauvais tours pour leur compliquer la tâche. Des compagnes de chambre s'adoraient ou au contraire, du jour au lendemain, se rejetaient et ne pouvaient plus se supporter. Marie-Noëlle passa deux ans et neuf mois à Vence, et au fur et à mesure, la mémoire aidant, ce temps de sa vie s'embellit aux couleurs d'un âge d'or. C'est là qu'elle reprit goût à l'étude et prépara son baccalauréat. À part les fidèles lettres de Ranélise et d'Awa, elle ne recevait ni

colis, ni visites. Tous les mois, un mandat-carte, avec les mêmes mots : « Affections de ta maman ». Tous les quinze jours, un coup de téléphone de Ludovic qui lui donnait des nouvelles de la maison. À l'entendre, Garvey n'arrêtait pas de la réclamer. Sa maman avait enfin soutenu sa thèse de psychiatrie sociale et le jury à l'unanimité l'avait félicitée. Les dimanches et jours fériés, alors que le sanatorium se remplissait du bruit des parentés inquiètes, elle restait seule dans sa chambre, ce qui ne la dérangeait pas. De cette façon, elle pouvait croire, comme tout le monde le croyait autour d'elle, que sa famille, maman, papa, frères, sœurs, cousins, cousines, habitait à l'étranger. De cette façon, elle pouvait s'imaginer que ces années à Savigny-sur-Orge n'avaient pas de place dans la réalité. Reynalda ne l'avait jamais fait venir auprès d'elle pour la traiter comme elle l'avait traitée. Elles n'avaient jamais eu cette conversation, par bonheur, interrompue, car elle redoutait on ne sait quels terribles aveux. Marie-Noëlle débarquait directement de La Pointe. Elle avait laissé Ranélise sanglotant sur l'épaule de Claire-Alta à l'aéroport du Raizet. Mais bientôt, à force de bons soins, elle serait guérie. Elle pourrait retourner auprès d'elle à la Guadeloupe. Reprendre là où elle l'avait laissée la vie sur le canal Vatable.

Marie-Noëlle était heureuse à Vence pour une deuxième raison. Elle s'était fait deux amies : Leïla, une Tunisienne de dix-sept ans qui après trois rechutes et deux opérations ne respirait plus qu'avec un poumon. Araxie, une Arménienne du même âge, guère plus costaude, qui avait déjà fait le tour des sanatoriums du pays. Les gens ne comprenaient pas que Marie-Noëlle se sente comblée et n'ait besoin de rien. À la voir sans personne autour d'elle, ils s'obstinaient à la plaindre et l'entouraient de gentillesses bien intentionnées, mais inutiles. Les médecins et les internes rivalisaient de prédictions réconfortantes sur l'évolution de sa maladie. Les infirmières bourraient les tiroirs de sa commode avec des pâtes de fruits ou bien des calissons d'Aix. Les professeurs insistaient pour lui donner des leçons particulières dans toutes les matières.

Marie-Noëlle n'était jamais lasse d'entendre Leïla et Araxie décrire leur vie de famille, les tablées aux moments des

anniversaires, des mariages, des baptêmes. Elle imaginait les rires, les engueulades, le goût de la crème Chantilly, l'odeur du vin cuit, la chaleur gluante de l'affection. Elle ne comprenait pas pourquoi elles récriminaient ni de quoi elles se plaignaient. Leur papa était trop sévère, leurs frères, trop protecteurs, leur maman, trop possessive. Qu'est-ce qu'elle aurait donné pour connaître ces tyrannies d'amour !

Une fois par semaine, elles se rendaient toutes les trois à Nice. Leïla et Araxie refusaient d'emprunter le minibus, tout confort, du sanatorium sous prétexte qu'il fallait s'évader de l'univers de la maladie. Elles n'étaient pas sitôt vautrées sur la dernière banquette de l'autobus qui bringuebalait pendant des kilomètres le long de la route en lacet, qu'elles commençaient toutes sortes de facéties. Chansons grivoises, plaisanteries d'enfants de troupe, œillades appuyées aux hommes, commentaires désobligeants sur les femmes, cris aigus à chaque virage. On aurait dit qu'une rage les possédait. Les gens supportaient leur dérangement avec le sourire. Ils savaient sans doute d'où elles venaient et, dans le fond de leur cœur, ils s'apitoyaient sur leur jeunesse. À leur descente d'autobus, elles retrouvaient une bande de jeunes chômeurs, arabes, antillais, turcs, en tout cas métèques comme elles-mêmes, sans famille fixe, grands fumeurs de chanvre indien et amateurs d'alcool. Ensemble, ils brutalisaient les machines à sous des bars du Vieux Nice en vidant bière sur bière et, plus qu'à moitié soûls, ils occupaient le restant de l'après-midi à faire l'amour Aux Nuits de Tlemcen, un hôtel-restaurant assez minable tenu par Laakdar, un harki. Marie-Noëlle s'esquivait régulièrement au moment de monter dans les chambres. C'était facile parce que les garçons ne lui demandaient pas vraiment de les accompagner. Elle aurait été présente qu'ils ne se seraient pas privés pour lui monter dessus, un par un ou en groupe. Mais ils s'apercevaient à peine de son absence. Pendant que Leïla et Araxie se donnaient du bon temps, elle traînait au marché aux fleurs, arrivait jusqu'au bord de mer et trempait les pieds dans cette Méditerranée tellement froide et sans couleur quand on la comparait à la Caraïbe de son enfance. Parfois, elle s'asseyait dans des églises désertes ou dans des cinémas, sans presque se soucier de ce qui défilait sur

la toile. Puis elle rejoignait ses amies vannées, échevelées, brusquement inquiètes pour leur santé.

En juin 1978, Marie-Noëlle fut reçue à son baccalauréat comme les dix autres candidates que le sanatorium avait présentées. C'était un grand honneur pour l'établissement. C'était matière à célébration. Aussi, on fit la fête. Le médecin chef prononça un discours où il félicitait aussi bien les malades que leurs dévoués professeurs. Ensuite, les infirmières firent circuler des gâteaux et du vin blanc. Les mieux portantes dansèrent dans le réfectoire et, jusqu'à minuit, des airs de disco résonnèrent dans les corridors. Contrairement à ce qu'on aurait pu penser, ce soir-là, Marie-Noëlle n'avait pas le cœur à la joie. Seule dans sa chambre, elle ne cessa de pleurer. Ses dernières tomographies avaient été excellentes. Aussi, les médecins l'avaient déclarée guérie et elle pourrait quitter Vence à la fin de l'été. Qu'est-ce qu'elle allait devenir ? Est-ce qu'elle allait s'inscrire à la Faculté ? Entamer des études ? Elle n'imaginait plus de dépendre de Reynalda. Ni de revenir vivre auprès d'elle. Alors est-ce qu'elle ne ferait pas mieux de chercher du travail et de s'installer quelque part loin, aussi loin que possible de Savigny-sur-Orge ? Du travail ? Qui lui procurerait du travail ? Elle ne savait rien faire de ses dix doigts et ce n'était pas le pauvre diplôme qu'elle venait d'obtenir qui indiquait le contraire. C'était au tour de Leïla et d'Araxie de ne pas la comprendre. Ses larmes les offusquaient. Qu'est-ce qu'elles n'auraient pas donné pour retrouver la santé et retourner vers la vie sans comprimés, la vie sans siestes, la vie sans pertes de poids et pesées régulières !

Un jour qu'elles étaient descendues à Nice, un nouveau s'amena. Les garçons lui parlaient sur un ton de respect peu habituel parce que, seul de la bande, il avait un travail et pouvait payer le loyer d'une chambre meublée. Ils l'avaient surnommé Bob Marley à cause de ses locks. En réalité, son nom était Stanley. Ses parents venaient de Trinidad, mais il était né à Londres. Très noir, carré, trapu, il donnait une impression de force. Il était volubile, un vrai moulin à paroles. Tout l'après-midi, il n'arrêta pas de fumer et de boire. Encore moins de raconter des histoires sur lui-même. Enfant, il était un petit prodige qui, une raie taillée au rasoir dans sa tignasse

et vêtu d'un costume de velours, jouait du piano aux anniversaires de ses frères. Puis, il avait dit adieu à sa famille et il avait appris sans maître le saxo, la flûte traversière, la flûte à bec, la guitare sèche, la guitare électrique et le banjo. À présent, il était à la tête d'une formation, cinq musiciens, un pianiste, un bassiste, un batteur, un trombone et lui-même au saxo qui se produisait au Ramada, un club de jazz sur la Côte. Mais il n'avait pas la moindre intention de perdre son temps dans cette boîte. D'ici un an, il serait parti pour les États-Unis d'Amérique. Une fois qu'il serait là, on entendrait parler de lui. Marie-Noëlle l'écoutait avec beaucoup d'étonnement et un peu d'envie. Tant de détermination chez ce garçon à peine plus vieux qu'elle-même. Alors que sa vie s'étendait sans balise ni repère comme un terrain vague devant elle, lui savait ce qu'il voulait. En même temps, ces rêves lui rappelaient ceux de Saran, enfantins, irréalisables, fous. Elle ne se permit cette fois encore qu'une objection. Toujours la même. Pourquoi les États-Unis d'Amérique ? Comme Saran, Stanley tenait sa réponse toute prête :

— C'est le seul pays où un nègre peut réussir !

Au milieu de l'après-midi, comme d'habitude, Marie-Noëlle allait s'esquiver au moment de monter à l'étage. Mais il la retint avec fermeté.

Bizarre, bizarre que la mémoire de Marie-Noëlle ne garde aucun souvenir de cet après-midi-là ! C'est qu'il ne s'y passa rien de mémorable. Pas de griotte guettant à la porte pour clamer le sang neuf. Pas de plaisir extraordinaire. De douleur non plus. Ils tâtonnèrent à travers un paysage humide et puis, ils s'endormirent l'un contre l'autre. Le lendemain pourtant, Stanley demanda à Marie-Noëlle de se mettre avec lui.

Ludovic monta sur sa plume et adressa à Marie-Noëlle une lettre circonstanciée. Il disait qu'il lui écrivait comme un homme qui n'ignore pas un seul des sales tours qu'aime à

jouer l'existence. Il ne lui faisait pas la morale, mais d'où sortait ce Stanley qui la retenait à Nice ? C'était un musicien disait-elle. Attention, la musique nourrit rarement son homme. Il en savait quelque chose, lui qui, pendant des années, avait gratté de la guitare à Bruxelles. Réussir sa vie aux États-Unis ? Il avait trimé à New York, déchargé des navires dans le port, conduit un métro sur la ligne n° 9 et il pouvait assurer que, depuis longtemps, le rêve américain était mort. En fait, personne ne l'avait connu en vie. Aujourd'hui, seule la puanteur de son cadavre effarouchait les narines. Il lui demandait de réfléchir à ce qu'elle faisait. En voulant fuir sa maman qu'elle n'avait jamais essayé de comprendre, elle courait le risque de se préparer un avenir de souffrances et de désillusions.

De l'entière lettre, Marie-Noëlle ne retint que les reproches de la dernière phrase. Ludovic pensait qu'elle n'avait jamais essayé de comprendre Reynalda. En vérité, comment comprendre qui se dérobe ? Il est certain qu'elle voulait la fuir. Pourtant, Stanley n'était-il rien d'autre que la possibilité d'une vie sans elle, d'une vie loin d'elle ? Marie-Noëlle n'était pas en état de lire clairement en elle-même. Après tant d'années vécues à faire le guet pour ses amies, Awa, Saran, Leïla ou Araxie, voilà qu'un homme manifestait de l'intérêt pour son corps. Voici qu'il accordait de la valeur à ce que tous les autres avaient méprisé. C'est un fait que, la journée, Stanley ne s'occupait pas d'elle. Le matin, dès qu'il arrivait à se tirer du lit, il serrait son précieux saxo dans ses bras et s'en allait à des répétitions qui n'en finissaient pas. Il réapparaissait au début de la soirée, et disparaissait à nouveau pour se rendre au Ramada où il jouait tous les soirs. Au début, elle avait cru de son devoir de l'y rejoindre et de rester à l'écouter jusqu'aux premières heures du matin. Chaque fois, elle s'était sentie moins à sa place dans ce temple où l'on ne tolérait qu'une seule passion : la musique. Dans l'odeur de la fumée et des alcools forts, les fidèles étaient là à dodeliner de la tête, à battre des mains en mesure, puis brusquement, comme saisis, à pousser des cris aigus et à applaudir avec fièvre. Stanley ne semblait pas remarquer sa présence. Il était lointain, aveugle, indifférent à tout sauf aux sons de son instrument. En jouant, il avait l'air de souffrir autant qu'un

martyr. Aux pauses, il buvait sans arrêt, serrait les mains de ses admirateurs et leur grimaçait des sourires. En fin de compte, elle préférait l'attendre dans leur chambre meublée de la rue des Fleurs, guetter son pas dans l'escalier, anticiper le plaisir qu'il allait lui donner. À la vérité, c'était un amant fantasque et peu régulier. Certaines nuits, il se jetait sur elle, la couvrait de baisers et la possédait, comme un vorace. À d'autres, il paraissait n'avoir aucun désir et passait le temps à parler, séparé d'elle sur le lit par tout l'espace de ses rêves. Dans le noir, il décrivait en détail leur lumineux avenir en Amérique. Depuis plusieurs mois, il entretenait des contacts avec The Full Moon, un club de jazz de Boston. C'était un endroit peu ordinaire, un endroit d'avant-garde. C'est là que, pour la première fois aux États-Unis, on avait pu apprécier de la musique cubaine, bien longtemps avant que Dizzy Gillespie ne prenne Chano Pozo sous contrat à Harlem. C'est là aussi, qu'à l'exception de Bob Marley, les plus grands reggae-men s'étaient produits alors qu'ils n'étaient connus que de leur petit coin de pays natal. Car il ne pouvait pas faire entendre sa musique n'importe où. Elle ne ressemblait à celle de personne d'autre. Elle était d'une nature à écorcher les oreilles trop naïves pour percevoir sa subtilité. Ces conversations se poursuivaient en général jusqu'au matin et Marie-Noëlle s'endormait bercée par ce flot qui ne tarissait pas. D'autres nuits encore, Stanley lui donnait carrément dos dans le lit et dormait comme une souche, sans s'occuper d'elle, une fois la tête sur l'oreiller. Cependant, si l'on avait questionné Marie-Noëlle, elle aurait soutenu qu'elle était heureuse. Le seul problème, c'était l'argent. Stanley ne semblait pas comprendre que l'argent servait à autre chose qu'à acheter de quoi fumer ou de quoi se soûler avec les autres musiciens de sa formation. Il ne s'occupait d'aucune de ces choses qui font que la vie est la vie : manger trois fois par jour, porter des vêtements qui ne soient pas des hardes, prendre l'autobus… Il ne comprenait pas qu'il était responsable de Marie-Noëlle et qu'elle n'avait aucun moyen de subvenir à ses besoins à part ici et là les mandats-cartes de Reynalda. Sans logique, il lui achetait des cadeaux hors de prix : parfums, foulards de soie, sacs à main. Elle n'utilisait ni les parfums qu'elle trouvait trop lourds et entêtants, ni les foulards ou les sacs à main qu'elle trouvait

trop luxueux. Par contre, il ne voyait pas qu'elle manquait de manteau et grelottait dans le mistral.

Marie-Noëlle n'avait pas connu les privations. Ranélise, toute pauvre malheureuse qu'elle était, l'avait élevée comme sa petite princesse. Les dimanches, elle était vêtue d'organza et chaussée de souliers vernis. À Noël, elle recevait des cadeaux dispendieux. Reynalda, quant à elle, n'avait mesuré que son affection et, dans la cour de récréation, Marie-Noëlle portait souvent le plus beau cartable. Comme elle n'osait rien demander à Stanley, elle lui faisait les poches. Mais elle ne trouvait que des débris de marijuana, du tabac gris, et des morceaux de papier couverts de notes de musique. Quand, à plusieurs reprises, la tête lui tourna d'inanition et qu'elle se vit la mine d'une pauvresse, elle n'eut d'autre solution que de chercher du travail.

À sa grande surprise, elle en trouva.

L'Internat de l'Immaculée Conception ressemblait au sanatorium de Vence. Il était comme lui entouré d'un parc de plusieurs hectares rempli de daims et d'essences rares. Son parloir sentait lui aussi la cire, le désinfectant et ce parfum inimitable des communautés repliées sur elles-mêmes. Les religieuses qui le dirigeaient ne s'offusquèrent pas des années que Marie-Noëlle venait de passer au sanatorium. Elles prirent simplement ce prétexte pour diminuer sa paye de moitié. Marie-Noëlle fut chargée d'enseigner le français à une classe de sixième. Ses élèves, une trentaine de fillettes âgées d'une dizaine d'années, venaient souvent des familles les plus aisées de la région. Les religieuses étaient très fières de la présence en seconde de la fille d'un riche parfumeur de Grasse, en quatrième, de celle d'un restaurateur cité dans le Gault-Millau. Pourtant Marie-Noëlle s'aperçut très vite que, malgré leurs gracieuses jupes écossaises et leurs pull-overs assortis, les pensionnaires souffraient toutes du mal qu'elle avait connu, mal plus répandu dans le monde que la tuberculose, le manque d'amour. Ces pauvres enfants avaient été exilées à l'Internat pour accommoder l'humeur d'un beau-père, d'une belle-mère qui ne les supportait pas, pour ne pas faire ombrage aux frères et sœurs d'un deuxième ou d'un troisième lit, pour ne pas embarrasser l'existence de parents occupés à gagner toujours

plus d'argent ou à se payer du bon temps dans des pays lointains. Aussi, elles ne se souciaient ni de La Fontaine ni de Molière ni de l'accord du participe passé. Elles n'avaient qu'un seul besoin, la tendresse qui n'avait guère de place dans la discipline de l'Immaculée Conception. Marie-Noëlle leur procura ce qu'elles désiraient. Au lieu de leur apprendre *Le Chêne et le Roseau* ou la tirade de Monsieur Jourdain, elle leur lisait des récits qui l'avaient émue jusqu'aux larmes au même âge ou leur racontait des contes créoles, ceux-là mêmes que Ranélise et Claire-Alta lui avaient racontés pour son enchantement. Elle leur distribuait des images pour un oui pour un non, leur faisait goûter des gâteaux au coco qu'elle avait mis au four d'après une recette de Ludovic. Elle organisait des concours pour donner aux moins douées l'occasion de briller : chant, saynète, danse même. Ce ne fut pas une surprise quand, au bout du trimestre, la Mère supérieure lui signifia pieusement son congé. On avait eu pitié, mais elle ne faisait pas l'affaire. La moyenne de la classe avait baissé. Les enfants pleurèrent beaucoup à l'occasion de son dernier cours. Avec leur argent de poche, elles lui achetèrent un foulard Hermès qu'elle ajouta à ceux que Stanley lui avait offerts.

Après cela, Marie-Noëlle fut employée dans le cabinet d'un groupe de médecins. Elle n'y resta pas longtemps, car elle était trop lente au téléphone. Elle trouva ensuite une place dans une boutique d'Interflora qui se spécialisait dans les plantes et les fleurs tropicales. Cela semblait une trouvaille qu'une jeune Guadeloupéenne marie les anthuryums avec les oiseaux de paradis ou les gerbéras. Malheureusement, là non plus, on ne put la garder. Elle n'avait aucun sens de l'harmonie des couleurs. Et puis, elle était tellement morose. Elle ne souriait jamais.

Pourtant, elle était si jolie quand elle souriait !

8.

Parfois la nuit en attendant Stanley, Marie-Noëlle rêvait sa mère. Elle la rêvait avec tendresse et pitié. Elle oubliait l'endroit où elle se trouvait, le temps, le moment. À Nice. Dans un meublé sans confort, perdue dans un lit aux draps plutôt gris. Son imagination l'emportait entièrement. Il lui semblait qu'elle laissait son corps derrière elle comme la peau d'un jangajé et qu'elle vivait dans une Guadeloupe inconnue, quelque vingt ans plus tôt.

Reynalda était arrivée à La Pointe à ses dix ans, petite fille gringalette, sans beauté pour personne et, tout de suite, elle avait haï La Pointe et la vie qu'elle y menait. Pas d'arbres ni de feuillage. Partout des constructions serrées les unes contre les autres. Des rues enchevêtrées. L'odeur suffocante de la poussière.

La maison de la rue de Nozières, si elle était vaste et bien située, datait du début du siècle. En conséquence, elle ne possédait aucun des conforts des temps d'aujourd'hui. C'est Gian Carlo Coppino qui, aux moindres frais, y avait fait installer l'électricité et venir l'eau courante. Pour se laver, la famille se serrait dans une salle de bains rudimentaire contenant une baignoire en zinc, des cuvettes et des brocs, coincés entre deux chambres à coucher au premier étage. Nina et Reynalda, quant à elles, se lavaient en bas dans ce qu'on appelait la case à eau, une cahute de tôle encombrée de seaux, de balais et de brosses où un robinet gouttait au-dessus d'un bassin. Chaque matin, Reynalda faisait mousser le morceau de savon de Marseille et se frottait tout le corps longuement, interminablement dans l'espoir de se purifier de la nuit. Ensuite, elle montait s'habiller et comme Nina s'affairait déjà, toute à Arcania, elle portait sa tête à tante Lia qui avait mission de peigner tous les enfants de la famille. Tante Lia et tante Zita occupaient la même chambre et dormaient sur des lits à une place à la manière de deux adolescentes. Tandis que tante Zita gardait les yeux fermés, la tête sur l'oreiller, tante Lia, dans sa chemise de nuit de coton agrémentée d'un rang de dentelle autour du cou, s'asseyait dans un fauteuil à dos raide et se

penchait sur les fillettes assises à tour de rôle, entre ses jambes. Elle coiffait avec la même douceur les lourdes chevelures de velours de ses nièces et les kionkons crépus de Reynalda. Elle terminait chaque opération avec le même baiser sur le front, léger comme la caresse d'une aile d'oiseau. Reynalda, ragaillardie par ce viatique, redescendait dans la cuisine, avalait en vitesse sa tasse de chocolat clair et sortait, laissant la maison derrière elle. À cette heure-là, Nina avait frotté les trottoirs qui resplendissaient comme des sous neufs. José, le commis, sous-payé, en short kaki taché, levait la grille d'Il Lago di Como. La messe de sept heures avait lâché son flot de bigotes qui rentraient chez elles, la bouche en cœur, encore pamées sur l'hostie qu'elles avaient avalée.

En imagination, Marie-Noëlle suivait jusqu'à l'école Dubouchage la petite silhouette mal fagotée, qui se dépêchait le long des rues, encore calmes et presque désertes. Bientôt, elles allaient se remplir de la foule des enfants des écoles, bossus par leurs cartables. Elles allaient résonner de tous ces bruits qui lui faisaient peur : tintamarre des klaxons des vélos, vroum-vroum des moteurs des voitures, appels des marchandes vantant leurs cocos à l'eau. Plutôt que de traverser la place de la Victoire où souvent des voyous se postaient aux aguets derrière les sabliers, Reynalda faisait un détour par la Darse pour respirer l'odeur de la mer. La forêt de mâts des voiliers barrait la vue, mais la brise libre qui montait du large mettait du sel sur les lèvres. Elle s'arrêtait, dansait d'un pied sur l'autre, puis pressait à nouveau le pas pour arriver à l'école. Certains élèves collaient déjà leurs fronts à la grille. C'était comme un rituel. À sept heures et demie tapantes, le vieux gardien charroyant son hernie devant lui s'amenait en faisant cliqueter son trousseau de clés, aussi énorme que celui de saint Pierre. Il hurlait :

— *Ban mwen lè souplè* !

Les élèves s'écartaient et il ouvrait le portail à deux battants. Alors, les enfants s'engouffraient en poussant toutes qualités de cris d'animaux. Pendant quelques instants, les garçons ressemblaient à des enragés, courant, se bourradant, jouant violemment « à chaud » ou « à saute-mouton » tandis que les filles, plus calmes, se chuchotaient des secrets à

l'oreille. Puis la cloche sonnait, le silence se faisait, on se mettait en rang deux par deux et on rentrait en classe.

Personne ne s'occupait de Reynalda, pas plus que de ces lépreux que, dans le temps, on parquait à la Désirade. Elle aurait pu devenir un des souffre-douleur de Dubouchage qui en comptait beaucoup si elle n'avait pas préparé son certificat d'études dans la classe de Mme Lépervier. Malgré son nom redoutable, Mme Lépervier incarnait la bonté. Jusqu'à sa mort prématurée, sa mère avait revendu du poisson sur le marché Saint-Antoine. Comme elle était la plus grande de ses huit enfants, elle les avait tous élevés. C'est dire si, pendant son enfance, elle avait connu le fond de la misère. Aussi, dans son âge adulte, elle avait résolu d'aider ceux qui étaient dans le besoin. Son mari aussi était instituteur, cœur sur la main comme elle et très actif dans le parti communiste. Le jour de la rentrée, après une rapide inspection de la classe, Mme Lépervier avait remarqué Reynalda. Elle avait aussitôt compris ce qui attendait cette maigrichonne aux yeux mourants, et l'avait prise sous sa protection. Il faut dire aussi qu'elle lui rappelait une petite sœur, couchée au cimetière depuis ses quatorze ans. Trois fois la semaine, après l'école, elle l'emmenait chez elle. Elle la forçait à manger les yaourts et les fromages frais de ses propres enfants, lui faisait apprendre ses leçons, lui expliquait ses problèmes de calcul, s'émerveillant intérieurement de son intelligence. Quand même, quelque chose la tracassait : malgré ses questions, Reynalda ne parlait jamais ni d'elle, ni de ce qui se passait dans la maison de Gian Carlo Coppini. Jamais une de ces histoires navrantes qui s'échappent si aisément de la bouche des enfants déshérités quand ils sont mis en confiance. Elle-même avait entendu colporter pis que pendre sur Gian Carlo Coppini. Si tout le monde était en admiration devant les émaux et camées qui sortaient de ses mains, quant à sa personne, c'était une autre affaire. On le disait d'une ladrerie peu ordinaire. Avec cela, coléreux et vicieux ! Il mettait facilement son pied au cul des gens et sa main à celui de ses servantes. Pendant un temps, avant que la police ne s'en mêle, il avait entretenu une négresse noire sur le Morne à Cayes. Enfin, entretenu, c'était un bien grand mot. Il ne lui donnait généreusement que des coups à cette pauvre malheureuse !

Chaque fois qu'elle essayait d'aborder ce sujet avec elle : « Est-ce que tu es bien traitée à la maison ? Comment ces Blancs-là sont-ils avec toi ? Lui surtout qu'on dit pareil à Satan en personne ? », Reynalda se fermait. Ses yeux suppliaient qu'on la laisse tranquille. Ses lèvres tremblaient. Puis, elle ramassait ses affaires et prenait le chemin de la porte en bredouillant des mots d'excuse. Qu'est-ce qu'elle voulait cacher ? Est-ce que le ladre la battait, comme il battait, à ce qu'on prétendait, sa femme, ses sœurs et ses filles ? Est-ce qu'il l'utilisait comme une servante ?

Quand Reynalda sortait de chez Mme Lépervier qui habitait au faubourg Alexandre-Isaac, La Pointe commençait, comme une dame-gabrielle, de se préparer pour la nuit. Des quinquets rougeoyaient sur les trottoirs et la morue des accrats parfumaient la friture. La place de la Victoire, à présent désertée par les das et leurs charges, bruissait du babil des collégiens amoureux. Premiers serments. Premiers baisers. Premières caresses. Premières querelles aussi, derrière les troncs des sabliers, témoin d'autres guerres. Pour ne pas voir ces scènes, Reynalda se mettait à courir, se signant quand même en passant devant la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Des chauves-souris nichaient dans les arbres et les trous de la pierre. Sur le balcon du presbytère, les prêtres marchaient en rond en lisant leur bréviaire. Elle leur lançait des regards de haine. Est-ce que ce n'était pas à cause d'eux qu'elle se trouvait là où elle se trouvait ? Est-ce que ce n'était pas le curé, le père Mondicelli, qui avait eu la riche idée de s'assurer les services de Nina ? Ce fils d'émigrés italiens, qui n'avait pas oublié la race de ses ancêtres, visitait Arcania chaque jour que Dieu fait. Est-ce qu'il savait là où les avaient menées les prétendues prévenances de son cœur ? Il arrivait à la rue de Nozières sur le coup de quatre heures, juste après la sieste d'Arcania. Parfois, il s'arrêtait à la bijouterie pour donner le bonjour à tante Lia et tante Zita, mais, le plus souvent, il montait directement au premier étage. Là, il s'asseyait au chevet d'Arcania et lui lisait par le menu les *Nouvelles de l'Épiscopat,* feuille de chou ronéotée, fabriquée à Basse-Terre par son ami l'évêque. Une heure plus tard, Nina entrait, et sans tourner la tête vers lui, car elle ne pouvait pas le sentir, elle posait le plateau du chocolat et du gâteau marbré sur une table

basse. Ensuite, elle nouait une serviette brodée au cou d'Arcania. Que se disaient Arcania et le père Mondicelli une fois la porte refermée ? Est-ce qu'Arcania confiait son infortune ? Est-ce qu'elle se plaignait de son mari sans affection, de sa servante hypocrite et perverse, de toute sa vie sans lumière dans ce pays si loin du sien ? Ou bien est-ce qu'elle planait au-dessus des petitesses, mesurant déjà son au-delà ? Les visites se terminaient toujours par deux dizaines de chapelet, récitées ensemble.

Souvent à l'angle de la rue, le père Mondicelli croisait Reynalda qui rentrait, son cartable au dos. À chaque fois, il la bénissait d'un air de compassion. Que savait-il ?

Quand Reynalda atteignait la maison, José baissait le rideau de la bijouterie. Il voulait faire la conversation avec elle, car il était toujours prêt à lancer ses méchancetés sur le patron et sa famille, mais elle s'engouffrait en vitesse dans la cage de l'escalier. Gian Carlo n'était pas là. Chaque jour, à la même heure, il saisissait sa canne et annonçait qu'il allait prendre de l'air sur les quais. Son absence durait deux heures et demie d'horloge, puis on entendait le martèlement de son pas sur le trottoir. Pour dire la vérité, personne ne se préoccupait de savoir là où il passait vraiment tout ce temps. C'étaient les seuls, trop courts, moments de bonheur. Les enfants envahissaient la chambre d'Arcania. Tante Lia et tante Zita s'asseyaient à côté d'elle sur le lit et lui racontaient les commérages, les cancans de La Pointe, des histoires de gens qu'elle ne connaissait même pas, mais qui allumaient du rouge à ses pommettes et à la chair de sa bouche. On écoutait un disque toujours le même : Mario Lanza chantant *O sole Mio.* Essoufflée d'avoir grimpé trop vite l'escalier, Reynalda rejoignait le groupe. Elle jetait son cartable dans un coin et se forçait une place contre l'épaule d'Arcania. Celle-ci écartait ses enfants, l'entourait de son bras et lui soufflait de sa voix d'ange :

— Qu'est-ce que tu as fait à l'école ?

Mais Reynalda n'avait aucune envie de parler d'école, de calcul, de composition française, ni même de Mme Lépervier, si bonne pour elle. Fermant les yeux, elle appuyait sa joue

contre cette peau douce et fine et qui sentait si bon. Elle aurait aimé redevenir petit enfant, bébé à la mamelle qui se gorge de lait et demeure repu, perdu dans le bien-être du silence. Arcania savait tout, elle en était sûre. Par sa douceur qui ne faiblissait pas, elle signifiait qu'elle l'absolvait. Hélas ! Ce temps ne durait pas. Nina, qui avait fini de remuer les casseroles du dîner, poussait la porte et en colère, chassait tout le monde :

— Vous allez la fatiguer !

Sans protester, tante Lia et tante Zita montaient dans leur chambre. Les enfants moroses se mettaient à leurs devoirs. Peu après, on entendait le pas de Gian Carlo résonner sur le trottoir. Dans la salle à manger, Nina servait la soupe aux lentilles.

C'était déjà la nuit noire.

Dans cette désolation, Reynalda avait une amie. Fiorella, la fille aînée de Gian Carlo et d'Arcania, née un an après elle.

À première vue, tout séparait Reynalda de Fiorella. Les gens s'accordaient pour admirer Fiorella comme la plus jolie créature sur la terre. Quand tante Lia et tante Zita poussaient son landau place de la Victoire, les curieux les arrêtaient et commentaient sur la perfection des traits du bébé. Quelques années plus tard, à ses trois ans, Gian Carlo interdisait qu'elle descende au magasin, car en pareil cas les clientes s'occupaient tellement de l'admirer qu'elles en oubliaient de passer leurs commandes. À dix ans, ses tresses dénouées l'enveloppaient d'un riche manteau de velours noir. Ses yeux ressemblaient à deux morceaux de ciel lavé après une embellie. Sa peau était diaphane, délicatement rosie à l'entour des pommettes. Sa bouche était pareille à un bouton d'hibiscus. À cause de toutes ces qualités, à l'externat Saint-Joseph-de-Cluny où elle faisait ses classes, les sœurs la désignaient année après année pour la grande cérémonie de célébration du 15 août. Vêtue d'une aube blanche, deux ailes de même couleur fixées dans le dos, elle montait pieusement

l'escalier qui faisait le tour du maître-autel de la cathédrale, puis, au milieu des chants de la chorale, posait une couronne sur la tête de la statue de la Vierge Marie. Pour les mêmes raisons, des fous d'amour se promenaient devant Il Lago di Como et tentaient de remettre des billets doux à Nina. Tante Lia et tante Zita qui adoraient Fiorella, car au fur et à mesure des années elle devenait le portrait tout craché de leur défunte maman, ne pouvaient pas la voir sans tenter de la saisir pour la couvrir de baisers. Sans succès, Arcania s'efforçait de cacher aux autres enfants sa prédilection pour elle. Il n'était pas jusqu'à Gian Carlo, si indifférent, parfois brutal avec ses filles, qui ne lui rapporte de ses promenades du soir un paquet de topinambours, un cornet de kilibibi ou de pistaches bien grillées en grimaçant un sourire.

Malgré cela, Fiorella était mélancolique, taciturne, les yeux en eau pour un oui pour un non. C'est qu'elle avait vu partir pour le cimetière, en rapide succession, ses trois petites sœurs, les compagnes bien-aimées de ses jeux. Elle savait que la mort d'Ira, la première-née, survenue sept mois avant sa venue au monde, avait infligé une blessure inguérissable au cœur de sa maman. Aussi il lui semblait que sa jeunesse poussait entre des deuils comme l'herbe entre les dalles des tombeaux. Ajoutons à cela la maladie d'Arcania, la sujétion de ses tantes, les vices de son père et le laisser-aller de la maison, et on comprendra que son humeur s'accorde avec celle de Reynalda. Les deux fillettes s'étaient attachées l'une à l'autre depuis le premier jour quand Reynalda avait fini par s'écarter de la jupe en indienne de Nina et par montrer à tous sa figure laidement boursouflée. Fiorella avait essuyé ses larmes avec son mouchoir de batiste, puis l'avait emmenée dans la chambre qu'elle partageait avec Donatella et Béatrice. Depuis, elles échangeaient tout. Fiorella était la seule personne à qui Reynalda avait confié le cauchemar qu'elle vivait nuit après nuit. Leur rage s'exaspérait du sentiment de leur impuissance. Elles ne pouvaient rien faire contre Gian Carlo. Elles ne pouvaient qu'imaginer. Fiévreusement, elles se représentaient mille manières de finir avec lui. Et si, la gorge tranchée, on le pendait par les pieds au-dessus d'un baquet comme le porc qu'il était ? On l'écorcherait. On l'ouvrirait en deux quartiers à coups de machette. On le chictaillerait en morceaux. Et si on le

faisait boucaner à petit feu ? Sa chair grésillerait, crépiterait, s'ouvrirait en lâchant un jus nauséabond. Si on coupait sa tête et si on l'enterrait à coups de pied dans une fosse d'orties ? Fiorella, qui était forte en dessin, agrémentait ces imaginations par des fusains qu'elle gardait dans un cartable mélodramatiquement étiqueté « L'Enfer ». Les deux fillettes étaient aussi les auteurs à quatre mains de récits marqués du même caractère vengeur et sanguinaire. Dans ce domaine, Reynalda excellait. Aussi, Fiorella proposait de faire éditer ces petits textes par la maison Lardenoy, qui publiait *La Guadeloupe illustrée* et les œuvres des lauréats des Jeux floraux. À ces propositions, Reynalda répondait par des protestations passionnées.

Elle n'entendait pas que sa très grande honte s'étale au grand jour.

Marie-Noëlle ne sortait de ses rêveries qu'au moment où Stanley entrait dans la chambre. Pendant quelques instants, elle se demandait quel était cet homme qui avait pouvoir sur son corps. Elle s'apprêtait à le repousser. Puis la mémoire lui revenait et elle lui faisait place à côté d'elle.

9.

Au grand étonnement de Marie-Noëlle, les projets de Stanley qu'elle avait toujours crus irréalisables se réalisèrent dans les temps qu'il avait envisagés. Il n'y avait pas encore une année qu'ils restaient ensemble que The Full Moon adressa un engagement en règle à sa formation, la M.N.A. Cet engagement commença par être la cause de grands bouleversements. D'abord, Gus, le pianiste, et Freddy, le trombone, ne voulurent pas entendre parler de s'exiler jusqu'à Boston et partirent pour Tanger où, au moins, le soleil brille la plus grande partie de l'année. Ce ne fut pas un grand mal et Stanley leur trouva en vitesse des remplaçants. Amandio et Nando, des jumeaux nés au Cap-Vert de parents antillais, tellement ressemblants qu'on ne les distinguait l'un de l'autre qu'au moment où ils se mettaient à leurs instruments. Ensuite, un matin, il se rinça la bouche à l'alcool comme il en avait coutume, alluma sa cigarette de haschisch et proposa le mariage. Il faut dire que la proposition n'avait pas un caractère romantique. Il s'était renseigné sur les problèmes de l'immigration aux États-Unis et le mariage lui paraissait le meilleur moyen d'éviter les tracasseries des policiers. Quand même, Marie-Noëlle fut bouleversée. À vivre avec Stanley, elle avait l'impression qu'ils s'exprimaient dans des langues de syntaxes aussi différentes que le grec et le japonais et qu'ils cheminaient sur des voies qui divergeaient à travers l'existence. Elle se traînait de jobs minables en jobs minables, en s'interdisant toute considération sur l'avenir. Une semaine, elle tenait la caisse d'un supermarché ; l'autre, elle surveillait les combats de collégiens à l'heure de la cantine ; l'autre encore, elle pointait dans une usine de chaussures, trop contente si elle parvenait à assurer ses repas. Elle ne lisait rien, à part les gros titres des journaux et elle n'entrait pas plus au cinéma qu'à l'église. Quand elle se regardait dans la glace, elle restait saisie. Cette figure de vieillarde, c'était la sienne, elle qui n'avait pas encore ses vingt ans ? Deux sillons verticaux entouraient sa bouche. Ses paupières tombaient à moitié sur des yeux sans éclat d'une couleur qu'on ne pouvait pas définir. Où était passée sa jeunesse ? Elle ne l'avait pas vécue qu'elle

était déjà loin d'elle. Chacun de ses traits portait la marque de l'usure et de l'échec. Stanley, par contraste, rayonnait dans l'espérance du lendemain, d'un lendemain qui serait radieux, qui amènerait gloire et fortune. S'il ne remarquait rien de ce qui les entourait, ni la misère et la saleté de leur meublé, ni la mauvaise mine du gérant quand le loyer était en retard, ni les figures des locataires des autres immeubles, petits vieux hargneux qui avaient tourné dos à la bohème, c'est qu'il n'y avait de place dans son esprit que pour ses imaginations. Il était très fier de son premier disque ; à qui voulait l'entendre, il expliquait le titre *Melba* avec ce luxe de détails qu'on met à faire la description des objets de rêves.

Melba, c'était, disait-il, le prénom de la première femme qui lui avait fait l'amour. Il avait quatorze ou quinze ans. Son école l'avait emmené à Amsterdam. Pendant que les garçons de la classe perdaient leur temps au Rijksmuseum, il avait traîné dans le quartier réservé. Dans une vitrine, plus grande que nature, une prostituée couleur de jais sous sa perruque blonde, vêtue d'un pyjama de satin rouge, marqué d'un dessin cabalistique à la hauteur du sein gauche, lui avait fait signe d'entrer. Elle l'avait reçu entre ses cuisses, sans se moquer de son pucelage. Par peur de son maquereau, un Indonésien, malabar aux poches bourrées d'armes blanches, elle ne l'avait plus laissé s'aventurer au-dehors. Quand elle recevait ses clients, elle le cachait sous son lit ou dans sa commode, et il avait vécu il ne savait combien de nuits, soûlé d'amour dans ce réduit aux odeurs de paradis. Finalement, la police alertée l'avait retrouvé et renvoyé à Londres. Malgré son nom magique, à sa sortie, *Melba* était passé inaperçu, à part une ou deux lignes dans un mensuel spécialisé. Quand même, Stanley ne perdait pas sa confiance. Il était sûr et certain que tout serait différent pour le deuxième disque qu'il préparait.

Marie-Noëlle admettait qu'elle n'avait pas l'oreille assez délicate pour apprécier une musique qui d'après les connaisseurs ne ressemblait à celle de personne. Elle avait envoyé *Melba* à Ludovic, mais il n'avait répondu que par des commentaires assez tièdes qui ne pouvaient pas l'éclairer.

Marie-Noëlle se tortura donc et se reprocha d'avoir mal jugé Stanley. Lui qu'elle croyait de plus en plus étranger,

indifférent, égoïstement renfermé sur sa musique, en réalité, il se préoccupait d'elle. C'était même la seule personne sur la terre à le faire. Il voulait la protéger. Ces sentiments lui parurent tellement émouvants qu'en larmes elle accepta de l'épouser. Stanley passa la nuit à échafauder des plans. Soit, l'engagement au The Full Mon n'était que pour quelques mois. Mais il avait la certitude qu'il serait renouvelé. Sinon, il trouverait à jouer dans un autre club. Et puis, Newport avec son festival de jazz réputé est à côté de Boston. Et puis, New York avec The Blue Note et tous les clubs du Village n'en est qu'à quelques heures. Marie-Noëlle se retenait de l'interrompre, de lui poser les questions qui montaient à ses lèvres et ressemblaient à des appels à l'aide : « Et moi ? Est-ce que je vais simplement troquer le désert de Nice pour le désert de Boston ? » Stanley finit par prendre sommeil au beau milieu d'une phrase. Au vif regret de Marie-Noëlle, il ne lui faisait pratiquement plus l'amour.

La cérémonie du mariage eut lieu en vitesse deux ou trois semaines plus tard, le temps de publier les bans. Marie-Noëlle se souvient qu'un vent glacial s'engouffrait tout partout, mais que le ciel était bleu vif, d'un bleu de métal au-dessus de la mer, elle aussi lavée pour l'occasion. Son euphorie des jours précédents avait été rapidement remplacée par la familière angoisse. Pourtant à l'entour d'elle, tous les visages se voulaient riants comme il se doit à l'heureuse occasion d'un mariage. Laakdar le harki, qui les avait accueillis tant de fois dans le passé, avait pris son plaisir à jouer au grand frère. Il avait offert le méchoui et accroché des guirlandes multicolores aux murs des Nuits de Tlemcen. Au milieu de la table sur laquelle une douzaine de couverts étaient dressés, les oiseaux de paradis, les arums et les roses de porcelaine que Ranélise et Claire-Alta avaient expédiés parlaient de rivages exotiques. Nando, qui était aussi grand maître à la guitare, pinçait des cordes tandis qu'Amando chantait des « mornas ». La nostalgie de ces mélodies ramenait Marie-Noëlle aux rares moments de douceur de son enfance quand Ludovic lui permettait de choisir les disques qu'elle posait sur son électrophone. Était-ce étonnant si elle était devenue ce qu'elle était ? L'amour qu'elle avait éprouvé pour Reynalda et qu'elle avait enfoui à l'intérieur d'elle-même, puisqu'il ne servait à

rien, avait laissé une place aride et pierreuse à l'endroit de son cœur. C'était à cause de Reynalda si elle n'avait de goût pour rien, pour personne, si elle dérivait sans but dans l'existence. Elle avait espéré que Stanley pourrait la guérir, mais il était un mauvais médecin et puis, de toute façon, son mal était incurable.

Pressée entre Leïla et Araxie, en permission exceptionnelle, elle se demandait pourquoi le bonheur est une île qu'elle n'aborderait jamais. Le lendemain, elle devait prendre le train pour Paris d'où le groupe s'envolerait pour Boston. Elle en profiterait pour faire ses adieux à ce qui lui servait de famille. Stanley avait décidé de ne pas l'accompagner, car il avait horreur de ce qui se nommait famille, ayant laissé loin derrière lui, son papa, sa maman, ses frère, ses sœurs.

Quatre ans qu'elle ne les avait pas vus de ses yeux. Reynalda. Ludovic, Garvey. Garvey qui ne devait pas être loin de ses dix ans. En vérité, elle songeait surtout à Reynalda. À quoi est-ce qu'elle ressemblait à présent ? Fanée, vieillie elle aussi ? Elle éviterait sans doute de la regarder dans les yeux. Elle lui parlerait du bout des lèvres. Et elle-même serait maladivement gauche en sa présence. Marie-Noëlle songeait aussi à Ludovic, anticipant déjà la déception que son comportement lui causerait, mais n'osant pas s'avouer ce qu'elle espérait de lui.

À la fin de l'après-midi, tout le monde s'entassa dans une voiture louée pour l'occasion afin de reconduire Leïla et Araxie jusqu'à la grille du sanatorium. Derrière les barreaux, les arbres du parc se tenaient toujours aussi raides et aussi droits. Allongées sur les terrasses, les alitées respiraient l'air à pleins poumons dans l'espoir de se purifier. Leïla et Araxie reprochaient à Marie-Noëlle de ne jamais leur rendre visite. Elle comprenait maintenant qu'elle ne voulait pas déflorer les souvenirs du seul temps de bonheur de sa vie. Quand l'avenir se résumait à une courbe de température. Si, au moment de la séparation, Marie-Noëlle pleura à chaudes larmes, ce ne fut pas pour les mêmes raisons que ses amies. Leïla et Araxie pleuraient à l'idée que leur amitié était finie et qu'elles ne la

reverraient sûrement jamais. Elle pleurait sur elle-même et sur le dessin de l'avenir qu'elle prévoyait.

Pour retarder le moment de faire face à Reynalda, Marie-Noëlle commença par traîner dans Paris. À vrai dire, elle ne connaissait guère la ville. Elle s'y était rendue avec Natasha et Awa pendant cet inoubliable été. Quelquefois avec Ludovic qui depuis des années achetait ses disques au même disquaire du Quartier latin. Elle était descendue avec Stanley dans un hôtel bon marché de la Rive gauche. Ils occupaient une chambre étroite comme un corridor, sans charme ni confort dont la fenêtre s'ouvrait cependant sur Notre-Dame et les quais de la Seine. Malgré le ciel maussade et la bise sans douceur, les touristes prenaient du bon temps dans les bateaux-mouches, qui circulaient sur le fleuve, vitrés comme des aquariums. Pour certains, la vie ressemblait à cela : une flânerie sur l'eau dans une cité de rêve.

Quand elle sortit, tous les gens lui parurent bien vêtus, bien coiffés. Les femmes paraissaient élégantes, à l'aise avec elles-mêmes. Des couples léchaient les vitrines, achetaient des livres, des journaux, des bonbons, marchaient bras dessus, bras dessous, s'arrêtaient pour échanger un baiser. Pendant ce temps-là, celui qu'elle s'était donné pour mari dormait emmailloté dans des draps de mauvais coton. Il dormirait comme cela pendant des heures et des heures, sourd, indifférent aux appels du jour. Il finirait par ouvrir les yeux, se calerait l'estomac avec deux ou trois verres d'alcool, puis sans s'inquiéter de savoir ce que sa femme devenait, il disparaîtrait jusqu'au matin avec les autres musiciens. Elle entra dans un café, simplement pour sentir la chaleur des autres humains, commanda un croissant, un thé au lait, alluma une cigarette, déplia un journal, simplement pour faire comme eux. Un homme ne tarda pas à s'approcher de sa table. Mais il était gris, déjà chauve, fagoté dans son pardessus. Qui se ressemble s'assemble : elle n'attirait que des paumés. Un peu avant midi, elle se décida à prendre l'autobus, chenille verte qui rampait le long des rues. Les étudiants sortaient de la Sorbonne et prenaient le chemin des cafés ou des restaurants universitaires.

À Vence, les professeurs s'accordaient pour la déclarer très douée. Elle aussi aurait pu, comme ces jeunes, terminer une licence en lettres classiques, modernes, en histoire. Elle aurait pu écrire des articles. Préparer un livre. Le publier. Devenir un écrivain. Pourquoi pas ?

Depuis deux ans, Reynalda n'était plus assistante sociale à Savigny-sur-Orge et travaillait à Paris pour le compte d'elle ne savait quelle organisation. Ces informations abstraites qu'elle tenait de Ludovic prirent leur réalité quand elle se trouva devant un immeuble flambant neuf du treizième arrondissement. Interphone. Hall décoré de sculptures modernes. Ascenseur rapide et silencieux. Alors seulement, avec stupeur, elle réalisa l'ascension de sa mère. Pendant qu'elle plongeait vers les bas-fonds de la société, celle qui lui avait donné le jour grimpait vers le soleil. Au dixième étage, ce fut Garvey qui ouvrit. Un Garvey bien changé. Plutôt carré. Presque aussi haut qu'elle, qui n'était pas très haute. Au premier coup d'œil, rien ne le distinguait des petites brutes de son âge, à part sa tignasse. Comme elle ne voyait jamais le peigne, elle dessinait une frise dentelée, irrégulière au-dessus de son front. Ses yeux marron clair étaient plus curieux qu'amicaux. Il ne se décida à tendre la joue qu'après une hésitation visible. Heureusement Ludovic était là. En plus de ses cheveux, il laissait pousser sa barbe et sa moustache et, au milieu de tout ce poil mal entretenu, il souriait de son sourire lumineux. Il attira Marie-Noëlle contre lui et, la tête sur son épaule, elle ressentit tant d'émotion qu'elle faillit fondre en larmes. Pendant qu'elle essayait de se dominer, il l'accablait de reproches affectueux. Toutes ces années sans pratiquement leur donner de nouvelles. Et Stanley qui se cachait d'eux ! Où était-il ? Il aurait bien aimé le regarder dans le blanc des yeux et lui poser des questions à ce musicien qui l'entraînait au loin ! Boston, c'est la capitale de l'hiver et aussi des préjugés, elle le découvrirait assez tôt ! Elle sécha ses larmes et se défendit de son mieux. En dépit de son semblant de gaieté, elle savait son bonheur à le retrouver menacé. Reynalda s'amènerait et c'en serait fini de ce bien-être. Autour d'eux, le living-room était médiocrement meublé. Quatre couverts sur une table à tréteaux car, ascension sociale ou pas, Ludovic et Reynalda ne semblaient pas plus concernés par l'élégance et le

confort que dans le passé. L'ameublement n'était guère différent de celui de Savigny-sur-Orge. Les objets d'autrefois se mêlaient à des objets nouveaux et elle les reconnaissait comme des figures connues au milieu d'une foule étrangère.

Reynalda parut enfin, et Marie-Noëlle reçut en pleine figure la déformation de son ventre. Elle était enceinte. De huit mois au moins à en juger par l'obus qu'elle poussait devant elle. Prise d'une vraie nausée, Marie-Noëlle se rappela qu'une lettre de Ludovic avait parlé d'une surprise. Etait-ce celle-là ? Obscène surprise ! Douloureuse surprise ! Cette grossesse qu'on pouvait considérer comme l'aboutissement d'une sexualité comblée lui portait le dernier coup bas. Elle était déjà exclue du territoire familial. Cet enfant à naître allait occuper la place qui ne serait jamais la sienne. Plus grave encore, elle prenait la mesure de sa misère affective. C'est elle qui aurait dû parader un ventre, chercher des prénoms de baptême, narguer Reynalda avec la vitalité et la fécondité de sa jeunesse ! Au lieu de cela, elle se tenait debout, vieillie avant l'heure, mal vêtue, en équilibre sur des talons rabotés par l'usage. Reynalda effleura sa joue sans plus ni moins de chaleur que dans le temps, comme si elles s'étaient séparées la veille et non pas quatre longues années auparavant. Puis, elle s'assit en face d'elle. À l'exception de son ventre rebondi, elle était amaigrie, visiblement très lasse. Ses veines serpentaient et se nouaient le long de son cou et sur ses mains. Elle portait maintenant ses cheveux en Afro, la nouvelle mode, ce qui dénudait son front, dégageait le restant de ses traits et lui donnait une figure presque enfantine. Une fois de plus, Marie-Noëlle ne put décider si elle était jolie ou si elle était laide. Ludovic pendant ce temps parlait pour deux. Il ne se plaisait pas à Paris et ses délinquants lui manquaient.

D'ailleurs, Muntu mourait de sa belle mort. Les jeunes de l'association de Domiens qui l'employait, n'avaient en tête que les filles et la frime. Aucun projet sérieux. Les seuls mots de révolution ou de marxisme les faisaient bâiller. L'Afrique, Cuba, Fidel Castro, Sékou Touré les intéressaient beaucoup moins que Stevie Wonder ou Marvin Gaye. Ils adoraient la musique de Fela Ransome Kuti, mais ne s'occupaient pas de traduire les paroles de ses chansons. Ludovic encourageaient

Garvey et Reynalda à intervenir, à engager la conversation ainsi qu'il l'aurait fait avec deux enfants sauvages. Le premier ne s'occupait de rien, absorbé par un programme de télévision. Reynalda, elle, ouvrait la bouche de temps à autre pour des monosyllabes ou des phrases brèves, comme si ce qui se disait n'avait pas beaucoup d'intérêt. Elle aussi regrettait Savigny-sur-Orge. Son travail n'avait pas vraiment changé, en vérité. Elle s'occupait toujours de femmes des milieux qu'on appelle déshérités. La seule différence, à présent, elle réalisait des enquêtes et rédigeait des rapport pour le compte du ministère de la Population. À quoi servaient ces enquêtes et ces rapports ? À rien. Sinon à donner bonne conscience aux responsables qui subventionnaient ces recherches. Vers le milieu de l'après-midi, Garvey, qui s'était de nouveau posté devant la télévision, annonça qu'il rejoignait ses copains et sortit sans un au revoir pour personne. Peu après, Ludovic s'excusa, lui aussi. Il était visible qu'il voulait laisser la mère et la fille en tête à tête, ce que Marie-Noëlle redoutait depuis son réveil. Pendant quelques instants, le silence pesa de tout son poids. Le soleil qui envahissait le living-room avait fini par gagner de la force et réchauffait la pièce avant de disparaître. Par les baies vitrées, on apercevait l'ardoise grise et la tuile rose des toits de Paris. On aurait pu croire que Reynalda s'était endormie, la tête rejetée en arrière, affaissée dans les coussins du divan. Marie-Noëlle songea qu'elle pourrait se lever et, en douce, gagner la porte d'entrée quand, brusquement, Reynalda fit sans ouvrir les yeux ni bouger :

— Je n'ai pas voulu cet enfant. C'est Ludovic. Je ne suis pas bonne pour la maternité, tu en sais quelque chose. Et à cause de cela, tu n'es pas heureuse. Garvey non plus n'est pas heureux. Vous croyez que je n'ai pas souci de vous ? Vous vous trompez, mais je ne peux pas vous donner ce que je n'ai jamais reçu moi-même. Un jour, tu te rappelles, j'ai commencé à te raconter mon histoire. Je n'ai pas eu la force d'arriver jusqu'au bout parce que mes paroles me déchiraient la gorge. Je vais essayer de continuer en te passant les détails. Sinon, tu croiras que j'en rajoute. C'est tout ce que je peux te donner. La vérité. Dans l'espoir que tu comprendras et, que de cette manière, tu commenceras à vivre ta vie.

10.

Ludovic avait dit la vérité : Boston est la capitale de l'hiver. Quand Stanley et Marie-Noëlle y débarquèrent à la mi-janvier, la neige qui tombait depuis des semaines s'accumulait sur les places et le bord des rues en falaises noires comme la suie. Les branches des arbres scintillaient dans leur gaine de givre et, sur la glace du fleuve, les patineurs dessinaient des arabesques. À toute heure du jour et de la nuit, le vent courait la gueule ouverte, soufflait son haleine frigide et avalait tout ce qui se trouvait sur son passage. Les journaux écrits ou télévisés n'annonçaient qu'écoles fermées, trains déraillés, départs d'avions annulés dans les aéroports. The Full Moon n'était pas plus grand qu'un mouchoir de poche, mais avait fameuse réputation. Aux week-ends, la queue de ceux qui voulaient y entrer faisait trois fois le tour du pâté de maisons. Il était tenu par Luis et Leo, un couple d'homosexuels, dont l'un se déplaçait en chaise roulante. Pourtant, on n'avait pas à l'esprit de le plaindre, car c'est lui qui s'occupait des finances et il était féroce. À force de retenue savantes, il arriva à payer à Stanley et à ses musiciens moins de la moitié de ce qu'ils attendaient. À tel point que Jerry, le bassiste, un maigrichon qui se coulait dans l'ombre de son instrument et ne s'exprimait que par sa voix, décida de repartir pour l'Europe. Ce ne fut pas un désagrément bien grave et Stanley le remplaça dans les huit jours. Car Boston n'est pas seulement la capitale de l'hiver, c'est aussi celle de la musique. Il sort de ses innombrables écoles plus de musiciens que de miches de ses fours à pain. Terri que Stanley dénicha dans un club de Cambridge était né à Léogane. Mais, bébé au sein de sa mère éplorée, il avait quitté Haïti et ne savait parler ni le français ni le créole. Il ne connaissait que l'américain et le dur accent de Brooklyn où sa mère et ses trois tantes l'avaient élevé. À la différence de Stanley qui sans être jamais soûl n'arrêtait pas de consommer toutes qualités d'alcool, il ne buvait ni ne fumait. Il semblait avoir grand goût pour les femmes et, tout de suite, il fit la cour à Marie-Noëlle. Celle-ci n'en revint pas. Il y avait tellement de temps qu'un homme ne l'avait pas désirée ! Son dernier rapport sexuel avec Stanley datait de leur séjour à Paris.

Rentrant au matin, il l'avait trouvée recroquevillée sur le lit, en larmes, défaite d'avoir revécu le calvaire de Reynalda et il avait vu là la seule manière de la réconforter.

Comme Stanley n'avait aucun sens pratique, Amandio, le trombone, se décréta l'économe de la formation. Il commença par louer un appartement assez confortable à deux pas du club. Son idée était qu'ainsi ni neige ni grêle ni glace ni pluie givrante n'empêcheraient les musiciens de se rendre à leur travail. Malheureusement, une fois le loyer payé, il ne restait pas d'argent pour se nourrir, encore moins pour se chauffer. Or, le froid pénétrait tellement à travers les murs de brique que les instruments se désaccordaient tout seuls et que, sous les vêtements, on devait s'envelopper avec de vieux journaux pour essayer de se tenir le corps au chaud. Amandio prit donc à bail une maison à Camden Town. Énorme, elle comprenait un rez-de-chaussée, un étage, un galetas et un sous-sol, en tout une quinzaine de pièces. On pouvait y loger et répéter tout à son aise. Mais Camden Town était une banlieue lointaine et mal famée, tellement mal famée que les policiers s'y aventuraient deux par deux et certainement pas après neuf heures du soir. Les premiers temps, quand Marie-Noëlle restait seule à la maison, les musiciens partis à The Full Moon et les lampes allumées sur le désert de neige à l'alentour, elle se verrouillait, se barricadait, sursautait au moindre bruit, songeait à cacher un couteau pointu ou une arme chargée sous son oreiller. Il lui semblait que des bêtes de proie allaient faire irruption malgré les portes et fenêtres fermées et la dévorer vive. Dans ce cauchemar, elle finissait invariablement par penser à sa maman, Reynalda, qui, elle aussi, avait attendu dans la peur, guetté la nuit, imaginé la violence et le meurtre. Elle pleurait tandis que des bouffées de tendresse lui montaient au cœur. Elle se levait, courait à sa table et rédigeait des lettres qu'elle n'expédiait pas. Elle le savait, même si Reynalda les recevait, elles seraient sans effet. Rien ne pouvait plus changer entre elles. Car aimer s'apprend en naissant et les habitudes du cœur ne se modifient pas.

Au fur et à mesure cependant, elle s'aperçut qu'à Camden Town, la violence n'était pas aveugle. Elle frappait certains individus, ceux qui conduisaient des Lincoln Continental aux

vitres noircies, et menaient leurs trafics dans des bars interdits aux péquenots. C'étaient ceux-là qu'on retrouvait rigides comme des cadavres aux carrefours des rues désertes ou dans des terrains vagues. À la vérité, Camden Town ressemblait à Savigny-sur-Orge. On pouvait s'y attacher. Il était habité par des Africains-Américains, des Africains, des immigrés venus de toutes les îles de la Caraïbe ou des pays de l'Amérique latine, gens travailleurs et respectueux des lois, mais que leur extrême pauvreté rendait suspects. Dans les magasins, on parlait souvent l'espagnol ou le créole haïtien. En plein hiver, les vitrines regorgeaient d'avocats, de plantains, de piments et de papayes tandis qu'aux heures des repas toutes les gargotes offraient du porc avec du riz et pois.

Marie-Noëlle ne se rappelle plus quand Terri et elle commencèrent à faire l'amour. Très vite sans doute, car elle avait désiré son désir depuis le premier jour. Ils ne se cachaient pas. Quand il revenait de The Full Moon, il la rejoignait dans la chambre qu'elle était censée partager avec Stanley, mais où celui-ci ne mettait jamais les pieds, préférant descendre au sous-sol, jouer en sourdine du saxo et s'endormir dans un coin tout habillé. Par certains côtés, Terri lui rappelait Ludovic. Sa figure ouverte contrastait avec celle de plus en plus masquée, étrangère de Stanley. Son corps était haut, sans relief comme celui d'un adolescent qui a poussé trop vite après une maladie. Toute sa force se concentrait en un seul endroit et, dans l'amour, il perdait ses façons courtoises de garçon tendrement élevé par un quatuor de femmes. Nuit après nuit, Marie-Noëlle espérait en tremblant sa métamorphose. Il frappait poliment à sa porte. Il se déshabillait en racontant gaiement les anecdotes de la soirée, la salle était comble, Stanley avait fait une improvisation inouïe, les gens s'étaient levés debout pour l'applaudir, et puis, sans transition, il se jetait sur elle comme s'il était une de ces créatures dévorantes qu'elle avait redoutées. Avant de se perdre dans le sommeil, elle pensait de nouveau à Reynalda, mais il lui semblait à présent que son plaisir l'avait trahie. Quand même, cet adultère qui ne causait pas de tragédie la tourmentait. Qu'est-ce que Stanley éprouvait ? En apparence, rien de changé. Il n'avait pas modifié son comportement vis-à-vis de Terri. Il semblait toujours le préférer à Nando et Amandio ou à Pacheco, le

batteur. Il l'écoutait, prenait ce qu'il disait en considération et passait des heures à improviser avec lui. Il n'avait pas non plus changé vis-à-vis d'elle. Même, il lui arrivait de remarquer qu'elle était là, de s'enquérir si elle n'avait pas trop froid, si elle devait sortir et, le jour de ses vingt ans, il lui fit livrer vingt roses. Quand il ne jouait pas à The Full Moon, ne répétait pas au sous-sol avec les autres musiciens, ne tapait la carte ni ne mangeait avec eux, les seuls moments où il était accessible étaient ceux où il s'ébrouait comme un buffle d'eau dans la salle de bains. Elle entrait et le regardait, musclé comme un boxeur dans un peignoir effrangé ou complètement nu, visiblement sans désir pour elle, couper ses ongles ou les poils de ses narines. Il s'embarquait dans ses plans d'avenir, sans la laisser placer une seule parole. Grâce à des échos enthousiastes qui avaient traversé la mer, on avait invité la formation M.N.A. au festival de jazz de Santo Domingo. Ce serait la première fois qu'il mettrait les pieds aux Antilles et il comptait bien se rendre à Sangre Grande dont sa famille était originaire. Quand il était petit, sa maman qui avait du sang indien lui avait parlé du culte de Shango. Quelle musique est-ce qu'on jouait dans les temples ? Il irait aussi à Cuba découvrir la musique afro-cubaine, celle-là qui avait enchanté la jeunesse de son papa. Depuis qu'il était à Boston, une idée avait germé. Composer sa symphonie du Nouveau Monde. Il rêvait de traduire l'apport des migrants qui seuls pouvaient régénérer le sang vieux et gourd de l'Amérique. Sans la défiance des Latinos, Chicanos, Balseros Cubains ou Haïtiens, risquant la mort aux frontières ou sur des radeaux de fortune, l'Amérique mourrait à force d'ingurgiter et de réingurgiter le bouillon vicieux de ses peurs et de ses haines. Marie-Noëlle l'écoutait admirative. Honteuse de n'avoir pas plus de grandeur en tête, elle restait à tourner et retourner ses pensées triviales. Comme à Nice, la chasse à l'emploi l'obligea à affronter le dehors. Les pieds glacés dans ses chaussures trop minces, elle pataugeait dans la neige et la gadoue, prenait des glissades sur la glace, trébuchait jusqu'à La Rosita, restaurant portoricain où elle était serveuse. Les gens l'avaient adoptée sans peine puisqu'elle avait appris à baragouiner quelques mots d'espagnol et à taper sans rudesse sur les mains indiscrètes des hommes. Pourtant, au fond d'elle-même, elle se

sentait coupable. Était-ce pour qu'après elle, son enfant mène cette vie-là que Reynalda avait bataillé comme une vaillante ? Il lui semblait qu'elle suivait la route que sa mère avait refusée. Qu'elle devenait comme Nina, sa grand-mère, qui n'avait jamais su qu'écarter les jambes, se faire prendre par les hommes et empocher des salaires de misère. Qu'est-ce qu'elle était devenue, Nina ? Dans sa haine et sa rancœur, Reynalda ne s'occupait pas de le savoir. Pourtant, elle devait être vivante puisqu'elle n'avait guère plus de soixante ans. Est-ce qu'elle se louait encore dans la famille de Gian Carlo Coppini ? Est-ce que, dans ses vieux jours, elle était retournée à la Désirade ? Marie-Noëlle l'imaginait, ses cheveux blancs coiffés à choux, son corps raidi par les douleurs enveloppé dans une golle de coton déteint, assise devant sa porte et attendant un signe, un pardon. À des moments, l'envie la prenait de confier à Ranélise la tâche de la retrouver. Puis, elle se disait que cela non plus ne servirait à rien. Elle retournerait à la Guadeloupe et alors, elle remonterait le temps. Un jour, dans un abri d'autobus, elle remarqua une annonce. Une mère célibataire recherchait une jeune fille pour s'occuper d'une fillette de cinq ans et lui apprendre le français. Le salaire était généreux.

Anthea Jackson habitait dans un quartier un peu plus respectable de Camden Town, une maison qui trente ans plus tôt avait figuré sur des cartes postales. Nella et Earl, ses grands-parents venus de l'Alabama, l'avaient bâtie de leurs mains. Ils avaient fait leur fortune dans les Pompes funèbres. Leur entreprise était la première de la région qui appartenait à des Noirs. Ils savaient rendre aux défunts la couleur de peau qu'ils auraient aimé avoir de leur vivant. Ils choisissaient pieusement les gospels qu'un chœur en aube violette et surplis blanc exécutait avec chaleur. Pour les services de première classe, ils ajoutaient le *Requiem* de Berlioz. Nella et Earl avaient élevé Cornell, leur fils unique, comme s'il était de sang royal. Ils l'avaient aiguillé vers le droit et avait fait de lui le premier avocat noir à ouvrir un cabinet à Boston. Cornell était content de sa vie, de sa clientèle, de sa Cadillac, de sa femme à peau claire. Quand même, il gardait un regret. Il ne

pouvait ôter de sa mémoire l'image des formidables murailles de Harvard où il n'avait pas étudié. Il n'eut de cesse qu'Anthea, sa fille, y soit admise après son B.A. à Yale. Anthea n'aimait pas qu'on lui rappelle qu'elle avait commencé sa carrière universitaire en rédigeant une thèse de doctorat sur les romans de Jane Austen. C'était une erreur de jeunesse dont elle s'était rachetée en devenant la meilleure spécialiste des récits de femmes esclaves du début du XIX^{e} siècle. Elle avait aussi abondamment écrit sur Nella Larsen, Zora Neale Hurston, et elle était reconnue comme la plus acerbe des plumes féministes de la côte Est. Son mariage avec un avocat, ancien de Harvard lui aussi, n'avait pas duré et elle avait décidé de revenir loger à Camden Town. Décision politique au moment où les bourgeois africains-américains se ruaient loin des quartiers noirs comme, en 1920, leurs parents s'étaient rués loin des champs de coton du Sud. Anthea avait profité d'une année passée à enseigner à l'université de Kumasi pour adopter une petite fille, Molara. Évidemment, les mauvaises langues ne se gêneraient pas pour chuchoter que Molara était bel et bien sa fille et qu'elle avait tout simplement récolté un ventre en Afrique. Mais, tout bien considéré, c'était peu probable. Molara était aussi noire qu'elle-même était claire ; courte qu'elle était haute avec les traits distinctifs d'un masque ashanti. Enfant biologique ou adoptée, qu'importe ? Molara venait de passer un congé sabbatique en France avec sa maman et parlait à la manière d'une petite Parisienne.

L'apparence d'Anthea était peu commune. Elle coupait ses cheveux en brosse comme un homme. Elle portait des colliers aussi larges que des pectoraux, des pendentifs tellement lourds qu'ils étiraient les lobes de ses oreilles, et sous ses manteaux des habits aux formes inhabituelles, coupés selon les modèles qu'elle dessinait dans des tissus africains. On affirmait qu'elle tenait ses étudiants dans la terreur et que, tout au long de ses cours, pas un seul d'entre eux n'osait lui apporter la contradiction. Pourtant, si on ne se laissait pas arrêter par cette mine, on s'apercevait qu'en dessous battait le cœur d'une personne vulnérable, voire fragile. Il ne s'écoulait pas beaucoup de temps avant qu'elle ne vous confie la tristesse de son existence. Son enfance dominée par un père orgueilleux.

Son mariage avec une brute sans sentiments. Ses nombreuses liaisons avec des hommes qui n'avaient en tête que le souci de la détruire. À présent, comme un hindou parvenu au terme du cycle de ses renaissances, elle ne désirait plus rien sur la terre. Elle avait donné deux buts à ce qui lui restait de vie à vivre : élever sa fille, sa petite Molara et, par son travail, revaloriser sa Race. D'une certaine façon, ces deux buts étaient les mêmes. Elle avait arraché Molara à l'indifférence d'un père et d'une mère qui végétaient dans la misère d'un bidonville africain. Elle la parerait de tant de grâce et de vertus que tous s'inclineraient devant elle pour saluer sa perfection noire. Ce surprenant mélange de force et de faiblesse rappelait Reynalda et fut peut-être la cause de l'attachement de Marie-Noëlle pour Anthea. Elle se confia, ce qui était chez elle peu fréquent. Au fur et à mesure qu'elle parlait et répondait aux questions d'Anthea, elle mettait en place à sa manière les éléments obscurs du puzzle qui composaient sa vie. Elle croyait connaître les circonstances de sa naissance. Comme tous les enfants sur la terre, elle avait un papa. Elle pouvait nommer son nom. Est-ce que celui-ci s'était tourmenté ? Et Nina ? Qu'est-ce qu'elle avait éprouvé Nina ? De la peur ? Du remords ?

Elle croyait deviner ce qui s'était passé.

Le soir de la disparition de Reynalda, Fiorella avait couru à sa recherche tout partout à travers les rues de La Pointe. Elle s'était même aventurée dans les faubourgs où habitent les gens sans réputation. Les bois-sans-soif sortaient sur le devant des portes des bars de la Régie pour la regarder passer avec la vitesse d'un cerf-volant au-dessus des trottoirs. Estomaqués, ils commentaient sur sa vélocité. Sans mentir, elle courait plus vite qu'un canot saintois sur la mer, un jour de fête du 15 août. À son retour en larmes et bredouille, tante Zita et tante Lia qui l'avaient attendue avaient parlé d'avertir la police. Puis, la peur les avait retenues. Qui sait quels ballots de linge sale on allait découvrir dans les placards de cette maison ? En fait, elles ne se décidèrent à alerter le commissariat que bien plus tard. Les policiers se débarrassèrent vite d'elles, mais gardèrent Nina pour interrogatoire et prirent sa déposition. À voir sa mine peu amène, cela n'étonnerait personne si sa fille

avait fait une fugue sans espoir de retour. Quand les jours succédant aux jours eurent donné la preuve que Reynalda ne reviendrait pas, Arcania tomba dans une faiblesse plus languide encore. Avait-elle l'intime conviction que la main de Gian Carlo était dans ce drame ? Elle s'ouvrit de ses angoisses au père Mondicelli. Mais celui-ci haussa les épaules. Elle n'allait pas se tourmenter pour une petite roulure, apprentie dame-gabrielle ! Il avait toujours eu la certitude à regarder sa figure d'enterrement qu'elle ne se plaisait pas dans la discipline d'une maison chrétienne. À l'heure qu'il est, elle devait s'envoyer en l'air avec un nègre aussi vicieux qu'elle-même.

La santé d'Arcania n'arrêta pas de décliner. Bientôt, elle ne quitta plus son lit. Elle n'arriva plus à garder ses aliments. La fièvre incendia son corps tant et si bien que, malgré les soins du Dr Malenfant, les attentions de Nina, les prières de ses belles-sœurs et les pleurs de ses filles, elle s'éteignit un matin de septembre. Triste et doux, l'hivernage avait commencé. Avant de mettre le nez dehors, les vieux-corps s'assuraient de l'embellie. La nuit où eut lieu la veillée d'Arcania, comme le lendemain à son enterrement et toute la semaine qui suivit, la pluie ne cessa pas d'emplir les dalots. Les fleurs gorgées d'eau poussèrent haut comme des pieds-bois tandis que les fruits n'attendaient pas de mûrir et tombaient blets. C'était sûrement le signe que la nature pleurait le départ d'une suppliciée. À partir de son retour au cimetière, Fiorella refusa d'adresser la parole à son père. Par l'intermédiaire du père Mondicelli, elle lui signifia qu'elle voulait être admise à l'Internat des Sœurs de la Compassion à Basse-Terre. Un samedi, elle monta dans une voiture de louage et, malgré tout son grand deuil, sa beauté brillait comme le soleil. Elle ne devait plus remettre les pieds rue de Nozières. Trois mois après le décès d'Arcania, Gian Carlo se remaria avec la fille de dix-sept ans d'un autre bijoutier italien avec qui il traitait des affaires. Mais celle-ci mourut en couches avec le garçon qu'elle portait. Tout le monde vit dans cet épilogue le bras de Dieu qui s'abattait.

Anthea Jackson ne traitait pas Marie-Noëlle comme une servante ni même comme une jeune fille au pair. Plutôt comme

une sœur aînée de Molara dont elle voulait aussi favoriser les vertus. D'autorité, elle l'inscrivit aux cours d'Études générales à l'Université qui ouvraient la porte à la licence. Quand elle recevait ses amies, toutes africaines-américaines comme elle, professeurs d'université, critiques littéraires, artistes, écrivains quelquefois, elle la faisait asseoir à table parmi elles. Ces intellectuelles étaient gaies et enjouées. Pas arrogantes et guindées pour un sou. Elles savaient lancer des éclats de rire, surprenants comme des improvisations de trompette. Pourtant, à l'heure du café – religieusement pris sans sucre – elles s'assombrissaient et la conversation en venait immanquablement au racisme. Chacune d'entre elles y allait de sa triste histoire sur le refus des Blancs, des Caucasiens à reconnaître la valeur de ceux qui ont une autre couleur de peau qu'eux. Elles mettaient Marie-Noëlle en garde contre leur cruauté, leur fourberie, lui prédisant tous les obstacles qu'ils élèveraient pour empêcher son avancement. Marie-Noëlle n'était pas émue. D'abord, elle doutait qu'elle eût quelque carrière enviable en réserve. Et puis, où était-il ce monde des Blancs, des Caucasiens qu'on voulait qu'elle redoute ? Peu vraisemblable. Irréel comme celui des loups-garous. Elle allait et venait dans un tout autre monde. Parmi des Noirs, des basanés, des métis, des métèques, des exilés, des transplantés, des déracinés. La majorité de ceux qu'elle côtoyait savaient à peine l'américain, ne lisaient pas les journaux, ne regardaient que les programmes de télévision en langue étrangère. Ils étaient nés dans un ailleurs où ils espéraient bien retourner à la grâce de Dieu, car ils n'appréciaient guère l'endroit où ils étaient obligés de vivre. Les États-Unis d'Amérique, c'était le pays du dollar. De ce dollar dont ils ne voyaient pas souvent la couleur d'espoir, mais qu'ils comptaient engranger une fois, une fois pour toutes avant de rentrer au pays, riches et comblés de biens matériels.

La seule cause de mésentente, légère, entre Anthea et Marie-Noëlle, c'est que cette dernière refusait tous cadeaux de vêtements.

11.

À force d'y réfléchir, il apparaît à Marie-Noëlle qu'après le festival de Santo Domingo les rôles que Stanley et elle tenaient se mirent à changer. Comme si au beau milieu d'un acte, voire d'une scène, un metteur en scène avait le caprice de poursuivre son spectacle et de diriger ses acteurs d'une manière tout à fait différente. Faute d'argent, elle ne fut pas du voyage à Santo Domingo, mais elle ne le désirait pas. Elle avait besoin de calme, de solitude pour réfléchir. Quelle tristesse en elle-même ! Ce n'était pas le désordre et l'inconfort de la maison où elle vivait. Elle ne connaissait guère d'autre cadre à part le temps béni du sanatorium. Ce n'était pas non plus la laideur de Camden Town, les façades lugubres d'immeubles promis à la démolition, pourtant jamais démolis, les pavillons mesquins derrière leurs carrés de jardin que la neige recouvrait de gadoue ou durcissait en glace selon la température, les laveries automatiques, les Pizza Huts, les Jacks in the Box, les Wendys, les motels Vacancy, No Vacancy, les Mobils, Essos, Shells, Amocos, les sans-logis logeant sur les trottoirs dans des abris de vieux papiers. À tout cela, elle avait fini par s'accoutumer. Non ! C'était une désolation, une monotonie qui venaient de l'intérieur. Dans sa vie, l'adultère même était devenu routinier puisqu'il était toléré par tous, et les fringales de Terri lui donnaient presque à regretter les abstinences de Stanley. Stanley au moins avait plein la tête d'autres désirs que celui du corps des femmes. Ses occupations étaient sans intérêt. Les seuls moments plaisants étaient ceux qu'elle passait chez Anthea à partager une existence tellement différente de la sienne. Vraiment, en apparence, Anthea ne semblait ne plus connaître d'autres soucis que ceux de l'esprit. Quand elle n'enseignait pas à l'université, elle ne restait pas inactive. Elle était régulièrement levée avant le jour. À l'heure où Marie-Noëlle arrivait pour le petit déjeuner de Molara, elle était déjà dans son bureau. Pendant la matinée et une grande partie de l'après-midi, elle s'y enfermait, les yeux dans les yeux de son ordinateur, pianotant sur le clavier. Sous aucun prétexte, Marie-Noëlle ou Molara ne devaient la déranger. Cela

rappelait à Marie-Noëlle, qui détournait l'attention de l'enfant vers mille activités, le temps où Ludovic recommandait à Garvey de ne pas faire de désordre car « maman préparait sa thèse ». Le mystère, l'obstination de cette activité la confondaient. Elle s'approchait du bureau, entrebâillait la porte et épiait Anthea, honteuse de son envie de l'imiter, fascinée par les signes d'or de sa pensée qui, pressés comme des colonnes de fourmis, envahissaient l'écran. Quand elle les rejoignait à la fin de l'après-midi, Anthea ne cessait pas pour autant ses activités intellectuelles. Elle barrait à coups de traits rouges les copies de ses étudiants. Parfois, elle écoutait de la musique, toujours les mêmes airs. Marie-Noëlle avait été plusieurs fois tentée de lui demander ce qu'elle pensait de la musique du M.N.A. Puis, elle s'était retenue. Une personne qui adorait *Vergnügen und Lust* de Jean-Sébastien Bach pouvait-elle apprécier les harmonies de Stanley Watts ?

Un après-midi, alors qu'elle ne les attendait pas avant une semaine, les musiciens revinrent de Santo Domingo. Leur mine était funèbre, leur pas traînant. Quand même, elle ne put rien lire sur leurs fronts et ne tira d'eux que des paroles peu claires. Elle dut attendre la nuit pour que Terri lui fasse le récit de ce qui s'était passé. Il n'en était pas encore revenu.

Pour lui comme pour le reste du groupe, c'était la première visite à une île des Antilles. Aussi, il avait dans la tête les récits ressassés dans l'enfance par ses parents émigrés : dictature, répression, pauvreté, fatalité de l'exil. Or, les premiers jours, tout leur avait fait fête. Après la maussaderie de Boston, le ciel, paré tout en bleu, leur souriait. On les avait logés dans un palace enserré d'un côté par la promenade scintillante du Malécon, de l'autre par un jardin, fouillis de fleurs et de plantes. D'un côté, l'enchantement de la mer qui butait sur de gros îlets dentelés. De l'autre, l'enchevêtrement des bauhinias, des frangipaniers, des orchidées et des bougainvillées qui butaient sur la montagne. Eux qui n'avaient jamais accordé un moment de réflexion à leur passé, convaincus que cette succession de défaites n'offrait pas d'intérêt, ils avaient eu la révélation de ses mythes et de ses splendeurs dans le palais de Diego Colon et les maisons de pierre à patios ouverts sur des morceaux d'azur. Au-delà des

murailles de la vieille ville, des bateaux à coque rouillée dormaient sur l'embouchure d'un fleuve. Pendant tout le trajet en avion, Stanley avait martelé à sa troupe le credo du M.N.A. Oui, leur musique était celle de demain. Oui, elle était à l'image de ce Nouveau Monde qui ne cessait d'évoluer et d'évoluer encore, en défiant toutes les définitions. Pas de doute, leur symphonie ferait la conquête de l'univers. On l'entendrait en Angleterre. On l'entendrait en Europe comme dans les Caraïbes et chacun y reconnaîtrait l'expression de sa voix. Pourtant, au cours de la première émission de radio, les malentendus commencèrent. Il était évident que personne à Santo Domingo ne se souciait de ces tirades sur les migrations, l'avenir, le Nouveau Monde et que Stanley faisait tout bonnement figure de raseur. On l'écoutait à peine. On le coupait au milieu d'une phrase. À cause de ses locks, un journaliste le prit pour un émule de Bob Marley, ce qu'il nia avec force. Est-ce à dire qu'il ne voyait pas en Bob le modèle, le maître des maîtres ? Stanley s'expliqua de manière confuse et parla de Dvorák. Des techniciens derrière son dos firent des jeux avec son bel accent des banlieues de Londres. Il les entendit et eut le tort de se mettre en colère. Oui, il était né à Wimbledon et il avait étudié à la Royal Academy of Music. Etaient-ce des crimes ?

Le premier concert du M.N.A. devait avoir lieu dans la cour intérieure d'une ancienne fabrique de pianos, baptisée Mambo Palace. À la suite d'une erreur de programmation, des centaines de fidèles attendaient Chico Alvarez, un enfant du pays, ami de Carlos Chavez, qui s'était taillé une certaine réputation lors du Cabrillo Festival de Californie. Apprenant qu'ils allaient entendre, à la place de leur idole, une formation totalement inconnue, les trois quarts de l'audience se retirèrent, laissant sur le sol des canettes de bière vides et des mouchoirs en papier souillés. Le dernier quart s'en alla dans un aussi grand désordre à peine Stanley et ses musiciens eurent-ils attaqué la symphonie. Cette mauvaise publicité circula de bouche à oreille tant et si bien que le deuxième concert se déroula devant une salle presque vide. Quelques curieux manifestèrent leur désapprobation par de violents coups de sifflet. Faute de public, le troisième concert dut être annulé et le M.N.A. rentra à Boston plus tôt que prévu. Triste

coïncidence, c'est à ce moment-là que l'engagement à The Full Moon se terminait. Le Benga Boom débarquait du Kenya avec dix musiciens dont le célèbre Daniel Owino Misiani et nombre de réservations étaient déjà faites. À partir de ce moment-là, Terri joua tant bien que mal les imprésarios. Mais les musiciens du M.N.A. ne trouvèrent plus à se produire que par-ci par-là, un soir dans tel endroit, deux soirs dans tel autre. Parfois à des kilomètres de Boston.

En dépit de cette amertume, la Symphonie du Nouveau Monde avait attiré l'attention d'un producteur, un audacieux, qui invita le M.N.A. à enregistrer à New York et paria sur son succès. Marie-Noëlle n'hésita pas. Elle se sentit le devoir d'accompagner Stanley. À l'habitude, il ne lui demandait rien, mais pour la première fois de leur vie en commun, elle le sentait moins autarcique, plus proche d'elle, presque vulnérable. Elle pouvait s'imaginer qu'il avait besoin d'elle. Souvent le soir, il entrait dans sa chambre et, sans s'offusquer de la présence de Terri, il s'allongeait près d'eux et exposait ses plans pour l'avenir. Mais il s'exprimait d'une voix terne. Marie-Noëlle avait l'impression qu'il s'imitait lui-même et ne croyait pas un mot de ce qu'il disait.

Pendant cinq heures, le train traversa des villes et des quartiers de cauchemar, comme détruits au napalm. On se demandait où était la santé de l'Amérique. Par contre, New York la surprit. Le producteur possédait son studio d'enregistrement dans un ancien quartier juif à la lisière de Harlem, autour de l'université de Columbia. Il était envahi par les hispaniques. Les salons de coiffure et les botanicas côtoyaient les synagogues. Les gens s'asseyaient dans des fauteuils pliants sur le devant de leurs portes. Cette ville tellement décriée et redoutée paraissait un village habité surtout par des femmes traînant des marmots, des professeurs, des étudiants inoffensifs, totalement ignoreux de la violence et des méfaits de la drogue. Le samedi, une foire enjamba Broadway. Les voitures reculèrent et des clowns coiffés de tricornes jonglèrent avec des balles de toutes les couleurs. Marie-Noëlle n'éprouvait aucune curiosité pour les monuments, les musées, les gratte-ciel, les taxis jaunes, toutes ces choses que les touristes photographient fiévreusement. Elle

s’asseyait sur un banc du parc de Riverside parmi les mamans, les bébés et les chiens, et regardait le paysage irrégulier des bateaux et des maisons de l’autre côté de la Hudson River cependant que des pensées confuses emplissaient sa tête.

C’est vers le milieu de la deuxième année qu’Awa débarqua à Boston. L’hiver était fini et, sur la Charles River, les rameurs en tricots rayés, peinant sur leurs avirons, avaient remplacé les patineurs.

La vie d’Awa avait été complètement bouleversée. À K*, du jour au lendemain, Rodrigue avait été arrêté pour des activités qualifiées de contre-révolutionnaires et il avait rejoint les milliers d’hommes qui dépérissaient dans les geôles des camps. Du coup, Natasha, privée de ressources, était retournée à Moscou avec Awa et, là, survivait grâce aux secours des siens. Elle qui avait haï la Guinée, elle s’était mise soudain à la peindre aux couleurs d’un paradis perdu et ses malheureux parents devaient du matin au soir subir les intarissables descriptions des qualités des Africains, des splendeurs de la forêt tropical et de la vitalité de la culture traditionnelle. Elle vivait à Moscou depuis trois ans quand la rumeur l’avait informée de la mort de Rodrigue. On ne savait s’il avait été tué lors de l’intervention d’un commando de mercenaires portugais engagé par des rebelles pour renverser le dictateur et ouvrir grandes les portes des prisons. S’il avait péri dans son camp, de faim et de mauvais traitements. S’il avait tenté de s’enfuir et avait été abattu par ses geôliers. Emmenant de nouveau Awa avec elle, Natasha avait quitté Moscou et était repartie pour la Guinée. Son espoir était de faire la lumière sur la fin de son mari et de récupérer son corps. Une fois dans la capitale, les sœurs de la Visitation l’avaient prise en pitié. Elles lui avaient donné un logement dans une chambre de leur dispensaire en plein quartier poto-poto et partageaient généreusement leur ordinaire. Chaque jour, Natasha courait de ministère en ministère, d’administration publique en administration publique, au point qu’elle était devenue une cause célèbre pour les uns, un objet de risée pour le plus grand nombre. Lorsqu’ils la voyaient s’amener tout de noir vêtue

sous le grand soleil, boitant de fatigue, les pieds gris de poussière dans ses sandales, les cheveux pareils à une coulée de neige sale, les yeux hagards et les dents jaunies, les fonctionnaires du gouvernement massés aux fenêtres se tordaient de rire. Ils exigeaient toutes qualités de papiers et de preuves, preuve de son identité, preuve de l'identité de Rodrigue, preuve qu'il était médecin, preuve qu'ils étaient mariés, preuve qu'ils avaient vécus à K*, preuve qu'il avait dirigé un service de P.M.I. Ils multipliaient les demandes de permissions, d'autorisations, de sceaux et de tampons, ce qui fait que, depuis deux ans qu'elle s'étiolait en Guinée, Natasha n'était pas plus avancée qu'à la première semaine de son séjour. Un matin, Awa n'avait plus pu souffrir cette tragédie. Elle s'était donnée à un transporteur qui l'avait cachée dans son camion de noix de cola à destination de Sikasso à la frontière du Mali. De là, elle avait marché à pied jusqu'à Bamako et dormi dans la rue avec des sans-abri, mangeant ce qui traînait dans les poubelles. Au bout de quelques jours, à force de passer et de repasser devant l'ambassade des États-Unis, elle avait attiré l'œil d'un marine posté en faction devant les grilles. Il avait été ému par sa triste histoire et lui avait procuré un billet d'avion pour rejoindre, à Boston, Marie-Noëlle, la seule personne qui se souciait d'elle sur la terre.

Malgré ces vicissitudes, Awa restait belle et vibrante avec des sourires lumineux et des rires qui résonnaient harmonieux comme des accords. Elle apporta de la chaleur dans la tristesse de Camden Town et donna une direction à une maison qui n'en avait aucune. À Camden Town, chacun faisait ce qu'il voulait. Désormais, deux fois par jour, les musiciens s'assemblèrent pour savourer les repas qu'elle préparait avec des haricots charançonnés, des plantains trop mûrs, de la viande de mauvaise qualité, sans prêter toutefois aucune attention au rabâchage de ses obsessions. Dictature. Pénuries. Détresse morale et intellectuelle du peuple d'Afrique. Méfaits de toutes les versions du marxisme à travers le monde. Corruption et incompétence des fonctionnaires. Excessive bureaucratisation. Alors que l'on manquait de tout, Awa trouva de quoi louer un poste de télévision et, au lieu de boire jusqu'à plus soif leur mauvais alcool, les musiciens s'assirent sagement pour regarder les sit-coms et les soap-operas de six

heures. Elle acheta à crédit une machine à laver et s'occupa de blanchir le linge. Elle fit bien plus. Elle paya de sa personne et procura à chacun du plaisir. En effet, les dispositions de son enfance ne s'étaient pas démenties. Elle mettait à faire l'amour autant de feu que chaque musicien à jouer de son instrument. Marie-Noëlle n'eut pas le temps d'être chagrinée de ses incartades avec Stanley et Terri, car après ses diverses expérimentations elle décida de planter sa demeure dans le lit d'Amandio et Nando. Elle disait que cela l'excitait de ne pas distinguer lequel des deux la caressait. En plus, avec eux, elle pouvait partager sa nostalgie de l'Afrique et son rêve d'y retourner un jour quand elle aurait pansé les plaies de la colonisation et de la néo-colonisation. Cela ne l'empêcha pas de tomber amoureuse de Dave, un Africain-Américain venu réparer la télévision, et de lui consacrer chaque semaine un plus grand nombre de nuits. Dave lui ouvrit une fenêtre sur l'Amérique noire et elle se mit à faire reproche à Marie-Noëlle de son apathie, de son indifférence au pays qui les entourait. Qu'en savait-elle ? Qu'y comprenait-elle ? Elle y restait comme un parasite. À cause de Dave, Awa commença de se rendre aux services de l'église baptiste de Bethlehem, guettant le moment où fidèles et pasteur tombaient en transe dans le délire de l'harmonium. Elle assista indifféremment à des meetings politiques où les Blancs étaient traités de Satan et à des kermesses de patronage où la marmaille se barbouillait la bouche à la sauce barbecue. Elle se passionna même pour le base-ball, le basket-ball, le football et apprit le petit nom des athlètes qui donnent des songes riants aux garçons des ghettos. Awa ne manquait jamais d'accompagner Marie-Noëlle à l'université. Mais tandis que celle-ci se plongeait dans la lecture des auteurs français du programme, Awa, résolue à s'instruire, s'armait d'un dictionnaire et essayait de déchiffrer les œuvres des théoriciens africains-américains. Cette idylle cessa cependant quand la femme de Dave, entourée d'un commando de matrones-amies, vint la menacer avec un revolver qu'elle aurait certainement déchargé sans l'intervention des musiciens. La conséquence de tout cela fut que, du jour au lendemain, l'Amérique noire n'eut pas de critique plus féroce qu'Awa.

Awa et Marie-Noëlle qui n'avaient jamais cessé d'échanger lettre sur lettre redevinrent inséparables. C'était comme si elles ne s'étaient pas quittées depuis le bel été du souvenir de Savigny-sur-Orge. Des fois, la nuit, elles oubliaient leurs compagnons. Assises l'une en face de l'autre dans le living-room, elles n'en avaient jamais assez de revivre leur enfance et de se remémorer leurs mamans. En fin de compte, elles se rejoignaient dans une rancune identique. Awa s'était mise à haïr et critiquer Natasha. À l'en croire, celle-ci n'était revenue en Guinée que pour faire du mal à la famille de sa co-épouse. Car Rodrigue, fatigué de sa morosité et de ses plaintes continuelles, ne lui faisait plus l'amour depuis des années et avait pris une seconde femme, une Kissi de la forêt. Awa l'avait rencontrée à plusieurs reprises ainsi que son petit frère, portrait tout craché de Rodrigue, et vantait sa générosité, sa chaleur humaine, sa sensibilité, toutes ces vertus que Natasha ne possédait pas. C'était comme si elle en voulait à sa maman d'être vivante sur la terre alors que le corps de son papa bien-aimé pourrissait on ne sait où, sans dévotion ni sépulture. Marie-Noëlle, qui venait d'apprendre par Ludovic la naissance de sa petite sœur, Angéla, avait les larmes aux yeux en songeant à cette innocente qui n'avait demandé la vie à personne. Ce n'était pas difficile de prévoir l'avenir qui l'attendait. Comme sa grande sœur, elle irait à la dérive. Marie-Noëlle avait hâte de présenter Awa à Anthea.

Elle fermait les yeux sur ses travers et ses manies, sur son excès d'intellectualisme. Elle savait ce qu'ils cachaient et ne voulaient se souvenir que de la manière dont Anthea avait transformé sa vie. Sans elle, elle en serait toujours à servir des assiettes de *bacalao* et de *frijoles negros* à La Rosita, trop contente quand elle parvenait à remplir son ventre d'un peu de riz et pois. Anthea convint de rencontrer Awa un après-midi autour d'une de ces tasses de café Sumatra parfumé à la vanille qu'elle consommait fréquemment. Dès le départ, ce fut un fiasco que les naïfs Frères Jacques et les Savez-vous planter les choux de Morala dûment chapitrée par Marie-Noëlle n'arrivèrent pas à sauver. Il apparut tout de suite qu'Anthea n'appréciait pas les morceaux de bravoure, les pièces de résistance de la conversation d'Awa. Chacune de ses paroles l'irritait. Awa n'eut pas sitôt le dos tourné qu'elle conseilla à

Marie-Noëlle de se méfier, car elle ne voyait en cette fausse amie que narcissisme et vanité.

Awa, de son côté, jugea Anthea arrogante, dogmatique, et l'accusa tout simplement d'être jalouse d'une jeunesse qu'elle avait perdue.

12.

Arelis Di Ferrari ne ressemblait pas à Mme Esmondas. Elle portait sa profusion de cheveux noirs comme la nuit serrés en un chignon espagnol planté d'un peigne en écaille ajourée. Son teint était d'ivoire et dans ses yeux profonds roulaient les souvenirs de sa jeunesse comblée à Buenos Aires. Elle habitait une des plus importantes maisons de Camden Town, une folie de briques et de pierres blanches, avec une voiture Studebaker qui ne roulait jamais et dormait dans la poussière de son garage. Pourtant, elles exerçaient le même métier. Médium. Comme Mme Esmondas, elle aussi avait des cartes de visite qu'elle déposait au drugstore, faisait les tarots, lisait dans les lignes de la main de la façon la plus traditionnelle. Le clou de ses séances était l'instant où elle éteignait d'un seul coup toutes les lumières autour d'elle et déchiffrait l'avenir dans la flamme tremblante d'une bougie. C'étaient des moments de haute théâtralité quand sa voix de basse annonçait les rencontres funestes, les épreuves fatales, les maladies mortelles, les épreuve indicibles. Car, pour Arelis, l'avenir ne cachait dans ses ombres qu'une succession de catastrophes aussi impossibles à éviter que des cataclysmes naturels, tremblements de terre ou cyclones. À moins que. À moins que. Là, elle rallumait brutalement la lumière électrique et plaçait dans la main de ses clients apeurés une fiole à dix dollars d'une lotion fétide dont il fallait s'asperger trois fois par jour. Personne n'avait le courage de refuser et Arelis, après avoir prestement raflé les billets de banque, se levait et signifiait que l'entretien était terminé.

Un matin qu'Arelis, chargée d'un cabas, tanguait sur les trottoirs, Marie-Noëlle et Awa lui avaient pris le bras pour la ramener saine et sauve chez elle. Depuis lors, elles lui rendaient mille petits services. Quelquefois, elles faisaient ses courses. Elles ciraient à tour de rôle ses mètres carrés de plancher. Elles faisaient briller les cadres des innombrables photos disposées un peu partout et qui représentaient Arelis à divers stades de sa vie. Surtout, elles lui rapportaient

soigneusement encapuchonnées dans des sacs de papier brun des bouteilles de vodka Smirnoff.

Car Arelis buvait sec.

Cela commençait depuis le bon matin sous un prétexte ou sous un autre : l'hiver qui s'éternisait dans cette Amérique de malheur et vous faisait le corps comme un bloc de glace ; une douleur qui ne ralentissait pas à l'emplacement du cœur ; une faiblesse au genou à l'endroit de la rotule. Cela se poursuivait tout au long de la journée après chaque séance pour se terminer par une rasade plus généreuse à la tombée de la nuit afin de faciliter le sommeil. La vérité, c'est qu'Arelis avait tellement de mauvais souvenirs à noyer dans sa tête. Passe encore pour l'appauvrissement de sa famille ruinée par des placements défectueux ; passe encore pour ses études entamées interrompues jamais terminées ; passe encore pour les hommes qui les uns après les autres l'avait laissée en rade. Mais son fils, son beau doux Anthony, la prunelle de ses yeux, qu'elle avait eu de son troisième mari australien avait été criblé de balles à ses vingt-quatre ans à l'angle de Lenox Avenue. Cette sinistre affaire n'avait jamais été élucidée. Les policiers avaient osé affirmer que, depuis le lycée, ils avaient l'œil sur Anthony qui trafiquait de la drogue avec d'autres de son espèce et qu'il s'agissait tout bonnement d'un règlement de comptes. Les gens du quartier seraient bien de cet avis, eux qui ne rencontraient jamais Anthony qu'aux environs de minuit, chapeauté, ganté, tiré à quatre épingles sous sa pelisse de fourrure et entouré de malabars à mines terribles de gardes du corps. Arelis, quant à elle, jurait, prenant à témoin une des nombreuses images de Jésus-Christ qui ornaient sa chambre, qu'Anthony était en réalité le plus doux, le plus affectionné des fils, amoureux de sa maman comme ils le sont tous et promis à un riche avenir. Jusqu'à dix ans, il avait dormi dans sa couche et elle se rappelait la chaleur de son jeune corps contre son flanc. Il la couvrait de bijoux et de vêtements en dentelle et en soie. C'est lui qui lui avait acheté cette imposante demeure. Un jardin où auraient pu s'ébattre des daims mais où ne se poursuivaient que des écureuils peu farouches. Deux étages dont Arelis avait vendu les meilleurs meubles et qu'elle louait à présent pièce par pièce, pour

essayer de joindre les deux bouts, à des couples de Latinos bruyants, toujours à s'injurier ou à écouter de la musique et incapables de payer leur loyer. Arelis haïssait les hispanophones, Caribéens, Péruviens, Costa-Ricains, Mexicains, tous ces métèques à qui les États-Unis avaient la faiblesse d'ouvrir grand leur territoire et qui chaque jour plus effrontés demandaient que l'espagnol soit déclaré langue officielle dans certains États. Elle se vantait de n'avoir jamais laissé un hispanophone salir ses draps, car bien qu'installée en Argentine depuis des générations, sa famille était originaire de l'Italie et pouvait tracer son impeccable pedigree jusqu'à Padoue. Un jour qu'elle avait un plus fort coup de vague à l'âme, Marie-Noëlle lui avait confié qu'elle avait peut-être un père italien. Cela avait scellé leur intimité. Quand Awa partait en exploration curieuse dans Boston, elles restaient tranquillement l'une auprès de l'autre à vider quelques verres, Marie-Noëlle sans excès cependant, à fumer quelques cigarettes de marie-jeanne, à écouter les opéras favoris d'Arelis, ceux de Verdi. Marie-Noëlle n'était pas de taille à rivaliser avec sa compagne qui avait toujours un récit à la bouche. Ses parents. Ses amis. Ses maris. Ses amants. Trésor inépuisable, les hauts faits de son ange et martyr de fils. La manière de vivre aux États-Unis d'Amérique. Depuis plus de trente ans qu'elle y vivait, Arelis haïssait les États-Unis avec la même partialité. Rien ne trouvait grâce à ses yeux, ni la langue, ni le climat, ni la nourriture, les fruits et légumes, les fromages dans les supermarchés, ni la télévision, le cinéma ou la mode. Pourtant, elle haïssait encore plus l'Argentine. Dans ce cas, ce n'était pas non plus la politique extérieure ni intérieure qui la choquait, aucune grande cause, la dictature, les disparitions, mais la méchanceté du cœur des Argentins qui se repaissaient de médisances et de ragots. Est-ce que *El Pais*, le principal quotidien de Buenos Aires, n'avait pas consacré une pleine page à la fin d'Anthony en précisant bien pour que chacun y voie clair à quelle respectable famille sa mère appartenait ?

Souvent, le soir, le flot de ses clients tari, Arelis essayait d'entrer en communication avec Anthony. Elle mettait à brûler des herbes odorantes aux quatre coins de la pièce. Ensuite, elle éteignait toutes les lumières et, dans la noirceur, récitait avec

passion les prières destinées à ramener son garçon auprès d'elle. Ces exhortations pouvaient durer fort longtemps. Anthony ne répondait pas présent. Alors, Arelis finissait par s'effondrer sur le guéridon qu'elle n'avait pas pu faire tourner, ivre de déception et de vodka. Sans grand mal, car elle était aussi légère qu'une plume, Marie-Noëlle la déshabillait, lui enfilant une de ses chemises de nuit de dentelle que lui avait achetées son Anthony. Elle la couchait dans son grand lit aussi profond qu'une barque et laissait la lampe de chevet allumée. En partant, elle donnait un tour de clé à la porte et jetait celle-ci dans la boîte aux lettres. En général, elle se heurtait dans l'entrée mal éclairée aux frères Diaz. La famille Diaz, quatre enfants, deux adultes, se serrait dans deux chambres au premier étage. Les parents réglaient leur loyer sans faillir le premier de chaque mois. Quand même, Arelis aurait vivement souhaité se débarrasser d'eux, car, soir après soir, ils se battaient comme une paire d'enragés et proféraient des jurons, les pires obscénités. Marie-Noëlle n'était guère rassurée en croisant les frères Diaz, hauts de deux mètres, effrayants avec leurs bonnets enfoncés jusqu'au ras de leurs yeux fuyants, leur pardessus matelassés, toute leur allure mal entretenue. En même temps, elle se blâmait. Est-ce qu'ils étaient coupables d'être pauvres, indésirables là où ils vivaient et de n'avoir pour distraction que les machines à sous et la mauvaise bière des bars ? N'empêche ! Malgré ces raisonnements, elle tremblait de peur en traversant le jardin étincelant de gel, s'attendant à ce qu'ils la rattrapent et la tailladent avec les couteaux à cran qu'ils portaient à même le flanc.

Il fallait ensuite longer deux ou trois blocs de North Avenue sans lumière, sans passants, bordée d'immeubles aux façades ravagées dont on ne savait quelle faune y trouvait refuge pendant la nuit. Au loin, le hurlement d'une voiture de police se hâtant vers le lieu d'un forfait. Du coup, le souvenir de ces viols, de ces vols, de ces meurtres qui font la pâture des journaux à sensation tournoyait dans sa mémoire. Quand enfin la maison apparaissait à un tournant, elle prenait ses jambes à son cou, grimpait les marches du perron quatre à quatre et se barricadait. Tout était silencieux. Les musiciens ne reviendraient pas avant longtemps. Où est-ce qu'Awa pouvait

bien traîner encore ? Dans la cuisine glacée, elle se préparait une tasse de chocolat et se mettait au lit. Glacé lui aussi.

Cette nuit-là fut comme les autres. Aucune prémonition. Aucun mauvais rêve.

Elle était rentrée plus tôt qu'à l'habitude, car Arelis, gorgée de trop de vodka Smirnoff, n'avait pas longtemps cherché à communiquer avec son Anthony. Elle s'était affalée très vite en travers du guéridon et Marie-Noëlle l'avait mise au lit. Elle avait embrassé la vieille figure qui parlait d'une beauté perdue, rangé le désordre des verres et des bouteilles vides. À la maison, devant sa tasse de chocolat, elle s'était plongée dans la lecture d'un traité de théorie littéraire. La théorie littéraire était la grande affaire à l'université de la Nouvelle-Angleterre, récemment introduite par deux professeurs qu'à coups de dollars on était parvenu à débaucher de Yale. Marie-Noëlle mettait beaucoup d'assiduité à suivre leurs cours mais devait s'avouer qu'elle n'y comprenait pas grand-chose. Awa, elle, était rentrée vers minuit, tout excitée, à moitié morte de rire. Elle venait d'une réunion politique dans un quartier noir. Pendant des heures, des orateurs véhéments s'étaient succédé à la tribune pour marteler une vérité première. L'Amérique ne changeait pas. Elle ne changerait jamais. Bien sûr, il y avait pléthore de nègres et négresses pommadés courant tout partout, l'air content d'eux-mêmes, une serviette de cuir à la main. Mais, pour le plus grand nombre, le lot demeurait la misère, le sous-emploi, les condamnations arbitraires, la prison, la mort. D'une certaine manière, cette douloureuse situation n'était que méritée. Car la communauté noire avait oublié Dieu. Elle avait oublié les valeurs traditionnelles. Elle buvait. Elle forniquait. Elle sodomisait. Elle se droguait. Les jeunes s'entre-tuaient pour une paire de Nike. Les plus âgés, pour des biens matériels aussi risibles. Il fallait que cela cesse. Comment ? Grâce à un effort de purification générale. Il fallait que des églises, des temples, des mosquées, toutes sortes de lieux de culte s'élèvent dans chaque ville, dans chaque quartier, et que l'enfant prenne soin des parents, le père de la mère, le frère de la sœur, l'oncle de la tante. Ainsi, alors qu'à

travers le monde les exploités faisaient l'apologie de la violence, de la grève, des séquestrations des patrons, ceux-là prescrivaient la prière. C'est bien vrai que l'Amérique n'avait pas changé depuis le temps où, sous le fouet, les esclaves inventaient le gospel. *In the upper room.* Awa fustigeait encore cette naïveté d'esprit quand les musiciens étaient revenus. Satisfaits, une fois n'est pas coutume. Pas une table de libre au Last Resort. Des rappels chaleureux. Pour finir, une ovation. En manière de célébration, on avait bu quelques verres. Puis, Stanley était descendu dans son sous-sol avec son instrument. Awa s'était retirée avec Nando et Amandio. Terri et Marie-Noëlle s'étaient couchés l'un près de l'autre et avaient fait l'amour.

La maison dormait encore quand les policiers avaient frappé de grands coups à la porte.

Pendant des mois et des mois, Marie-Noëlle fit un détour considérable pour éviter de passer dans les environs de la maison d'Arelis. Sa figure était présente devant elle comme un reproche. De quoi est-ce qu'elle était coupable ? De n'avoir pas su la protéger ? De n'avoir pas assez adouci sa solitude ? Elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir. Pas grand chose, bien évidemment. Ce n'était pas seulement le remords qui la torturait. C'était la connaissance que cette fois encore, comme dans le cas de Mme Esmondas, son amie l'avait laissée sans un au revoir. Elle ne garderait rien d'elle. Elle aurait dû quand il en était temps faire main basse sur une de ses innombrables photos. Celle qui représentait Arelis pensionnaire d'un établissement religieux à Buenos Aires. Celle prise lors de son premier mariage – qui n'avait pas duré six mois – avec un Américain blanc, tout ce qu'il y a de Wasp. Celle plus récente en mère radieuse, le petit Anthony dans les bras.

Les policiers reconstituèrent les faits. Son meurtrier entré par une fenêtre avait dû l'assassiner dans son sommeil, ce qui expliquait qu'il n'y ait aucune trace de lutte. Ensuite, il avait mis à sac l'appartement. Il ne savait pas qu'Arelis, en personne rusée, ne gardait rien chez elle. Elle courait à la

banque aussi prestement qu'elle le pouvait pour déposer le gain de ses journées. Dans sa frustration, il avait emporté l'argenterie, des chandeliers, tout ce qui restait d'un passé de splendeur bourgeoise.

Comme les autres locataires, les frères Diaz furent très vite mis hors de cause. Au moment du crime, cent témoins les avaient vus au Monsoon se soûler et manier brutalement des machines à sous. Les policiers abandonnèrent rapidement l'enquête. Crime crapuleux et banal comme il s'en produisait des centaines par jour dans les grandes villes et qui étaient rarement élucidés. Il s'agissait d'une sexagénaire, vivant seule, un peu dingue que personne ne regretterait sur la terre. Avait-elle de la famille aux États-Unis ?

Quelque six mois plus tard, une sœur dont Arelis n'avait jamais parlé et qui restait à Chicago se manifesta, et on mit la maison en vente.

Deuxième partie

1.

L'enterrement était terminé. Le prêtre et les deux enfants de chœur balançant les encensoirs comme des hochets se dépêchaient vers l'église Saint-Jules. L'assistance se dispersait avec des mines guindées qu'on prend dans le deuil, mais on sentait qu'elle était pressée d'en finir avec la tristesse. Celle-ci avait assez duré. Il était temps maintenant de laisser Ranélise dormir son sommeil d'éternité sous les filaos. Seuls les plus intimes remontaient vers la maison pour embrasser une dernière fois la famille, prendre un verre d'anis étoilé et surtout achever le restant de soupe grasse de Claire-Alta qui la nuit d'avant avait embaumé la maison. Quel chagrin ! On en parlerait pendant longtemps. La mort était tombée sur Ranélise sans prendre la peine de s'annoncer, sans seulement un battement de tambour. Le mardi, en revenant de La Belle Créole qui avait pris la succession du Tribord Bâbord, mais où elle cuisinait de même, elle s'était plainte de vives douleurs dans la poitrine. Le vendredi, comme celles-ci lui donnaient des élancements jusque dans les avant-bras, elle avait parlé d'aller chez le docteur. Pourtant à quoi bon ? Ces charlatans-là ne vous trouvent jamais rien de rien et vous déclarent en bonne santé alors que vous êtes déjà à l'article de la mort. Elle s'était contentée de prendre un fort bouillon de feuilles de carouge, trois comprimés d'aspirine et s'était couchée de bonne heure. Le samedi, elle était tombée raide dans sa cour, en prononçant le nom de celle qui ne quittait pas son cœur, mais qu'elle n'avait pas vue de ses yeux depuis dix-huit ans. Le temps pour deux voisins alertés de la transporter sur son lit, elle avait passé de vie à trépas. Le canal Vatable avait pris le grand deuil. Dans toutes les maisons, on avait recouvert les miroirs avec des housses violettes et placé des rameaux bénits sous les images saintes. Pendant quatre jours et quatre nuits, les gens n'avaient pas cessé de défiler et de s'asseoir autour du cercueil à dessus de verre où elle reposait. Les yeux en eau, ils se remémoraient sa générosité, ses paroles de réconfort pour ceux que le malheur abattait, le boire et le manger toujours servis à sa table. Gérardo Polius devint vieux-corps d'un seul coup. L'année d'avant, il avait enterré sa femme mariée et ainsi, il se

retrouvait deux fois veuf. Il ne portait pas Marie-Noëlle dans son cœur. D'abord, parce que c'était l'enfant de Reynalda qui avait tellement mal récompensé Ranélise de sa bonté. Ensuite parce que la fille ne semblait pas valoir mieux que la mère. Depuis des années, saison après saison, elle promettait en vain à Ranélise de venir réchauffer ses vieux jours. Aussi, il lui avait adressé un ultimatum par câble. Finies les tergiversations : il fallait à présent qu'elle tienne parole à la mort. Il faut reconnaître qu'elle avait obéi et annoncé son arrivée aussi vite qu'elle le pourrait. Géraldo et Mano, le mari de Claire-Alta, étaient allés la chercher à l'aéroport et ils ne devaient pas cacher combien ils avaient été estomaqués en l'accueillant. Elle ne ressemblait pas du tout à l'idée qu'ils se faisaient d'une personne qui vit, qui gagne son argent aux États-Unis d'Amérique, le pays de tous les rêves.

Marie-Noëlle était à peine plus épaisse et plus haute qu'à son départ. Pas très bien habillée, ni bien coiffée non plus, les cheveux taillés à la diable. Les yeux toujours aussi tristes et mourants, entourés de cernes qu'on aurait crus épaissis avec du fard. Sa tenue, pantalon blue-jeans, chemisier à fleurs, n'était pas différente de celle de tous ces négropolitains et ces « blancs gâchés » qu'on rencontre faisant du pouce aux autos sur le bord des chemins. Elle était gauche et parlait par monosyllabes. Elle n'avait pas pleuré – et cela tout le monde l'avait remarqué – en s'agenouillant à côté du cercueil de Ranélise. Elle était restée, la tête dans ses mains, sans regarder personne autour d'elle et puis, elle était allée s'enfermer dans une des chambres, édifiées dans le fond de la cour. Claire-Alta n'avait jamais voulu quitter sa grande sœur qui l'avait élevée comme sa maman, mais depuis qu'elle avait un mari et deux garçons à elle, le quatre pièces de Ranélise était devenu trop petit. Aussi, Mano, un des rares hommes qui savaient encore travailler avec ses mains, avait mis debout, sous les papayers, deux pièces avec salles de bains complètes. Parce que, dans le temps, on se lavait comme on pouvait sous la tôle. Maintenant, on connaissait l'eau chaude et la baignoire et la douche, et le bidet. Derrière les persiennes, Marie-Noëlle avait dormi longtemps, si longtemps qu'autour du lit de Ranélise, les gens avaient commencé de s'offusquer. Certains avaient commenté à voix haute l'ingratitude des enfants, cette mer sans fond. Est-

ce que dans un moment pareil, Reynalda n'aurait pas dû être présente ? Prévenue par câble, elle aussi, elle s'était bornée à envoyer par Interflora une profusion de fleurs blanches qui remplissaient des vases et des cruches. Quand même, cela n'avait satisfait personne. Des fleurs ? Quand celle qui l'avait sauvée de la noyade, hébergée dans le malheur, entamait son plus long voyage ! Les gens n'en revenaient pas. Sans Ranélise, où est-ce qu'elle serait aujourd'hui ? Chacun avait remarqué que si Marie-Noëlle n'avait rien mangé, alors, elle avait pas mal bu. Des lampées d'anis étoilé et, aussi, punches sur punches. Elle n'avait ni prié ni chanté comme si elle ne respectait plus les paroles des cantiques et des psaumes. Elle restait assise, paupières baissées, ses deux mains coiffant ses genoux, rigide comme une statue. Pendant la cérémonie à l'église, elle n'avait pas manifesté de sentiments, et celui qui aurait espéré une larme au coin de ses yeux pendant l'homélie du prêtre aurait perdu sa peine. Ses mêmes yeux secs avaient regardé le cercueil que l'on descendait au fond de la fosse pour occuper sa place éternelle, puis que l'on recouvrait de terre. À présent, elle remontait le morne, à pas fatigués, serrée dans la robe noire chiffonnée, sans grâce, qu'elle avait enfilée la nuit précédente. Claire-Alta lui avait prêté un chapeau qu'elle avait planté n'importe comment sur sa tête et elle inspirait à ceux qui la voyaient un sentiment qui ressemblait à la peur et qu'ils ne comprenaient pas. Ils sentaient qu'elle venait d'ailleurs, d'un ailleurs pour eux aussi profond, aussi mystérieux que la forêt dense. Ils devinaient qu'ils ne pourraient pas saisir les histoires qu'elle raconterait si l'envie lui en prenait ni s'amuser des jeux qui la faisaient rire. Aussi, ils évitaient de lui adresser la parole et se tenaient à bonne distance d'elle.

Le temps de septembre, maussade, depuis plusieurs jours s'était brusquement éclairci. De grands voiles plombés s'effilochaient vers la Dominique et laissaient surgir la clarté finissante du soleil. Sous peu, la noirceur allait enserrer La Pointe dans ses griffes de malfini. Et puis, la clarté reviendrait. Un nouveau jour se lèverait et demain prendrait la place d'aujourd'hui sans s'occuper de savoir si Ranélise était là ou pas là pour l'admirer.

Le petit groupe des endeuillés atteignit la maison drapée de noir par les Pompes funèbres où, sous le parfum des tubéreuses et des grands lys, la mort avait caché son odeur qui ne se confond avec aucune autre. Une fois franchi le seuil, Claire-Alta et Géraldo réalisèrent en même temps que leur vie avec Ranélise était finie. Ils ne la verraient plus prendre son café devant la fenêtre. Ils ne l'entendraient plus rire aux éclats, faire un coup de colère. Ils ne la verraient plus se lever en se plaignant de ses douleurs. Du coup, ils se mirent à pleurer et Mano les serra sur le large coffre de sa poitrine. C'est un fait, Mano n'avait jamais eu l'occasion de se plaindre de sa belle-sœur. Il n'avait pas souvenir qu'ils aient échangé une parole vive, un mot plus haut que l'autre. Mais des fois, il avait songé qu'elle prenait bien de la place entre sa femme, ses garçons et lui. Aussi, il n'était pas loin de ressentir un sentiment de libération qui curieusement affleurait dans sa peine. L'attitude de Claire-Alta et Géraldo par contraste était simple et nette. C'était une attitude qu'on pouvait nommer par un seul nom. Regret. Tous ceux qui étaient présents, les femmes surtout, étaient sensibles à leur chagrin. Ils sympathisaient avec eux et répétaient avec la compassion d'un chœur antique : *Pa pléré ! Pwen kouraj !* Au bout d'un moment, Claire-Alta se ressaisit. Elle renifla, sécha ses yeux et se dirigea vers la cuisine. Sur un tray, elle prépara un service d'anis étoilé et mit à réchauffer la soupe grasse. Or c'était une recette qu'elle tenait de Ranélise, des os de bœuf à la moelle, du giraumon, des navets, du girofle, des gousses d'ail et l'odeur de ce plat familier, qu'elle avait si souvent partagé avec la défunte, remit en abondance de l'eau dans ses yeux.

Marie-Noëlle ne se comprenait pas. Depuis son arrivée, elle essayait de se rappeler qu'elle avait vécu les moments les plus heureux de sa vie dans cet endroit. Pendant des années, pour lui tenir chaud, sa mémoire lui avait offert des images de cartes postales, des maisons basses en bois colorié, des pieds-bois touchant la voûte du ciel, des bosquets de fleurs rigides et barbares, plantées au bout de leurs tiges, des figures chaleureuses et souriantes. Au lieu de tout cela qu'elle avait

imaginé, elle ne voyait autour d'elle que pauvreté, laideur. Au sortir de l'aéroport, les façades des immeubles étaient sans couleurs, déteintes. Les rues étaient mal goudronnées ou carrément défoncées. Des poubelles, des tas d'ordures montaient la garde aux carrefours. Sans le soleil qui mettait son éclat généreux là-dessus, ce décor aurait été aussi désolé que celui de Camden Town ou de Roxbury où elle enseignait. Dans son souvenir, la maison où elle avait grandi était celle d'un conte de fées. Elle lui paraissait aujourd'hui une bicoque risible, encombrée d'une quantité de meubles trop grands pour les pièces et de tous les gadgets à bon marché de la société de consommation : poste de télévision, magnétoscope, chaîne hifi, téléphone portable. Son sourire de dix ans dans un cadre doré sur la commode ne l'attendrissait pas et l'odeur de la soupe réchauffée, le raclement des cuillères, le bruit des os à moelle sucés comme des dents creuses, tout lui mettait l'estomac à l'envers. Oui, elle avait aimé Ranélise, mais au bout d'un temps l'amour s'évapore comme un parfum, cela, elle ne le savait pas. Tandis qu'ils vidaient leurs assiettes, les derniers amis énuméraient encore les vertus de la défunte et enveloppaient des bandelettes des momies cette créature à sang chaud qui avait aimé la vie, qui avait aimé les hommes. On sentait qu'elle entrait dans le monde de l'invisible et que, déjà, elle ne faisait plus partie de la réalité. La réalité, c'était Marie-Noëlle, qu'ils mouraient d'envie d'approcher. Pourtant, ils ne s'y risquaient pas et la considéraient en silence. Les dernières paroles pieuses prononcées, l'estomac rempli, ils se levèrent d'un même mouvement et prirent congé dans une distribution de baisers bruyants. Mano reconduisit Gérardo Polius dans sa voiture Toyota flambant neuve, et Claire-Alta et Marie-Noëlle restèrent seules. Elles rapportèrent la vaisselle dans la cuisine où ne manquait aucun appareil ménager, puis, elles s'assirent de part et d'autre de la table recouverte d'une nappe brodée au point de croix. Claire-Alta alluma la télévision et, pendant un moment, des images surréalistes de massacres au Moyen-Orient remplirent l'écran. Des femmes et des enfants hurlaient. Des obus tombaient sur des vivants et labouraient des chairs. Cependant, elles n'y prêtèrent attention ni l'une ni l'autre et Claire-Alta demanda d'un ton emprunté :

— Tu as des nouvelles de ta maman ?

Depuis son arrivée, Marie-Noëlle sentait sur ses épaules toute la charge de réprobation que méritaient l'indifférence et l'ingratitude de Reynalda, et ne savait comment s'en dégager. Elle bredouilla :

— Elle n'écrit jamais, tu sais. Je n'ai de nouvelles de la famille que par Ludovic. Il me dit que tout va bien.

Ce n'était pas la vérité. Dans ses lettres, Ludovic ne cachait pas que Garvey, à présent adolescent, lui donnait toutes sortes de soucis. Après des années de paresse et d'indiscipline, on l'avait finalement renvoyé du collège. Ludovic parlait de le mettre en apprentissage, mais lui ne voulait que traîner et préparer des mauvais coups avec sa bande. Une fois, Ludovic l'avait récupéré au commissariat de police. Quand Marie-Noëlle pensait à son petit frère, rebelle, écorché et souffrant comme elle l'avait été avant lui et pour les mêmes raisons, sa rancune à l'égard de sa mère flambait de plus belle. Bientôt, sans doute, ce serait le tour de l'innocente Angéla. La Nature manque à ses obligations. Les femmes qui ont vécu l'expérience de Reynalda, de victimes se transforment en bourreaux. Aussi, elles doivent devenir comme ces arbres rabougris dans les savanes, ces arbres ligneux, tout en tronc et en branches, qui ne donnent ni fleurs ni fruits.

— Comme ça, tu fais l'école ?

Marie-Noëlle sursauta. Un moment, elle se demanda s'il s'agissait d'elle. Faire l'école ? La phrase évoquait des maîtres attentifs, des enfants studieux sagement alignés en file indienne sous les platanes d'une cour de récréation. Cela n'avait rien à voir avec son activité. Le collège où elle enseignait depuis qu'elle avait fini sa licence, était situé en plein mitan de Roxbury, un quartier aussi misérable que Camden Town, peuplé comme lui presque uniquement de Noirs et de Latinos. Ceux qui le fréquentaient dans l'intention d'obtenir un diplôme avaient des cheveux blancs et assez d'années pour être grands-pères. Après toute une vie d'obéissance dans des emplois ingrats, ils se payaient le luxe de préparer une licence qui ne leur procurerait rien, que la vanité de ne pas finir idiots. Les autres, ceux qui avaient l'âge d'être à l'école, étaient tous en colère. En rage. Ils ne venaient

en classe que pour se retrouver en groupe et vitupérer contre un système qui, après avoir détruit leurs parents, les détruisait déjà.

D'aspect, les garçons se voulaient effrayants, hauts et massifs avec leurs locks négligés, leurs cheveux taillés en « boxes » ou leurs crânes rasés de près, un anneau à l'oreille. Garçons et filles se bourraient les poches avec des armes à feu ou des couteaux à lame tranchante. Ils partageaient l'alcool et la drogue. Quant à leurs paroles, ils les assaisonnaient de jurons les plus terribles et les plus orduriers. Pourtant, et Marie-Noëlle s'en aperçut vite, tout cela n'était que faux-semblant. Apparence trompeuse. Au fond, cette jeunesse tremblait de peur et ne savait comment se garder de la férocité de l'existence. Un effort de compréhension, une parole attentionnée, un sourire de compassion la surprenaient tellement que les taureaux les plus furieux se métamorphosaient en agneaux. Marie-Noëlle, qui n'avait pas oublié les périls de son adolescence, se donnait la peine de les écouter et, dans la mesure du possible, s'efforçait de satisfaire leurs goûts. Aussi, il est certain que son programme scolaire pouvait sembler surprenant. Chargée d'enseigner la littérature française dans un endroit où personne ne s'en souciait, elle ne tentait d'imposer ni *Fables* de La Fontaine, ni tragédies classiques, ni moralistes, ni philosophes du XVIII^{e} siècle, rien de ce qu'on enseigne généralement. Le seul écrivain auquel elle revenait année après année était Jean Genet. Il séduisait. Dans l'ensemble, les étudiants lui pardonnaient tout, sauf son homosexualité. Il était prétexte à des joutes sans fin sur l'exclusion, le colonialisme, le vol, la prison, l'amour, le sexe, la virilité qu'on aurait pu juger bien éloignées de la littérature. Marie-Noëlle pouvait remercier ses élèves. Grâce à eux, elle avait trouvé en Jean Genet le sujet de sa thèse de doctorat et, avec le soutien d'Anthea, elle avait publié quelques articles dans des journaux universitaires. Elle était même en train de se faire un petit nom.

— Tu n'as pas d'enfants ?

Marie-Noëlle secoua vivement la tête. Bon Dieu, non merci !

Il y avait certes Molara qu'elle s'amusait à disputer à Anthea comme son bien. Molara grandissait en sagesse comme en grâce. Sa mère l'avait mise dans une école pour surdoués et, à neuf ans, elle savait quatre langues d'Europe. Le français, l'espagnol, l'allemand, le russe. Viendrait bientôt le tour des langues d'Afrique. Elle jouait du piano ainsi que de la flûte traversière et enchantait les oreilles avec ses petites compositions. Quand elle accompagnait Anthea et Marie-Noëlle dans leurs visites au musée, ses questions les étonnaient. Avec cela, pas du tout poseuse, gaie, docile, un ravissement dans la maison. À part cette enfant-là qu'elle s'était choisie, la maternité avait été épargnée à Marie-Noëlle. Dans son cas, la Nature avait été prévoyante et l'avait voulue stérile. Claire-Alta insista :

— Comment cela, tu es toute seule ?

Le ton était apitoyé. C'était normal. Qu'attendre d'une femme qui avec son homme et ses deux garçons brigands possède maison pleine ? Marie-Noëlle acquiesça. Elle était seule dans un appartement sans confort, heureusement situé à deux pas de la maison d'Anthea. Quand le M.N.A. s'était dispersé, elle n'avait pas eu le cœur de quitter Camden Town, cher et familier dans sa laideur et son désordre comme la figure d'une bonne parente disgraciée. Elle s'était attachée aux façades délabrées, calcinées comme après un incendie, aux fenêtres aveuglées, bouchées avec des planches, aux sacs en plastique entassés sur les trottoirs. Oui, elle était seule si on excepte la chatte de voisins dont elle avait hérité et qui accouchait régulièrement de portées de six, l'étudiante fugueuse qui dormait sur un matelas dans son bureau et les hommes rencontrés ici ou là qui partageaient son lit. Stanley et Terri l'avaient quittée, chacun en son temps, chacun à sa manière.

C'est étrange ! À présent qu'il ne restait de Stanley que quelques disques, invendus dans les magasins, il lui semblait qu'elle comprenait mieux sa musique. Émue jusqu'aux larmes, elle écoutait la Symphonie du Nouveau Monde et la complexité de ses harmonies ne la rebutait plus. Elle fermait les yeux et son imagination volait d'accord en accord et remontait le cours du temps. C'est après le festival de Santo

Domingo que les idées de Stanley étaient devenues plus dogmatiques. En prélude à chacun de ses concerts, il se lançait dans des discours qui n'en finissaient pas sur le thème sempiternel : la beauté et la créativité des migrations, porteuses de la culture de l'avenir. Certains soirs, le public excédé quittait la salle avant qu'il n'ait joué une seule note. Cela ne trompait pas Marie-Noëlle qui sentait bien qu'il parlait, parlait, mais qu'une lumière s'était éteinte au-dedans de lui. Les derniers temps, il vivait à côté d'elle comme un zombie. Il s'échinait à composer ce qu'il appelait un oratorio tout en travaillant sur des poèmes symphoniques. À sa mort, tout cela était resté inachevé. Des portées encombrées de notes griffonnées qu'elle avait mises à reposer dans des tiroirs. Fluettes, des voix d'enfants se firent entendre. C'était Mano qui revenait avec Randy et Kevin qu'on avait tenus éloignés de la compagnie de la mort.

2.

Marie-Noëlle s'éveilla dans la grande clarté de midi. Le jour plantait des couteaux aux persiennes et l'acier de leurs lames vibrait en silence. Il y avait des années qu'elle n'avait pas dormi aussi longtemps. Quand même, elle avait fait un rêve qui la troublait encore avec la violence d'un cauchemar.

Elle ne savait pas dans quel endroit elle se trouvait. C'était la nuit. La lune était renversée dans le ciel lumineux qu'aucun nuage n'encombrait. Ses rayons éclairaient un plateau calcaire, taraudé, vermiculé, qui s'affaissait vers la mer qu'on entendait hurler de sa voix de femme folle. Pas une demeure en vue. Seule une case baignée par la clarté lunaire. Elle aurait paru abandonnée sans la présence d'un chien, une de ces bêtes créoles, hargneuses et le ventre à moitié vide que les gamins aiment à pourchasser à coups de roches. Marie-Noëlle savait qu'elle devait s'approcher, entrer. Mais ses jambes comme lourdes avec l'érésipèle lui refusaient tout service. Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit. Personne n'en sortit et elle resta entrebâillée sur une ombre aussi terrifiante que le vide sidéral. Puis, elle se referma en grinçant, offrant aux regards sa dure face de bois.

Marie-Noëlle courut relever les persiennes pour regarder dehors. Elle avait oublié ces couleurs : vert des feuilles du papayer, vert plus sombre et or des fruits haut perchés à la tête du tronc, gros-bleu du ciel là-haut. Son dernier fils accroché à sa jupe, Claire-Alta suspendait une lessive étincelante au long d'une ligne. Des vêtements d'enfants, des dessous d'hommes et de femmes claquaient dans le vent comme des cerfs-volants. Marie-Noëlle se surprit à envier cette existence qu'elle s'imaginait sans histoires, pleine d'événements simples : le mariage, les accouchements, l'entrée à l'école des deux garçons. Elle était arrivée en Guadeloupe avec une mission précise. Demander justice pour Reynalda. Or, soudain, elle avait peur et reculait. Elle ne savait ni comment elle se présenterait au Lago di Como ni ce qu'elle dirait ni comment elle serait accueillie. Pour retarder le moment d'agir, elle faillit retourner se coucher et enfoncer sa tête dans l'oreiller qui

sentait bon le parfum du vétiver mêlé à une autre odeur d'enfance, plus difficile à identifier. Pourtant, elle réussit à se faire violence.

Rue de Nozières, elle reçut un coup au cœur. Pourtant, Claire-Alta l'avait mise en garde. D'après elle, Il Lago di Como n'existait plus. La vieille maison haute et basse, bossue sur ses secrets, avait fait place à un immeuble en béton-roi, tout en balcons et stores rayés. L'emplacement de la bijouterie était occupé par une pharmacie ultramoderne où les silhouettes des acheteurs se miraient dans les vitres et la laque polie des armoires à médicaments. Rien n'y manquait. Depuis les farines lactées pour nourrissons, les aliments en pots pour bébés, les biscuits pour chiens et les tisanes garanties minceur. M. Théodore, le pharmacien, aimait les femmes. Cela se voyait tout de suite. Il Lago di Como ? Les Coppini ? C'était le passé de la Guadeloupe, tout cela. Passé mort et enterré. Plus de bijoutiers italiens. Ni de colporteurs libanais. Les immigrants d'aujourd'hui étaient des voisins, les gens d'Haïti, de la Dominique ou de Saint-Domingue. Ne parlons pas des S.D.F. ou des drogués en manque qui transplantaient leurs vices et leurs dégaines depuis la métropole. M. Théodore était sûr que Gian Carlo Coppini était décédé depuis belle lurette. Quand ses parents avaient acheté ce rez-de-chaussée, il était déjà occupé par une pharmacie : la pharmacie Delétang. Avec difficulté, Marie-Noëlle hasarda quelques questions. Elle aurait aimé savoir ce qu'était devenu le restant de la famille après la mort du père. M. Théodore ne put lui fournir aucune réponse. Mais, devant son air accablé, il lui promit de se renseigner. Pourrait-il avoir son numéro de téléphone ?

Marie-Noëlle ressortit dans la foule des gens pressés qui allaient sans perdre de temps à leurs affaires et des flâneurs qui flânaient. Le vacarme des voitures et des motocyclettes l'assourdissait. Elle ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle. Elle avait l'impression qu'elle venait d'être victime d'un vol. Le sort qui avait déjà fait main basse sur son enfance et sur l'amour de sa maman l'avait dépossédée cette fois encore. En vérité, elle n'attendait de Gian Carlo rien de ce qu'on est en droit d'attendre d'un papa. Ni affection, ni soutien, ni avantages matériels. Pas de reconnaissance en

forme de coup de théâtre romanesque. Simplement, elle voulait bien se mettre en l'esprit les traits de sa figure, connaître le son de sa voix Une seule et unique fois, elle s'était trouvée en sa présence. Elle avait à peine huit ou neuf ans. Aussi, elle forçait sa mémoire pour tirer le maximum de renseignements de ce court moment. Il était beau, cela, elle s'en souvenait. Ni l'air vicieux, ni l'air brutal. Tout juste un peu fat. Elle se rappelait ses cheveux d'argent, bouclant sur sa nuque, et ses grands yeux. À part cela, elle ne savait pas s'il était grand ou petit. Peut-être qu'il était habillé d'un complet en drill, qu'il portait une chemise blanche, raide empesée, un casque colonial comme les hommes de ce temps-là. Elle avait la vague impression que la bijouterie était remplie de femmes. Leur teint était blafard. Leur mise était plutôt pauvre. Elles couvraient leurs tresses avec des mantilles blanches. Des petites filles faisaient leurs devoirs ou jouaient dans un coin. Sans doute ses demi-sœurs qui ne savaient rien d'elle. Personne ne savait rien d'elle dans cette famille qui était la sienne. Elle était le surgeon oublié.

Soudain, la chaleur lui pesa d'un seul coup sur la nuque. Elle manqua tomber et entra dans un café. On devait se trouver à quelques pas d'un lycée. Car l'endroit était plein de jeunes, garçons et filles. Avec leurs back packs, leurs Nike, leur tee-shirts et leurs blue-jeans, ils étaient accoutrés comme ses élèves de Roxbury. Pourtant, la ressemblance s'arrêtait là, car c'est en créole qu'ils échangeaient leurs plaisanteries. Le créole ? C'était pour elle la langue oubliée, celle qui avait donné forme à un monde auquel elle n'appartenait pas et dont, par moments, elle avait la nostalgie. Souvenir de son enfance, elle commanda un jus de canne, s'entendit répondre assez maussadement qu'on ne vendait pas cela et se rabattit comme ses voisins sur du Coca-Cola. Elle en était à sa première gorgée quand quelqu'un s'invita carrément à sa table. Ce n'était pas un inconnu. Judes Anozie. On le lui avait présenté à la veillée et elle avait retenu son nom, parce qu'il lui rappelait un peu Terri. Cette rencontre-là n'était pas le fait du hasard. Il avait dû interroger Claire-Alta, la suivre. Elle se demanda ce qu'il lui voulait. Est-ce qu'il ne sentait pas qu'elle portait la poisse ?

Terri l'avait bien senti qui avait été le premier à la fuir. Sans un mot. Il n'avait laissé en évidence sur la table de la salle à manger qu'une longue lettre pour Stanley. Il lui disait qu'il ne fallait pas s'y tromper. Il admirait la musique du M.N.A. et le révérait lui-même à l'égal d'un génie. Mais il était fatigué de leur existence sordide. Il partait pour Toronto rejoindre l'orchestre d'un ami haïtien. Rien de méprisable en fin de compte à faire danser les associations d'immigrés.

Après le départ de Terri, Stanley avait repris sa place dans le lit de Marie-Noëlle. Comme si tous ces mois formaient une parenthèse qui n'avait eu d'importance que pour elle. Comme si pour Terri, pour Stanley, elle n'avait été qu'un corps consentant qu'ils s'étaient passé de la main à la main. Puis, Stanley l'avait quittée. Sans un mot, lui aussi. Malgré leurs efforts, les policiers n'étaient jamais arrivés à une conclusion définitive. The Last Resort, un club de jazz que Stanley affectionnait et où il jouait quelquefois en solo depuis que ses musiciens l'avaient abandonné et qu'il s'était retrouvé tout seul avec Marie-Noëlle dans la grande maison de Cadmen Town, se prolongeait par une large terrasse sur la Charles River. L'été, des barges piétinaient les marais et empêtraient leurs becs dans les herbes de la rive L'hiver, à perte de vue, le fleuve gelait et le clair de lune polissait sa surface plane et dure. On pouvait supposer que Stanley, qui soir après soir dérivait dans les vapeurs de l'alcool, s'était accidentellement avancé trop loin et que la glace, traîtresse, s'était effondrée sous son poids. Ou encore qu'il avait marché délibérément au-delà des limites de sécurité. Toujours est-il qu'on avait repêché son corps raidi de gel plusieurs mètres en aval du fleuve. C'était la deuxième hypothèse, celle que Marie-Noëlle retenait puisqu'elle l'avait vérifié, Stanley n'avait plus de paroles dans sa bouche, plus de rêves dans sa tête pour embellir son existence. Alors à quoi bon vivre ? Quand il se couchait sur elle, il la glaçait de son froid de mort. Et tout cela était sa faute. Le psychiatre d'Anthea n'avait pu la persuader du contraire.

Elle regarda Judes Anozie, assis en face d'elle, l'air d'un grand dadais. S'il avait été un peu plus sage, il aurait pris ses

deux jambes à son cou. Au lieu de cela, il bavardait sans rime ni raison :

— Ici, vous savez, une femme doit toujours avoir un homme à son bras. C'est comme cela. Sinon, on la dérespecte. Je vous donnerai mon bras. Je vous accompagnerai partout. Je vous aiderai à découvrir ce que vous voulez découvrir. Dès demain, je vous emmènerai auprès de ma Bonne-Maman. Elle ne sait ni lire ni écrire. Mais pourtant, tout ce qui est arrivé dans ce pays-là est gravé en elle. Sa mémoire en garde à jamais la trace.

Claire-Alta n'appréciait guère Marie-Noëlle. Celle-ci lui avait opposé une série de refus. Refus de l'accompagner à la grand-messe du dimanche sous prétexte qu'elle n'avait rien à se mettre. Refus de faire la ronde des visites aux amies de Ranélise qui toutes l'avaient vue bébé dans les bras, puis petite fille, sous prétexte qu'elle ne s'en souvenait plus. Refus de l'accompagner au supermarché sous prétexte qu'elle détestait cela. Elles n'avaient rien à se dire. Quand elles prenaient le petit déjeuner ensemble, elles restaient sans parler de part et d'autre de la table tandis que leur café perdait arôme et chaleur dans les tasses. Le midi, Marie-Noëlle picorait dans son assiette et puis, s'enfermait dans sa chambre pour la sieste sans attendre les avis d'obsèques à la radio. Le soir, Mano était là à faire son intéressant comme chaque fois devant une femme. Il lui mettait les derniers airs à la mode sur la chaîne hifi. Il s'excusait presque de leur deuil qui l'empêchait de l'emmener danser et il lui décrivait les boîtes de nuit du pays. Mais on voyait bien que rien de cela ne retenait son attention. Elle n'aimait pas les excursions. Un samedi, ils l'avaient conduite à la plage de Deshaies. Elle ne s'était pas baignée et était restée assise sur le sable à regarder d'un air ennuyé cette courbure devant laquelle les touristes du monde entier s'extasient. Malgré tout, Claire-Alta se réjouissait du tour que prenait sa vie. Soit ! Marie-Noëlle ne trouvait pas son papa. Mais elle avait trouvé un homme. Ce retour au pays que Ranélise avait tellement espéré – jusque sur son lit de mort – avait des chances de se réaliser. C'est un fait que Judes Anozie n'était

pas le plus brillant des partis. C'était un professeur de mathématiques, un peu braque, qui présidait une association pour la défense de l'environnement. À l'en croire, la Guadeloupe était défigurée. Enlaidie par le flot furieux de ses automobiles et le défilé constant des touristes, saccagée par le béton, les routes, les autoroutes, les ronds-points, les échangeurs, les bretelles, salie, souillée par des détritus de toute sorte. Chaque fois qu'il en avait l'occasion, on le voyait jeter l'anathème à la télévision et les gens haussaient les épaules en l'entendant. Qu'est-ce qu'il voulait, celui-là ? C'était un rêveur qui voulait qu'on retourne au temps des cabrouets à bœufs et des cases en caisses à savon posées sur quatre pierres. La Guadeloupe de papa était morte. N'en déplaise à certains. Elle progressait comme le reste du monde.

Pas besoin pour Judes et Marie-Noëlle de passer ni par la mairie ni par l'église. Aujourd'hui, tout le monde faisait Pâques avant Carême. À l'église, il n'y avait plus de samedi pour les bâtards. Même les bourgeois qui vivaient maritalement, et personne ne s'occupait de savoir si du sang avait coulé aux cuisses des jeunes mariées le jour de leurs noces. Claire-Alta aurait tout donné pour savoir ce que Marie-Noëlle et Judes Anozie s'étaient dit quand ils s'étaient rencontrés au cours de l'après-midi. Pourtant, l'air peu intéressé de Marie-Noëlle la décourageait et elle avait peur de poser des questions. Sans rien dire, elle la regardait qui se déshabillait devant elle et montrait son corps plus en os qu'en chair, plus en creux qu'en bosses. À peine avait-elle la tête posée sur l'oreiller et le drap remonté jusqu'au menton comme si on n'étouffait pas de chaleur malgré l'heure, qu'elle demandait sur un ton enfantin de prière :

— Parle-moi de ma maman.

De Reynalda ?

La question prit Claire-Alta par surprise. Qu'y avait-il à en dire ? Elles avaient occupé la petite chambre derrière celle de Ranélise, dormant dans le même lit. Reynalda était taciturne, personnelle. Quand même, elles étaient devenues plus que sœurs. Ce qui appartenait à l'une appartenait à l'autre. Robes de tous les jours. Robes du dimanche. Sandalettes de plastique

ou de cuir. Bons souliers de messe. Chapelets. Il n'y avait qu'un seul trésor que Reynalda ne partageait pas : un missel à couverture de laque blanche sur laquelle était dessiné le doux visage de l'Enfant Jésus, épais comme un dictionnaire, doré sur tranche. Toutes les deux pages, il s'ouvrait sur une image pieuse. Ange aux ailes étendues, Sainte Vierge pudique, Christ émacié. Reynalda pleurait régulièrement en le feuilletant, mais ne confiait jamais le nom de la personne qui le lui avait offert. Les gens du canal Vatable n'éprouvaient pas de sympathie pour Reynalda. Tant d'histoires pour un ventre. Ils pensaient qu'en se taisant, elle voulait cacher un secret redoutable. Un secret qui lui donnait des cauchemars. La nuit, elle pleurait comme un petit enfant. Elle criait : « Non, non ! » Quand son bébé était apparu au grand jour, on avait bien vu que c'était l'enfant d'un homme clair. La petite était blanche comme le lait. Mais les hommes clairs ne manquent pas à la Guadeloupe. Surtout qu'en ce temps-là, à cause des indépendantistes, les rues étaient remplie de C.R.S. avec leurs matraques.

Claire-Alta avait éprouvé beaucoup de chagrin quand Reynalda était partie pour la métropole. Surtout que cela s'était décidé soudainement. Un beau matin, elle s'était réveillée avec cette histoire de BUMIDOM. D'après elle, elle s'était rendue dans leurs bureaux sans rien dire à personne. Elle avait constitué un dossier et avait été recrutée comme employée de maison. Aussi simple que bonjour. Gérard Polius prétendait que cela ne se pouvait pas parce que, sur chaque candidat, il fallait une enquête de bonnes mœurs de la mairie. On n'avait pas besoin de criminels et de vagabonds en métropole. Toute la maison avait espéré recevoir des nouvelles de Reynalda. Chaque jour, Ranélise guettait le facteur. En vain ! Rien ! Pas une lettre. Pas une carte. Claire-Alta pourtant ne s'était jamais offusquée. Elle n'avait jamais traité Reynalda d'ingrate ni de sans-sentiments comme tous à l'entour d'elle. Elle avait compris qu'elle figurait dans un mauvais rêve que l'autre s'efforçait d'effacer de sa mémoire. Jusqu'au jour d'aujourd'hui, elle ne l'oubliait pas dans ses prières. À ce moment, Claire-Alta s'aperçut que Marie-Noëlle avait pris sommeil comme l'enfant au beau milieu de l'histoire qu'il a lui-même réclamée. Elle baissa les persiennes et sortit de la pièce. La maison était plongée dans le noir. Les garçons

dormaient. Le dîner avalé, Mano était ressorti retrouver ses camarades – une maîtresse ? – qu'il ne quitterait pas avant les premières heures du matin. En traversant la cour, Claire-Alta se répéta le proverbe qui était devenu la devise de sa vie : « Sa zyé pa-vwé, kyé pa-w fè mal. » « Si les yeux ne voient rien, le cœur n'a pas mal. » Au pied du morne, un des derniers que la municipalité n'avait pas encore rasé pour construire des H.L.M. et des L.T.S., La Pointe dormait. L'air de la nuit, qui ne fraîchissait pas, portait brûlants les accents du zouk. Claire-Alta gardait, quant à elle, dans son cœur le regret de la musique haïtienne qui avait animé les bals du temps de son amour avec Mano. C'est sur les airs des Shleu-Shleu qu'ils s'étaient serrés l'un contre l'autre, éperdus d'amour. Brusquement, sans savoir pourquoi, elle fondit en larmes.

Cette nuit-là, Marie-Noëlle refit le même mauvais rêve : la case nue sur son haut plateau calcaire dévasté.

3.

On ne savait pas quelle mauvaise chance pesait sur cette famille. On aurait dit qu'elle expiait un forfait qu'un de ses membres avait commis en cachette. Après la mort de leur bien-aimée belle-sœur Arcania, six mois ne se passèrent pas avant que tante Zita et tante Lia ne prennent à leur tour le chemin du cimetière de Briscaille. Elles partirent toutes les deux la même semaine, lors d'une terrible épidémie de fièvre typhoïde. On n'avait rien vu de pareil depuis celle de 1937, amenée par les bœufs de Porto Rico, ces mastodontes au mufle bas que, dans ce temps-là, on faisait descendre des bateaux à quai à grands coups de fouet. On les allongea sous la même pierre, côte à côte, comme elles avaient vécu et, chaque dimanche, les mains de leurs nièces vinrent désherber les alentours de leur tombe et les fleurir avec des lys et des tubéreuses. Peu après, ce fut au tour de Gian Carlo de partir d'une manière qui se grava dans toutes les imaginations. Son double veuvage ne l'avait pas assombri et il commandait toujours comme un tyran sa servante, ses apprentis de la bijouterie et ses filles. Le bruit de ses coups de gueule résonnait jusqu'à la place de la Victoire. On disait que ses enfants avaient tellement peur de lui qu'elles étaient frappées d'un bégaiement qui rendait leurs paroles incompréhensibles. Un midi, il terminait son repas en dégustant une mangue Délice. Irrité sans doute par les mouches que le bon jus sucré poissant sa bouche et ses joues attirait, il eut un geste trop vif, maladroit, et il se planta le couteau dans l'orbite gauche. Il pissa le sang sur la nappe blanche. Quand même, à l'Hôpital général, où on le transporta en urgence, les médecins le soignèrent de leur mieux. Toutefois, il perdit son œil et désormais, il dut porter un cache de cuir noir qui, disons, la vérité, lui allait bien, lui donnant une mine un peu corsaire. Imaginez un bijoutier borgne ! Il ne put plus distinguer une pierre d'une autre pierre, ni torsader les fils de l'or, ni monter les camées. Sa réputation diminua. Une à une, ses clientes le désertèrent et, conséquence, il se mit à boire du rhum bien plus qu'il ne faut. Un soir qu'il était soûl, il mit le feu à ses draps et périt dans l'incendie. De ces flammes-là à celles de l'Enfer, il

n'y avait qu'une petite distance que les gens de La Pointe franchirent allègrement. Pour eux, le nom de Gian Carlo Coppini devint synonyme de Satan en personne. Du jour au lendemain, ses filles se trouvèrent donc orphelines, sans maman ni papa, et pire encore, sans ressources. Car Gian Carlo laissait derrière lui tellement de fausses factures, de dettes causées par des placements fantaisistes et hasardeux, que pour les payer on dut vendre aux enchères la maison de la rue de Nozières et le fonds de la bijouterie. La vente attira une foule de personnes qui se disputèrent les émaux et camées, broches, pendentifs, tours de cou. Heureusement, il y avait à Milan une parenté compatissante qui n'avait pas oublié les rejetons de la Guadeloupe. Pleurant toutes les larmes de leur corps, abandonnant les tombes de leurs chères disparues qu'aucune main ne parerait plus de fleurs à la Toussaint, les filles montèrent dans un avion pour rejoindre l'Italie, et il ne resta plus en Guadeloupe que l'aînée, Fiorella. Quand elle avait pris la décision de ne plus adresser la parole à son père et qu'elle avait demandé à partir pour l'Internat des Sœurs de la Compassion à Basse-Terre, l'évêché lui avait cherché une famille de correspondants. Les Démonico. En dépit de leur nom, ce n'étaient pas des Italiens. Mais des mulâtres assez noirs de peau malgré leurs grands airs. Ils élevaient une couvée de sept ou huit enfants dans une villa du chemin de circonvallation, baptisée sans trop d'originalité Villa Mélodie. Leur jardin était une forêt de pieds de letchis. M. Démonico était juge d'instruction au tribunal de grande instance de Basse-Terre. Sa femme faisait les classes maternelles. Tous les deux se rendirent bien compte que Fiorella cachait dans sa poitrine un secret trop terrible pour elle. Ils l'interrogèrent, l'interrogèrent et elle finit par laisser échapper des bribes de confidences. La disparition de Reynalda était de la faute de Nina. Elle maltraitait son enfant depuis toute petite. Elle allait la retirer de l'école Dubouchage pour la placer comme bonne à tout faire et Reynalda redoutait cela plus que la mort. M. Démonico usa alors de son autorité pour faire rouvrir l'enquête à La Pointe. Sans résultat. Par extraordinaire, le jour où Reynalda avait disparu, les registres des commissariats de police n'enregistraient rien de marquant. Pas de suicides. Pas de fugues. On ne notait que l'habituel lot de femmes battues et

jetées dehors par des enragés, de bagarres dans les débits de boissons de la Régie pour une roquille de rhum et de mauvais voisins se tailladant diverses parties du corps à la machette. Il y avait bien huit enfants qui, en l'absence de leur maman, s'étaient carbonisés dans une masure sur le canal, mais cela n'avait rien à voir avec son cas. Il y avait bien deux ou trois nouveau-nés mis à pourrir dans des tinettes, mais Reynalda n'était pas enceinte et l'aurait-elle été que, Fiorella en était sûre et certaine, elle n'aurait pas pu commettre pareille monstruosité. Sur l'insistance de M. Démonico, on convoqua de nouveau Nina au commissariat du quartier IV. Celle-ci s'amena sans donner le bonjour à personne et regarda les policiers comme un cheval qui a jeté son maître. Puis, elle haussa les épaules :

— Mystère et boule de gomme ! Je n'ai aucune idée de ce qui a pu se passer dans sa tête. Reynalda ne me racontait pas ses affaires. Elle était plutôt renfermée, je dirai même sournoise, par en bas. Elle ne parlait qu'à Fiorella, une dévergondée comme elle-même. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'elle prenait des hommes depuis pas mal de temps déjà. Elle a dû partir derrière l'un d'entre eux. À l'heure qu'il est, elle doit faire la dame-gabrielle à la Dominique…

En apprenant les méchancetés que Nina avait déversées, Fiorella commença par pleurer comme une Madeleine. Ensuite, elle entra dans une grande colère et elle lâcha ce qu'elle avait gardé sur son cœur : toute l'histoire. M. et Mme Démonico furent atterrés. Mme Démonico, pensant à la pureté d'esprit de ses filles, lui fit jurer de ne s'entretenir de ces horreurs-là avec personne. M. Démonico redoubla de gravité. C'était une terrible accusation qu'elle portait là. De quoi faire rentrer les coupables à la geôle et pour pas mal d'années. Est-ce qu'elle était sûre et certaine de ce qu'elle avançait ? Fiorella sanglota de plus belle, ajoutant à son récit des précisions qu'elle disait tenir de Reynalda. Le lendemain même, M. Démonico descendit à La Pointe, ce qui était rare. Comme la plupart des habitants de la Basse-Terre, il n'appréciait pas cette petite ville frénétique et bruyante qui volait son commerce au chef-lieu. Il arriva à Il Lago di Como à l'heure du coup de feu. Venues des coins les plus éloignés du

pays, les acheteuses s'écrasaient contre les bois du comptoir et les deux tantes, mantilles de travers, ne savaient où donner de la tête. Plus Jésus-Christ que jamais, Gian Carlo trônait sur ce désordre. M. Démonico ressortit comme il était rentré. Qu'est-ce qu'il avait l'intention de faire ? Mettre en branle la machine judiciaire ? Ouvrir une information ? Salir la réputation d'un artisan renommé sur la foi des racontars d'une adolescente ? Son idée avait beau lui dire que Fiorella avait raconté la vérité vraie, il ne se décidait pas. Il alla rôder autour du presbytère où il apprit que le père Mondicelli, l'ancien confesseur d'Arcania et l'intime de la famille, était parti comme aumônier de la nouvelle léproserie de Pointe Noire. Mécontent de lui-même, il fit un mauvais repas à La Belle Créole et, au milieu de l'après-midi, repartit pour Basse-Terre. Les choses en restèrent là.

Après la mort de son papa et le retour de ses sœurs cadettes en Italie, les Démonico adoptèrent définitivement Fiorella. Elle s'installa chez eux parmi leurs enfants. Elle finit par attraper un ventre et épouser un de leurs garçons, le troisième, Aristide, qui n'avait pas bien travaillé à l'école et était devenu tout bonnement un employé de préfecture. Ce ne fut pas une union très réussie, car Aristide entretenait une quantité de maîtresses et en plus, il aimait trop la fête. Fiorella ne le quitta pas, mais passa de longs congés en France auprès de sa plus jeune fille demeurée malgré le mariage entièrement sous sa coupe. Elle ne vivait plus que six mois de l'année à Basse-Terre.

Et Nina ?

Nina chercha bien à trouver une autre place. Mais des bruits confus, informes, circulaient sur son compte. Les gens de La Pointe avaient peur d'elle et la prenaient pour l'âme damnée de Gian Carlo. Elle ne fit pas long feu chez le Libanais qui l'engagea comme mabo de ses enfants. Ceux-ci se plaignirent que, dans ses rages, elle les pinçait jusqu'au sang et, à preuve, montraient leurs bras piquetés de rouge. Elle ne resta pas plus de temps chez le retraité en chaise roulante qui l'employa pour faire son manger. Par exprès, elle laissait les casseroles sur le feu et lui donnait de la giraumonade calcinée. Elle n'eut pas d'autre choix que celui de retourner à

la Désirade, son île natale, où elle n'avait pas mis pied depuis plus de dix ans.

Est-ce que sa case tenait encore debout ?

Marie-Noëlle se sentit si découragée qu'elle faillit recommencer à pleurer, elle qui ne pleurait plus jamais. Ainsi que dans un mauvais rêve, elle se voyait en pleine noirceur, parcourant la rocaille de la Désirade, une lanterne à la main, recherchant Nina Titane tout partout et, pour finir, butant sur une tombe solitaire dans un cimetière marin. Elle se livra à un rapide calcul. Nina qui avant ses vingt ans avait mis au monde Reynalda qui l'avait mise au monde à quinze ans ne devait pas dépasser soixante-cinq ans. Selon toutes les espérances, elle vivait encore et avait avoir bon pied, bon œil…

Comme la Bonne-Maman de Judes.

Celle-là, c'était une vieillarde, pas plus haute que la touffe de vétiver devant sa porte et guère plus grosse, mais robuste et parée, on le sentait, pour devenir centenaire. Elle avait commencé son récit en créole. Puis, elle avait remarqué que Marie-Noëlle se perdait, avait de la difficulté à la suivre. Aussi, elle avait pris son français d'école, rouillé, appliqué, avec çà et là une faute de syntaxe lourde comme un coup de roche. Dans l'une et l'autre langue, elle n'avait jamais eu un instant d'hésitation, s'équilibrant fermement sur les pierres du gué de sa mémoire. De même que Claire-Alta, elle se faisait des idées sur ce qui se passait entre Judes et Marie-Noëlle. C'était visible aux petites attentions maternelles dont elle entourait celle-ci, à croire que, dans ce pays, on ne pouvait pas voir un homme et une femme ensemble sans les imaginer aussitôt dans le même lit. Mais Marie-Noëlle, qui avait trop pratiqué l'exercice, surtout après la mort de Stanley, n'avait envie de se mettre au lit avec personne.

Elle se trouvait bien là où elle était. Les pendules ne marquaient plus le temps qui s'était arrêté. Il lui semblait qu'elle avait rêvé Boston, son récent calvaire et tous les mois

de deuil qu'elle venait de connaître. Son cœur se demandait s'il avait vraiment ressenti toute cette douleur.

Le jour où on avait couché Stanley en terre, il pleuvait. Une pluie d'hiver, froide comme neige fondue qui fouettait de ses cordes les rares amis présents. Nando et Amandio. Awa. Quelques admirateurs du M.N.A. Terri, lui, avait envoyé une gerbe de Toronto. Le sol cédait sous les pieds avec des flocs-flocs voraces et l'horizon était barré. Les parents de Stanley dont il ne parlait jamais, mais que Marie-Noëlle avait prévenus pour la forme, étaient accourus, père, mère, un frère aîné, depuis Wimbledon et Marie-Noëlle n'arrivait pas à comprendre le lien qui unissait ces Antillais bien vêtus, bien-pensants au musicien maudit qui avait partagé sa vie. Il fallait se faire une raison. Stanley était un fils de bourgeois qui, pour des motifs qu'elle ne connaîtrait jamais, s'était égaré sur la mauvaise route où elle l'avait rencontré. Des trois membres de la famille Watts, le père semblait le plus inconsolable. Dans sa peine, il s'adressa à une coûteuse entreprise de Pompes funèbres qui ne marchanda ni les gospels, ni le *Requiem* de Mozart, ni le massif cercueil en bois de noyer, ni les chandelles coulant leur suif pendant trois jours et trois nuits. La mère s'efforçait de ne rien manifester, à part un digne chagrin. Mais, sous l'eau de ses yeux, Marie-Noëlle lisait l'animosité qu'elle éprouvait pour cette belle-fille inconnue et ses soupçons à son endroit. Soupçons bien mérités. Puisque tout ce qui était arrivé à Stanley l'était par sa faute. Elle n'avait jamais su lui faire sentir qu'elle l'aimait et qu'elle avait besoin de lui. Elle n'avait pas compris qu'il avait du génie et se permettait dans son for intérieur de ne pas apprécier sa musique. La nuit où il dérivait sur le fleuve comme un bateau ivre, c'est à Reynalda qu'elle songeait encore et encore. En un mot, elle n'avait en tête qu'elle-même.

Bonne-Maman habitait les Grands Fonds en Grande-Terre. Pas de vue grandiose ni sur la mer ni sur le volcan. Derrière l'abri des cannes, une savane lisse comme un gazon anglais, creusée au mitan d'une mare où les Indiens menaient boire leurs bêtes au serein. La case était modeste. Les rideaux étaient en cretonne à petites fleurs. Des motifs en forme de demi-soleils ajouraient les cloisons. L'Enfant Jésus, la Sainte

Vierge Marie souriaient de leurs sourires pieux à côté des réclames profanes de Coca-Cola et de cigarettes Lucky Strike. De sa voix flûtée, Bonne-Maman qui en avait fini avec les malheurs de la famille Coppini, racontait le jour du cyclone de 1928 qui, elle en était fière, était aussi celui de sa naissance. Elle gardait serré dans sa commode un journal jauni, soigneusement préservé, *Le Nouvelliste*. Quand il avait reparu après plusieurs semaines, il avait donné la liste des nouveau-nés qui avaient, pour connaître la lumière du monde, bravé les fureurs de la nature. Anastasie Séphocle, là, c'était elle. Après avoir décrit par le menu les cases soufflées, les feuilles de tôle arrachées et les vagues de la mer touchant le ciel, elle s'étendit sur son enfance sans souliers ni robes de dentelle, mais riche d'affection. En ce temps-là, la Guadeloupe vivait portes et fenêtres ouvertes, et la vie coulait vers sa fin, limpide comme l'eau d'une rivière. Puis, sans reprendre son souffle, Bonne-Maman entonna un couplet sur la Deuxième Guerre mondiale : An-Tan-Sorin, comme elle disait, âge d'or où les gens de la Guadeloupe avaient fait leur savon eux-mêmes. À l'entendre, on finissait par oublier les lieux communs de l'histoire de l'Occident. Six millions de juifs retrouvaient leurs travaux et leurs jours. Ni nazis ni victimes. Paris ne brûlait plus. À la mine blasée de Judes Anozie, Marie-Noëlle voyait bien qu'il connaissait ces récits par cœur comme ceux d'un livre d'images dont on a trop tourné les pages. Quant à elle, elle se laissait prendre par le charme et comprenait que la Guadeloupe ne valait pas par son présent constamment menacé, mais par son passé, légende rabâchée, offerte à la consommation des grands et des petits pour apaiser leurs angoisses. Elle sursauta quand Bonne-Maman tomba sans transition dans le présent et commença de la questionner sur les États-Unis d'Amérique. Sans jamais sortir de chez elle – même pas pour se rendre à la messe, car le bon Dieu habite dans tous les endroits et préfère la maison de ceux qui l'ont respecté au long de leur existence –, elle suivait les informations américaines sur sa télévision en couleurs. Un de ses petits-enfants lui avait offert le « câble » et elle donnait le nom des chanteurs, des principales vedettes de cinéma, des ministres et du président de la République. Marie-Noëlle ne savait pas comment parler de l'Amérique, en dehors des mythes qu'elle sécrète : rapports

Blancs/Noirs, Puritanisme, Sexualité, Violence. Elle ne savait pas parler de son vécu ni expliquer son attachement pour un pays qu'elle avait abordé par hasard comme ses illustres prédécesseurs, mais qui la retenait fermement. Elle n'avait aucune détermination à y finir son existence. Pourtant, elle ne se voyait pas vivre ailleurs, elle qui n'y avait ni mari, ni amant, ni enfant, en un mot pas de famille à l'exception d'Anthea et Molara, pas d'êtres chers à l'exception de ses élèves. Awa qui depuis peu partageait le grand amour à Mexico avait beau l'inviter à venir l'y rejoindre, elle n'envisageait pas de quitter Boston. Les États-Unis d'Amérique étaient faits pour ceux de son espèce, les vaincus, ceux qui ne possèdent plus rien, ni pays d'origine, ni religion, peut-être une race et qui se coulent, anonymes, dans ses vastes coins d'ombre. Nulle part, elle ne se sentirait aussi en sécurité qu'à Roxbury.

Sans qu'ils y aient pris garde, les bavardages de Bonne-Maman avaient occupé tout l'après-midi. Les crapauds-buffles commençaient leur sabbat et les bœufs des Indiens déambulaient en balançant leurs mufles en direction de la mare. Il était temps de reprendre le chemin de La Pointe. Sur le trajet de retour, Marie-Noëlle fut soucieuse. Elle avait décidé de continuer son enquête à Basse-Terre auprès de Fiorella. Mais elle sentait que c'était Nina qui tenait la clé de sa généalogie. Si elle retardait le moment de l'approcher, c'est qu'elle avait peur. Effrayante Nina tapie sur son rocher désert. Marie-Noëlle ignorait sur quel ton elle devrait nommer le nom de Reynalda, nommer son propre nom. Elle ne savait pas si Nina lui ouvrirait les bras ou la rejetterait et si elle se trouverait exclue. Une fois de plus.

Une qui fut bien désillusionnée de les voir rentrer si vite, avant la nuit, ce fut Claire-Alta. Plus les jours passaient, moins elle comprenait Marie-Noëlle. Elle finissait par se demander pourquoi elle était revenue au pays. Ce n'était pas pour réparer de longues années d'indifférence, demander pardon à Ranélise et la mettre en terre, comme on se l'était imaginé. C'était pour courir après des chimères personnelles. Voilà qu'elle s'était donné un père italien à sa convenance. Claire-Alta fouillait dans sa mémoire et ne se souvenait pas d'avoir entendu Reynalda parler une seule fois de Gian Carlo Coppini. Il est

vrai qu'à chaque fois qu'on mentionnait devant elle Il Lago di Como, elle fondait en larmes comme si on lui rappelait un lieu d'atrocités et de tortures.

Ce qui achevait d'irriter Claire-Alta, c'était le comportement de Marie-Noëlle avec Judes Anodie. C'était pour elle la canne d'un vieux-corps, le chien d'un aveugle. Ce n'était pas de cette manière que l'on traite un homme. Elle n'avait aucune considération véritable pour lui.

4.

Une fois encore, Marie-Noëlle regarda à travers les persiennes.

Là-haut, de tout petits morceaux de lune et d'étoiles jonchaient encore le champ du ciel. Pourtant, on sentait que la noirceur, qui des heures durant s'était couchée de tout son poids sur La Pointe et l'avait serrée à l'étouffer, desserrait son étreinte. Jusque-là, elle avait tenu tête. Mais, brusquement, elle allait abandonner sa conquête au soleil, vaincue par celui qui était toujours plus fort qu'elle. Marie-Noëlle se tourna et retourna sur son oreiller tiède, mouillé de sueur. De nouveau, elle avait fait le même mauvais songe, la case bancale, debout, la porte entrebâillée sur son plateau calcaire, et elle s'efforçait d'en trouver la clé. Qu'est-ce qui s'avançait vers elle dans l'obscurité de l'avenir ? Elle s'apercevait aussi qu'il manquait un chapitre, des chapitres à l'histoire qu'elle amassait en elle. Il manquait les chapitres du milieu, car Reynalda n'avait jamais parlé que du commencement. De son enfance. Comme si seul ce temps-là comptait pour elle. Comme si toutes ces années qui s'étaient écoulées entre son départ de la Guadeloupe jusqu'à sa rencontre avec Marie-Noëlle à Savigny-sur-Orge, n'importaient pas. Pourtant, elles n'avaient pas dû être éclairées de beaucoup de lumière, ni réchauffées de beaucoup de chaleur, ces années-là. Le Paris où Reynalda avait débarqué à la fin des années cinquante n'était pas le Paris d'aujourd'hui, Paris, capitale de la couleur, Paris des Deuxièmes Générations, des négropolitains, des harkis et des beurs. C'était le Paris white du « Y a bon, Banania » ! Sans vergogne, la chéchia rouge et le sourire béni-oui-oui s'étalaient sur tous les murs du métro. Dans les transports publics, un cercle de places vides entourait la négresse à la mauvaise couleur. Les petits enfants pointaient leur doigt sur elle, recroquevillée dans son coin tandis que les adultes faisaient tranquillement leurs commentaires à voix haute. Au sortir de dix jours de malaise, à ballotter sur les vagues de l'océan, Reynalda avait pris le train maritime plus communément appelé « train des nègres », qui à cette époque-

là charroyait les émigrés en provenance des départements d'outre-mer depuis Dieppe jusqu'au mitan de Paris : gare Saint-Lazare. C'était à chaque fois un grand rassemblement. Des parents, des relations, des amis qui ne s'étaient pas vus depuis des temps et des temps se jetaient en pleurant au cou les uns des autres. On échangeait des baisers, des milans, les dernières nouvelles de la Guadeloupe, de la Martinique, de la Guyane, des adresses. On s'escortait. On promettait de se revoir au plus tôt.

Personne n'attendait Reynalda, petite silhouette furtive dans la foule. Elle avait sorti une lettre de sa valise et, suivant les indications, elle était arrivée sans mal au boulevard Malesherbes. Elle ne regardait ni à droite ni à gauche, seulement en haut de sa tête, les numéros sur les façades de pierres endeuillées.

Jean-René Duparc était un stomatologue. Un stomatologue à la mode qui refaisait leur sourire aux hommes politiques et aux stars de cinéma. Marie, sa femme, avait commencé par exercer un métier, puis avait dû l'abandonner. Elle avait trop à faire avec ses trois enfants surtout que Jean-René aimait beaucoup recevoir du monde. Malgré leurs airs frivoles et dissipés, Jean-René et Marie étaient des chrétiens convaincus, très proches du Secours catholique et qui avaient parfois des chiffonniers d'Emmaüs à leur table. À cause de cela, ils se préoccupaient beaucoup de l'avenir de leur domesticité. Outre Reynalda chargée des soins aux trois enfants, le couple louait les services d'une cuisinière, d'une femme de ménage et d'un chauffeur. Ils donnèrent à Reynalda une chambre sans eau au sixième étage sous les toits, mais lui autorisèrent l'accès à la salle de bains des enfants. Trois fois la semaine, Marie la lâchait à cinq heures pour les cours du soir et, entre deux biberons, lui laissait du temps pour préparer ses devoirs. Pour son éducation, elle lui achetait des romans, ceux-là mêmes qu'elle avait aimés à son âge : *Le Grand Meaulnes, Gatsby le Magnifique, La Promenade au phare, L'Écume des jours*. Des fois, elle l'emmenait au cinéma avec Nathalie, son aînée de neuf ans. Une demi-journée par mois, elle la forçait à sortir toute seule, après avoir consulté la *Semaine de Paris* et lui

indiquait les expositions enrichissantes et les flâneries plaisantes.

Reynalda prenait note, mais n'en faisait qu'à son idée. D'ailleurs, elle ne pratiquait qu'une promenade. Toujours la même. Depuis le boulevard Malesherbes, elle rejoignait la Seine et, à petits pas, elle descendait le long des quais jusqu'au Quartier latin. Arrivée là, elle n'approchait pas de la formidable Sorbonne, n'entrait pas dans les librairies ou les cafés. Elle se contentait de humer de loin l'odeur de liberté et de félicité des étudiants. Qu'elle aurait voulu être l'un d'eux au lieu de servir encore et encore ! « Oui, madame. Oui, monsieur. Merci, madame. Merci, monsieur ». « C'est entendu. » Porter sur sa figure un masque de bonniche de jour comme de nuit.

L'été se passait en Dordogne où Jean-René avait restauré de ses mains une vieille maison paysanne.

Bref, les Duparc se sentaient au-dessus de tous reproches. Voilà pourquoi ils furent tellement vexés quand, après quatre années, une conseillère d'éducation vint sonner à leur porte et le prit de très haut avec eux. Elle les traita comme de vulgaires exploiteurs, les sommant de chercher une autre bonne d'enfants, car Reynalda allait bénéficier d'une bourse et préparer l'examen d'entrée à l'école des Assistantes sociales du boulevard B*. Jean-René se mit en grande colère, et Marie pleura en entendant cette algarade imméritée. Ils convoquèrent Reynalda. Pourquoi leur avait-elle caché qu'elle voulait les quitter ? Est-ce qu'elle n'aimait pas leurs chers petits ? Mais Reynalda resta tête basse devant eux et ne put rien avancer pour sa défense. Il faut reconnaître que Jean-René et Marie avaient été de bons maîtres. Pourtant, on sait depuis l'esclavage que ceux-là sont le plus haïs. Qu'au cours des révoltes, c'est ceux-là qu'on égorge en premier. Leur sang versé oint le baptême de la liberté.

Toujours est-il que Reynalda quitta le boulevard Malesherbes, avec sa valise un peu moins vide qu'à son arrivée, remplie des vieux chandails et des écharpes défraîchies que lui avait donnés Marie. Les autres domestiques ne la regrettèrent pas. Les enfants, non plus. Les premiers

jugeaient qu'elle se donnait des airs. Les seconds ne l'avaient jamais vue rire ni sourire et le soir, elle les baignait avec une telle figure que l'eau se glaçait à l'entour d'eux.

Marie-Noëlle imaginait Reynalda au cœur de Paris, à la rue Lhomond dans une très modeste pension de famille tenue par des religieuses de l'ordre du Saint-Esprit. Trois marches de pierre usées en leur centre, ceinturées d'une balustrade de fer peinte en noir, mènent à la porte basse. Dans le réfectoire tout imprégné de l'odeur tenace du chou-fleur, un poêle à charbon n'arrive pas à réchauffer l'hiver. Les pensionnaires sont de tous âges. Reynalda n'est pas la plus jeune. Ni la plus vieille. On compte une petite vendeuse en librairie et un garçon apprenti relieur. Elle est la seule Noire et aussi la seule à poursuivre des études. Derrière son dos, on la surnomme sans méchanceté tantôt « Blanche-Neige » à cause de sa couleur, tantôt « Mamzel Docteur » à cause de son air réfléchi. Pressée de questions, la supérieure, sœur Tharcisius, figure ridée comme une pomme sous la cornette empesée, a quelque peine à commenter sur la « jeune Noire ». Rien à signaler. Sous le toit de la rue Lhomond ne se rencontrent que des sans famille et sans amour. Reynalda ne fit que passer à la pension, car dès la fin de la première année elle fut admise à l'examen d'entrée à l'école des Assistantes sociales. Sœur Tharcisius a beau réfléchir, elle ne voit qu'un ou deux détails qui méritent d'être signalés. Dès qu'elle en avait le loisir, Reynalda courait aux Bains-Douches de la place Mouffetard et y demeurait de longues heures. Dans l'étroite cabine aux parois de bois, elle se perdait et suffoquait dans la vapeur. Elle s'ébouillantait avec l'eau chaude, puis tremblait sous la morsure des jets glacés. À croire qu'elle ne se sentait jamais assez propre. La nuit, elle était sujette à des cauchemars et dérangeait ses voisines de chambre. On finit par la mettre à dormir avec une juive qui avait vécu l'Holocauste. À part cela, Reynalda ne sortait jamais le soir et n'avait pas d'amis. Ni homme ni femme. Ne nous attardons pas sur les trois années de Reynalda à l'école du boulevard B*. Elles n'offrent pas non plus grand intérêt. Une photographie de la promotion 1967, trois rangées de jeunes filles vêtues d'uniformes blouses blanches, donne une idée de son physique. Comme qui dirait inexistant. Peu de chair. Au premier rang à cause de sa petite taille, les yeux

baissés, les cheveux tant bien que mal lissés dans un chignon tête d'épingle. Le métier d'assistante sociale qui venait d'être créé était encore mal défini. Il tenait à la fois de l'infirmière en pédiatrie, de la conseillère juridique et de la bonne sœur, le tout accompagné d'une poigne d'adjudant-chef. Curieusement, Reynalda y excella et, à vingt-trois ans, pour son premier poste, elle fut nommée à la mairie de Savigny-sur-Orge. À l'école, on lui promet un bel avenir.

Le principal secret que Marie-Noëlle aurait voulu percer, c'est celui des relations de Reynalda avec Ludovic. L'amour, aussi inattendu qu'une clairière au bout de la touffeur des grands bois. Que la lumière après des heures de totale noirceur. Dans le fond, Marie-Noëlle est affreusement jalouse. Qu'est-ce qui lui a manqué pour que personne jamais ne l'aime comme Ludovic aime sa mère ? Ni Stanley ni Terri. Ni aucun de la tralée qui est passée dans son lit.

Elle ne saura jamais comment Reynalda et Ludovic se sont rencontrés. Comment il est parvenu à s'approcher d'elle qui ne laisse personne l'approcher, à dénouer un par un les nœuds emmêlés de son esprit, à panser ses plaies toujours ouvertes. Ils marchent main dans la main le long de l'avenue Gabriel-Péri sans un regard pour les magasins de confection à bon marché et les boutiques d'horlogerie. Ils s'asseyent sous les marronniers du parc Danièle-Casanova parmi les enfants d'Arabes à tête bouclée et elle lui raconte son enfance. Pour moi, pas d'odeur de sucre ni de cannelle. Pas de contes créoles ni de misik chouval bwa. Voilà pourquoi je suis devenue ce que je suis. À un moment, il lui parle de Muntu, l'association qu'il fréquente. Il l'emmène aux réunions avec lui. Un jour, ils montent dans sa chambre. Sous les regards de Malcolm X* et de Bob Marley, ses dieux, il la prend dans ses bras comme son enfant malade. Il la serre sur sa poitrine. Il approche sa main, sa bouche de son sexe torturé et elle le laisse faire. Il donne du plaisir à son corps souffrant.

Marie-Noëlle ne s'était jamais rendue à Basse-Terre, car dans le temps qu'elle était enfant, c'était un voyage qu'on

n'effectuait pas sans une bonne raison et Ranélise n'en avait aucune.

Peu après Petit-Bourg, elle pénétra dans le royaume nouveau pour elle de la verdure et des bananiers. Sur les deux côtés de la route, le paysage défilait comme une succession de cartes postales attendues et cependant surprenantes. Marie-Noëlle réalisait le danger qu'il y aurait à céder à cette magie, mais aussi à s'y refuser entièrement à cause de l'homme par-derrière, peureux et fragile, sous sa tôle et son béton. Quoi qu'elle en ait, la beauté mérite l'attention.

Marie-Noëlle et Judes Anozie trouvèrent sans difficulté la villa d'Aristide et Fiorella Démonico sous les manguiers du chemin de circonvallation. Avant eux, elle avait appartenu à leurs parents, mais ils l'avaient rebaptisée Villa Arcania. Villa Arcania. Par la vertu de ces lettres blanches laborieusement tracées sur un rectangle de bois peinturé en noir, voilà que les membre de la famille Coppini cessaient d'être des fantômes, des ombres traquées par la mémoire pour devenir des personnes de chair irriguée avec des nerfs et du sang. Voilà que cette histoire des origines, cette histoire qui ne reposait que sur le dire, la parole des uns et des autres, rentrait dans la réalité. Elle n'attendait plus que la main d'un scribe pour la fixer par écrit et ainsi lui donner la pesanteur de la vérité. Pourtant au moment de tenir le rôle auquel elle se préparait peut-être sans s'en douter, peut-être depuis le début de sa vie, Marie-Noëlle hésitait. Elle allait réveiller les zombies, poser du sel sur la pointe de leur langue. Alors qu'elle n'avait aucun droit sur cette histoire. Elle ne lui appartenait que parce qu'elle appartenait à Reynalda. Reynalda qui s'était enveloppée de silence, qui avait rompu tous les liens qui l'amarraient à l'île. Est-ce qu'écrire ne reviendrait pas à la trahir, à la blesser encore une fois ?

Le jardin de la Villa Arcania assez mal entretenu manifestait le fouillis propre à cette région de pluie et d'humus. Des lianes pendaient des pieds-bois et l'or des cabosses de cacao brillait dans le feuillage. La mine ennuyée, Aristide Démonico attendait ses hôtes sur la terrasse d'une maison de béton (toujours). Aux yeux de Marie-Noëlle, toutes les maisons du pays avaient un air de famille. Boursouflées de

galeries, de galetas, de pièces supplémentaires, elles restaient des extensions de la case de Bonne-Maman qui en était l'épure originelle. La Villa Arcania s'efforçait de se donner l'importance qui siérait à son maître. Aristide Démonico. Un mulâtre carré, les cheveux bouclés et grisonnants. Dans son costume de coutil comme on n'en faisait plus, posé là, il semblait attendre un photographe. L'approche de l'âge ne le mortifiait pas, car il examina Marie-Noëlle sous faces et coutures. Ce qu'il vit ne dut pas complètement lui déplaire, puisqu'il changea de mine et ébaucha un sourire. Comme Bonne-Maman, il parlait sans s'arrêter, sans laisser aux autres la possibilité de placer leur mot. Mais ses mythes différaient des siens. Il était amoureux fou de sa région et ne l'aurait échangée pour aucune autre. Il se rappelait comme un cauchemar les événements de 1976 quand la mauvaise humeur de la Soufrière l'avait obligé à prendre refuge chez un cousin de son père en Grande-Terre. Il évoquait avec bagout les encombrements sur les routes, l'interminable procession des autos-chars hérissées de matelas, d'enfants et de pauvres possessions entassés à la va-vite lors de l'évacuation spontanée. Il était alors jeune fonctionnaire et, pendant six mois, il avait dû s'enfermer dans la sous-préfecture de cette ville étouffante et surpeuplée qu'est La Pointe. Malgré les efforts de la métropole, décidée à mettre fin au bicéphalisme du pays, Basse-Terre avait survécu. Même, elle s'était épanouie. Quand il était petit garçon, la rivière aux herbes qui coupe la ville en deux avait un surnom. On l'appelait la rivière Caca. Depuis le coucher du soleil et jusqu'au bon matin, les gens venaient y vider le contenu de leurs pots de chambre. L'eau bourbeuse charroyait vers la mer sa cargaison d'excréments. Les cases s'entassaient sur les replats du quartier Saint-François comme sur les mornes du quartier du Carmel. Au port, n'entraient que des navires charroyant des matériaux d'emballage pour la banane. Au jour d'aujourd'hui, Basse-Terre était une des cités les plus modernes des Caraïbes. D'ailleurs, la Guadeloupe entière se modernisait. Est-ce qu'elle avait suivi la Route de la Traversée qui coupe en deux le massif montagneux ?

Comme cela, elle était venue à la recherche de sa famille ? (Il riait.) À la recherche de son identité ? (Il riait plus fort.)

L'identité, ce n'est pas un vêtement égaré que l'on retrouve et que l'on endosse avec plus ou moins de grâce. Elle pourrait faire ce qu'elle voulait, elle ne serait plus jamais une vraie Guadeloupéenne. À ce moment, Judes Anozie qui s'était tenu jusqu'alors silencieux, comme absent dans son coin de terrasse, parvint à placer un mot. Qu'est-ce que cela voulait dire être une vraie Guadeloupéenne ? La question déplut à Aristide Démonico qui ne prit pas la peine d'y répondre. Il donna tout simplement un dos méprisant à Judes Anozie. Et revint vers Marie-Noëlle. Dommage, ni lui ni Fiorella ne pouvaient lui être d'une grande utilité. Ainsi qu'il le lui avait expliqué au téléphone, sa femme était en croisière avec leur fille cadette. C'était elle qui était intarissable sur ce sujet-là, qui remplissait la tête des gens avec les mêmes sempiternelles questions sans conclusion. Personne ne le croirait s'il disait que cette obsession de Fiorella avait en quelque sorte ruiné leur mariage. Quand il s'approchait pour la prendre dans ses bras, elle murmurait le nom de Reynalda. Elle avait transformé leur lit nuptial en divan de psychanalyste avec en prime crises de nerfs et crises de larmes. Toutes ses phrases débutaient de la même manière : « Quand nous étions petites ceci, quand nous étions petites cela ! » Qu'est-ce qu'il ne l'avait pas entendue déblatérer sur son défunt papa, à l'en croire, violeur, sadique, sur Nina, la servante au mauvais cœur, qui lui aurait livré sa propre fille ! C'était tout simple à comprendre. Elle les haïssait parce qu'ils couchaient ensemble et trahissaient sa bien-aimée maman Arcania, couchée malade au premier étage. Une banale affaire de jalousie filiale. Et le juge Démonico qui prenait l'affaire au tragique ! Qui se renseignait sur Gian Carlo, cet artisan tel qu'on n'en voit plus au jour d'aujourd'hui ! Qui avait dans l'idée d'ouvrir une enquête sur lui alors qu'il n'y avait pas un seul petit commencement de preuve. Rien de rien. À part des racontars d'adolescente !

Reynalda disparue, Fiorella avait remué ciel et terre pour la retrouver. Une année, la rumeur avait prétendu que celle-ci restait à la Dominique, en case avec un nègre anglais. Aussitôt Fiorella avait fait le voyage jusqu'à Roseau. Elle en avait profité pour passer des semaines loin de ses obligations d'épouse et de maman au point que les gens s'étaient mis à jaser. Une autre année, quelqu'un avait soutenu avoir vu

Reynalda derrière un étal au marché de Fort-de-France. Du coup, Fiorella avait pris le bateau pour la Martinique. Toujours est-il qu'elle n'avait jamais pu découvrir la trace de sa bonne amie. À tout moment, elle s'attendait à voir surgir son nom en capitales comme chanteuse d'opéra. Rien de tel ne s'était jamais produit. Si Reynalda était une personne avec un peu de sentiment, croyez-vous qu'elle n'aurait jamais donné de ses nouvelles ? À son retour au pays à la fin de l'été, quand Fiorella apprendrait que Reynalda vivait en plein Paris et que sa fille était venue en personne la chercher à Basse-Terre, elle tomberait en état. Combien de semaines Marie-Noëlle demeurait-elle encore à la Guadeloupe ?

Au fur et à mesure qu'il parlait, la tristesse prenait entière possession du cœur de Marie-Noëlle. Elle se sentait le dos au mur. Les principaux acteurs de ce drame étaient morts. Fiorella était hors d'atteinte. Si elle voulait connaître sa géographie et la carte de son identité, rien à faire, c'est sa grand-mère qu'il lui fallait affronter.

Cette grand-mère dont elle ne pouvait décider si elle était ange ou guiablesse, carabosse, jeteuse de mauvais sorts ou maman d'lô, les mains pleines de cadeaux.

5.

Au bout du bout de la mer, c'est un rocher désolé. Une terre marginale et déshéritée. Une terre d'exil. Elle fut bagne. Elle fut lazaret. On dit que les mauvais sujets du Roy embarqués au port de Rochefort pleuraient de désespoir en y débarquant et en parcourant l'exiguïté de leur prison. Plusieurs d'entre eux échappaient à la surveillance de leurs gardiens et se jetaient la tête la première du haut des falaises surplombant la mer. D'autres devenaient fous furieux et l'écume aux dents, pareils à des bêtes enragées, ils mouraient au bout de quelques jours. Le cimetière marin de Grande-Anse abrite ces tombes modestes, curieusement parées de noms trop somptueux pour elles. Au fur et à mesure que le catamaran s'approchait de la côte cependant, ces mauvais souvenirs s'estompaient. Il semblait au contraire que l'île aride se coloriait sous le soleil, se mettait à sourire. Elle sortait sa tête hors de l'eau pour épier l'arrivante et lui adresser avec son bonjour un reproche comme à un parent ingrat : « Enfin ! Il y a tellement de temps que je t'espérais. » Les yeux aveuglés par tout le bleu aux alentours, Marie-Noëlle ne s'aperçut de rien. Son cœur s'alourdissait tandis qu'elle regardait se dessiner, de plus en plus net contre le ciel, l'îlet inhospitalier où sa race avait levé. Jusqu'à la dernière minute, elle avait hésité. À présent, l'envie la prenait de faire demi-tour, de revenir en vitesse vers Saint-François qu'elle pouvait apercevoir en tournant la tête, vautré dans le lointain de la Grande-Terre. Comme s'il avait deviné ce qu'elle ressentait, Judes Anozie la saisit par le bras et la força à se mettre debout. Quand le bateau eut accosté et se fut amarré dans un grand désordre de cris et de vociférations inutiles, elle se résigna à suivre les autres voyageurs. Les gens qui vendaient de tristes colifichets sur la jetée, le trop-plein des chômeurs, les oisifs en tous genres qui flânaient par là, les examinèrent avec curiosité. Ils se tenaient par la main et, pourtant, on ne s'y trompait pas. Elle avait la mine trop absorbée et puis, elle ne lui prêtait aucune attention. On sentait que ces deux-là n'étaient ni des amoureux ni des touristes comme les autres, affairés, innocents et qui brandissaient déjà leurs appareils de photo. Leur voyage était motivé par des

raisons personnelles, plus secrètes, très particulières. Ils n'étaient pas en quête de ce qui n'avait pas encore été saccagé dans un pays où tout était vendu à l'encan. Qu'est-ce qu'ils pouvaient rechercher ? Un petit cortège se forma et les suivit de loin à travers la place du Moine mendiant, histoire de voir là où ils allaient.

Tous les Guadeloupéens sont parents. Premièrement, ils sont pour la plupart sortis du même ventre-négrier, expulsés au même moment, sur les mêmes marchés aux esclaves. Deuxièmement, dans les plantations, des liens se sont noués entre ceux-là et les autres, promiscueux, proches comme des incestes. Judes n'avait pas eu de peine à se trouver un cousin, Anozie aussi, prénom Cyrille, médecin généraliste et qui, en politique, espérait bien faire un jour main basse sur la mairie. Cyrille fit reproche à Judes de ne pas les visiter plus souvent. Or, ce n'était plus comme dans le temps. Il y avait l'avion entre La Pointe et Grande-Anse. En plus, pourvu qu'on ait le pied marin, le bateau faisait la navette deux fois par jour. Cyrille échangea aussi avec Marie-Noëlle quelques points de vue et opinions sur les États-Unis d'Amérique où il s'était rendu à plusieurs reprises. Quand même, homme moderne, il ne perdit pas de temps dans ces préambules de politesse à l'ancienne mode et alla assez vite à l'essentiel. Comme tous les gens à la Désirade, il connaissait Antonine Titane dite Nina. C'était quelqu'un. Elle habitait sur la « Montagne ». Chaque mois, après avoir touché sa pension, de retraite, elle venait faire des emplettes au supermarché de Grande-Anse. Pas grand-chose ! De la morue salée, quelques paquets de lentilles, de pois rouges, de pois verts cassés. Des fois, quand elle le voulait bien, il soignait sa sciatique et son emphysème. Ce qui était arrivé dans le passé appartenait au passé. Certes, une réputation flottait autour d'elle, tenace comme un restant de mauvaise odeur. Les enfants en avaient peur et la surnommaient « vié volan ». Certains chuchotaient la sombre histoire qu'elle avait vécue avec sa fille. Disparue, un beau matin, sans espoir de retour. Pourtant, personne ne s'offusquait plus et les gens la plaignaient plutôt de vivre seule dans sa case, avec pour toute compagnie celle d'un chien créole à tête jaune. Au dernier cyclone, elle avait refusé de rejoindre les abris de la municipalité et elle avait passé la nuit à se battre

avec la colère du ciel. La sachant spéciale, méfiante et forte en gueule, Cyrille ne l'avait pas informée que quelqu'un voulait s'entretenir avec elle. Il valait mieux y aller par surprise.

Ce qu'on appelle la « Montagne » à la Désirade malgré cette appellation n'est pas une vraie montagne. Ce n'est qu'un haut plateau central. D'un côté, il bute sur une falaise vertigineuse au pied de laquelle la mer déverse ses paquets d'eau. De l'autre, il s'affaisse doucement en une plaine littorale, ombragée par des cocotiers. La « Montagne » a son histoire. Dans le temps, c'est là que se réfugiaient tous ceux qui avaient peur de la contagion des lépreux qu'on avait parqués dans les paillotes de Baie-Mahault. Nos historiens nous disent aussi qu'une colonie de nèg mawon partis nuitamment de Grippière Grippon finirent par s'y installer, convaincus que personne ne viendrait les chercher jusque dans ce bout du monde. Erreur fatale. Les troupes lancées à leur poursuite les rattrapèrent, les mirent en pièces. Ces nèg mawon-là ne dorment dans aucun cimetière et l'on chercherait en vain à retrouver leurs tombes quelque part.

Le 4x4 de Cyrille quitta Grande-Anse qui se donnait des airs prétentieux de capitale. Il bondit sur la route qui courait en bordure de mer. Des rangées de maisonnettes en dur, toutes pareilles et de mêmes couleurs faisaient l'orgueil de la municipalité parce qu'elles avaient remplacé les masures d'autrefois. Puis, il vira de bord, dévora une série de mornes boisés, manguiers, poiriers-pays, avant d'atterrir sur un palier qu'on aurait dit posé en équilibre au-dessus de la mer. Là, c'était la désolation. On entendait le désordre des vagues rageant tout autour, mêlé au feulement du vent et aux cris des oiseaux de mer. Des parcelles de pierrailles étaient entourées de haies d'arrête-bœufs. Plus d'habitations avec leurs parades de linges accrochés pour sécher sur des lignes et d'enfants jouant au ballon. Seule, sous un mapou gris couleur cendre, une case. Noirâtre, informe sous un toit rapiécé qui la coiffait de travers. Autour, une haie de crotons jaunes délimitait un périmètre de blocs calcaire entre lesquels quelques pieds de manioc ou de malanga se battaient pour pousser. Trois moutons au piquet bêlaient à fendre l'âme tandis qu'un chien créole aboyait comme un enragé devant la porte. Avec un

saisissement, Marie-Noëlle reconnut la case de son rêve. Oui, c'était elle qu'elle avait vue nuit après nuit. C'était la même. Tout y était. Ne manquait que la lumière sans violence de la lune pour la baigner dans l'irréalité. Comme dans son rêve, ses jambes refusèrent de la porter. Elle manqua de tomber par terre et, cette fois encore, Judes Anozie dut la retenir par le bras. Elle s'accrocha à lui. C'est sur les traces de Cyrille qu'ils s'approchèrent de la case malgré les aboiements de plus en plus rageurs du chien et ses crocs prêts à mordre. Cyrille répéta comme s'il voulait s'excuser que Nina n'était pas toujours commode aux visiteurs et frappa à la porte. Au bout d'un temps qui parut long, très long, celle-ci s'ouvrit avec un grincement de ses gonds qui résonna déchirant comme une alarme. Une femme, pieds nus, tête sans madras, habillée d'une golle plutôt défraîchie apparut sur le seuil et les considéra sans grâce. Dans son imagination, Marie-Noëlle se l'était représentée sur le modèle de Reynalda. Petite. Sans corps.

Or Nina qui se tenait bien droite malgré sa sciatique et ses douleurs était haute, très haute. Plantureuse. On distinguait la forme affaissée de ses seins, lourds, atteignant presque son ventre. Ses bras, ses épaules étaient bien en chair. Sa figure frappante malgré l'âge et le dénuement gardait ses contours arrogants. Pas de doute, dans son temps, Nina avait dû être une belle négresse. Une vraie femme matador. Reconnaissant Cyrille, elle se força à sourire, ce qui découvrit des dents fortes, blanches et intactes. Puis, elle s'effaça pour laisser tout le monde entrer. Après l'éclat violent du dehors, on ne distinguait rien à l'intérieur. Mais la puanteur vous prenait à la gorge, comme dans un parc à cochons. Quand ses yeux se furent habitués à la pénombre, Marie-Noëlle s'aperçut que la case se composait en tout et pour tout d'une pièce. Des hardes étaient jetées par terre dans un coin. Quatre chaises qui n'invitaient pas à s'asseoir jouaient aux quatre coins. Sur une table traînait le restant d'un repas et, dans ce qu'on pouvait appeler le coin-cuisine, quelques fait-tout, quelques gamelles en aluminium étaient suspendus au-dessus de l'évier. Il n'y avait pas d'électricité et une lampe-tempête était placée en évidence sur la table à côté d'une boîte d'allumettes. Nina fixait ses visiteurs avec une attention qui rapetissait ses larges

yeux bleuis par la cataracte. L'expression de son visage ne laissait pas de doute sur ce qu'elle pensait : qu'est-ce que ces gens lui voulaient ? Elle n'avait rien demandé à personne. Qu'est-ce qu'ils venaient chercher sur son plancher ? Son regard se posa d'abord sur les deux hommes. Puis, sur Marie-Noëlle. Une fois là, il sembla à Marie-Noëlle qu'il s'accrochait, tenace et têtu, la vrillait, ne la lâchait plus. Marie-Noëlle qui dans sa tête avait préparé des explications, une série de phrases bien tournées, perdit complètement pied. Tous ces mots s'envolèrent, partirent en ronde, en drive autour d'elle et elle s'entendit balbutier d'un ton geignard :

— Je suis la fille de Reynalda et… et de Gian Carlo.

Elle balbutiait. Sa voix tremblait comme celle d'une enfant. Et pourtant, elle sentait en elle un surgissement de confiance. C'était la première fois qu'elle déclinait sa généalogie, qu'elle nommait au grand jour le nom de ceux qui l'avaient engendrée. Et c'était comme si enfin, elle prenait possession d'elle-même et qu'elle marquât sa trace sur la terre.

La réaction de Nina ne fut pas celle qu'elle attendait. Embarras, contrition, colère. Nina commença par la fixer, comme si elle n'était pas certaine de ce que ses oreilles entendaient. Puis, elle rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Un rire sans fin. Un rire qui lui distendait les lèvres, découvrait le fin fond de sa gorge et la vipère violacée de sa langue. Un rire qui d'un seul coup anéantissait les certitudes de Marie-Noëlle et la rejetait vers ce territoire du doute et de l'angoisse qu'elle avait cru quitter pour toujours.

Le récit de Nina

Je ne sais pas ce qu'elle t'a raconté. Les bêtises qu'elle a inventées avec Fiorella, j'en suis sûre. Que je l'ai forcée. Que la première fois, j'ai même tenu ses mains. Elle a dû raconter qu'elle a fait cela parce qu'elle avait peur et que je l'avais menacée. Et puis quoi encore ? Elle a toujours été comme cela : menteuse, tellement menteuse, personnelle, sournoise. C'est un grand malheur d'avoir mis sur la terre une fille pareille. Et pour toi, c'est un grand malheur de l'avoir comme maman. À présent, elle reste à Paris d'après ce que tu me dis ? Avec son mari et ses deux enfants dans l'opulence sans souffrance qu'elle a toujours désirée ? Tant mieux pour elle ! Moi, je n'ai pas besoin d'elle : je n'ai plus beaucoup de temps à attendre sur cette terre. La nuit, j'entends la mort qui affûte ses grands couteaux. Pour moi, la vie a commencé de la même façon que pendant l'esclavage. Ma maman faisait pousser le coton pour le compte de la « Société » qui venait d'installer deux plantations industrielles. Tout le monde à la Désirade s'était mis dans le coton parce que les gens étaient fatigués de s'échiner sur du maïs, du manioc ou des pois qui rapportaient à grand-peine de quoi manger. Chanceux celui qui possédait un bananier même tout chétif et sans force à côté de sa case et qui pouvait nourrir un cabri. Je te parle du temps longtemps, avant le cyclone de 1928. La « Société » n'existe plus à présent. Si tu pars te promener du côté de Baie-Mahault, tu verras des restants de murs cachés sous les piéchans. Tu verras aussi ce qu'on appelait la route des tracteurs. Une piste qui montait depuis la plage du Souffleur jusqu'à la « Montagne ». Les tracteurs lançaient des paquets d'essence et le feu prenait dans les raquettes et les têtes à l'anglais qui envahissaient tout partout. J'étais un bébé au sein quand ma maman m'a emmenée dans le coton. Je dormais à côté d'elle dans un panier. Elle m'a fait travailler dès que j'ai pu me tenir debout sans tomber sur mes deux pieds. J'ai appris à cueillir les capsules de coton, les bonnes, celles qui n'avaient pas de vers roses, avant même de savoir parler. Toute la journée sous le soleil, je remplissais des sacs de vingt kilos que les hommes chargeaient sur leur dos comme des bêtes à cornes et portaient à l'égreneuse. Le soir, nous étions tellement vannées que nous ne pouvions rien avaler.

C’est à ma Bonne-Maman que je ressemble. Elle s’appelait Désilia Titane. Les gens parlent encore d’elle à la Désirade. Il paraît que si elle restait avec quelqu’un, elle le mettait à l’article de la mort tellement elle lui demandait et lui redemandait encore. Aussi, les hommes avaient peur d’elle. Ils venaient, ils faisaient leur affaire en vitesse et puis, ils partaient. De telle sorte qu’elle n’a jamais pu savoir exactement qui lui avait donné ses six enfants. Ma maman, Thracie, était la dernière. Comme elle était rouge, on racontait que son papa était un des prêtres de Baie-Mahault pour qui ma Bonne-Maman se louait, car elle n’a jamais accepté de travailler dans le coton. C’était une sacrée danseuse. On venait la chercher pour les léwoz, les léwoz au komandman. D’ailleurs, c’est dans un léwoz au komandman qu’elle est morte. Elle faisait un pas compliqué quand bip, elle est tombée et elle ne s’est pas relevée. Ma maman, c’était tout autre chose. Toujours triste. Je crois que c’était à cause de mon papa. Lui, c’était un pêcheur. Un mois d’octobre, il était parti comme d’habitude pêcher au « banc des vaisseaux » du côté de la Petite-Terre, parce qu’en octobre c’est la période de passage des poissons migrateurs. À ce moment-là, les filets de traîne sont lourds et tout le monde a de la chair dans sa gamelle. Un mauvais grain l’a surpris au large et son canot s’est retourné. Le temps que les autres canots se précipitent pour essayer de le secourir, il avait déjà coulé par cent cinquante brasses de creux. Ma maman est restée avec moi qui commençais à remuer dans son ventre. Dans ces années-là, il n’y avait pas de sécurité sociale. Pas d’allocations familiales, de chômage, ou de vieillesse, tous ces avantages que vous connaissez au jour d’aujourd’hui. Et puis, ma maman n’était pas une femme mariée. Elle n’avait aucun droit et moi non plus. Alors, le seul refuge c’était le coton, le coton, le coton. Je crois que mon papa n’aurait pas supporté de voir ma maman perdre sa jeunesse de cette manière-là. Mais là où il était, il ne pouvait plus rien interdire à personne.

Quand je réfléchis, je m’aperçois que ces années-là n’ont pas été les plus dures de ma vie malgré le travail et la faim. J’avais ma Bonne-Maman. En chair et en os à côté de moi. Ma Bonne-Maman qui ne parlait pas beaucoup, mais qui avait toujours une douceur pour moi, cachée dans son corsage, des

topinambours, un sucre à coco tête rose, un nougat pistache. Comme je te l'ai dit, la misère est devenue pire après le cyclone de 1928. Le cyclone a démoli tout ce qu'il pouvait démolir. Il a aplati tout ce qu'il pouvait aplatir. Rien n'est resté debout. Après, la « Société » a préféré s'installer dans la région de Saint-François et à la Désirade, le coton des plantations est mort de sa belle mort.

Comme ma maman. Elle n'avait pas duré longtemps sur la terre après ma Bonne-Maman.

Elle aussi m'a laissée. Elle est partie un soir de novembre quand les grands vents gueulaient et se battaient comme des enragés. Dans le désordre, on n'a même pas entendu sa petite voix qui donnait son adieu à la terre. Une de ses grandes sœurs, Tertullie, m'a prise chez elle dans sa quantité d'enfants et j'ai quitté le quartier des Galets où je restais avec ma maman. Ma tante n'avait que des garçons, sept en tout, dépareillés, chacun d'eux un papa différent, comme cela se faisait à l'époque. Le plus vieux, son préféré, parce que tout petit, il avait failli mourir avec des convulsions, se prénommait Gabin. C'était celui-là seul qui comptait pour elle. Les autres n'étaient rien. Et moi, j'étais moins que rien. Ma tante avait un bon travail. Les prêtres de Baie-Mahault lui avaient trouvé à se louer pour le compte des sœurs dominicaines qui s'occupaient des lépreux. Elle logeait à l'intérieur de ce qu'on appelait le « camp », dans un des pavillons en dur qui avaient remplacé les vieilles paillotes de l'ancien temps. Malgré son nom de léproserie qui faisait peur à tout le monde, l'endroit était joli. Les gens du « camp » étaient les seuls à avoir l'électricité et l'eau courante. Toutes les femmes de la Désirade charroyaient des seaux d'eau sur leur tête depuis la ravine Cybèle. Les pavillons étaient disposés à l'entour d'une chapelle qui avait des vitraux peints de toutes les couleurs. Chaque matin, le père Steiner, un Alsacien, disait la messe. Il était très gentil avec moi, le père Steiner. Des fois, à l'heure de la sieste, il me faisait rentrer dans sa chambre et il m'embrassait comme ma Bonne-Maman et ma maman ne m'avaient jamais embrassée. Je trouvais cela drôle, mais je ne disais rien. Je n'aimais pas son odeur, je ne peux pas dire pourquoi. Au « camp », tout le monde était gentil. Le médecin, les infirmiers, tous des

métropolitains, comme les sœurs et le prêtre, me donnaient leurs tennis à passer au blanc d'Espagne et, en récompense, je recevais des petits sous neufs. À part cela, nous n'avions pas de contact avec les malades du « camp », des blancs et des noirs, qui avaient leur école, leur salle de cinéma, leur terrain de foot. Toute la journée, mes cousins drivaient, se battaient, chassaient les oiseaux, visaient les anolis avec leur jeu de paume, chapardaient aussi tout ce qui traînait. Moi, j'étais une fille, je travaillais comme une bête. J'aidais ma tante à laver et repasser le linge du « camp », draps, taies d'oreiller, serviettes de toilette, blouses de médecins et d'infirmiers, affaires des sœurs, qu'on avait laissé à tremper deux ou trois jours durant dans l'eau de Javel pour le désinfecter. Je n'avais pas une minute à moi. C'est pour cela que je ne suis jamais entrée dans une école, que je ne sais ni lire ni écrire, même pas signer mon nom. Des fois, je prends un morceau de journal dans mes mains. Je le regarde et je me dis que mon existence aurait été autre chose si j'avais pu le déchiffrer. Il me semble que, dans ce cas-là, j'aurais compris le monde, sa signification, son mystère et que mon existence aurait eu meilleur goût.

Ce qu'il y a, c'est que les gens dans le quartier de Baie-Mahault, contigu à la léproserie, étaient jaloux de nous. Parce que nous avions notre ventre plein et que nous étions toujours bien propres sur nous. Aussi, ils faisaient semblant d'avoir peur comme si, nous aussi, étions des lépreux. Nous qui n'avons jamais connu une seule personne malade dans notre famille. Ma Bonne-Maman est morte en dansant. Si ma pauvre maman est partie avant son temps, c'est à cause de tout le chagrin qu'elle avait amassé dans son cœur. Il faut dire que le mépris des gens de Baie-Mahault glissait sur nous comme l'eau sur le malanga. En vérité, qu'est-ce qu'il y avait à envier dans la compagnie de gens aussi noirs que nous, qui ne savaient même pas parler français, plus malheureux encore et démunis ? Ils n'avaient rien de rien à nous donner. C'est ce que ma tante répétait et, sur ce point, elle avait raison.

Quand j'ai eu mes quatorze ans, au moment où j'ai commencé de porter du coton entre mes cuisses, ma tante m'a mise assise devant elle. Elle m'a dit que je ne devais jamais au grand jamais laisser un nègre monter sur moi pour me donner

un enfant de sa misère. Mieux valait un Blanc, un mulâtre, un coolie même. Les nègres, d'après elle, étaient responsables de tout le malheur des femmes, de tout le malheur du monde. Les nègres, c'étaient des cyclones et des tremblements de terre. J'étais bien embarrassée en entendant ses paroles parce que je ne pouvais pas lui dire que son propre garçon, Gabin, voulait à tout prix mettre sa main sur moi. J'avais beau le menacer, il continuait sans s'occuper. Il m'épiait partout où j'allais et marchait derrière moi en susurrant toutes qualités de bêtises : « chérie, cocotte, ma doudou, donne cela, je t'en supplie ». Je suppose qu'il était d'autant plus déterminé qu'aucune femme qui se respectait n'aurait voulu de lui. À dix-sept ans, Gabin n'en paraissait pas plus de dix. Sans doute à cause des convulsions qu'il avait eues quand il était petit, il s'était arrêté de grossir et de grandir. C'était un vrai flègèdè. Sa figure, c'était celle d'un ravet. Avec cela, des dents jaunes et deux gros yeux visqueux comme ceux d'un crapaud. Ma tante, quant à elle, ne le voyait pas du tout comme cela. Elle l'écoutait comme Dieu le Père écoutait Notre Seigneur Jésus-Christ, son fils bien-aimé. Ce qu'il faisait ne méritait jamais de blâmes. Ce qu'il disait était parole d'Évangile. À force de pleurer pour lui auprès du père Steiner, ma tante avait obtenu de le faire rentrer comme apprenti chez M. Ernatus, un menuisier de La Pointe. Il apprendrait un métier et il se rengorgeait déjà traitant ses frères comme ses esclaves.

Je passe vite sur ces moments qui au jour d'aujourd'hui, après plus de quarante ans, me donnent encore la chair de poule. Gabin a fini par m'avoir.

Un après-midi, j'étais descendue à la ravine Rivière. J'avais à marcher jusqu'à cet endroit-là, même si c'était loin du « camp ». On ne se serait pas imaginé à la Désirade tellement il y avait d'arbres qui poussaient dans la fraîcheur de l'eau, toutes les qualités d'arbres. Des arbres fruitiers, cocotiers, manguiers, arbres à pain, orangers. Des arbres de la forêt aussi, poiriers-pays, mapous, fromagers. À cause du chant des oiseaux qu'on ne voyait pas, mais qu'on entendait voler de branche en branche, c'était comme si on était au Paradis terrestre. Je me couchais sur l'herbe et je rêvais que j'étais déjà morte, au ciel, à côté de ma Bonne-Maman et de

ma maman, que j'avais rejoint mon papa. Gabin s'était caché derrière un pié-bwa et quand il m'a vue arriver, il n'a fait que se jeter sur moi. Il m'a menacée avec une grosse pierre qu'il tenait dans sa main.

Je suis remontée au « camp » en pleurant et j'ai raconté à ma tante ce qui venait d'arriver. Pour toute consolation, elle m'a administré un magistral soufflet. Et puis, elle m'a jetée à terre et m'a bourré les côtes avec des coups de pied. Comme une forcenée, elle criait que je mentais sur son garçon. D'ailleurs, qui allait croire une histoire pareille ? Qui allait croire qu'une fille comme moi, haute, costaude et que tout le monde prenait pour plus vieille que ses quatorze ans, s'était laissé faire par quelqu'un qui était de la grosseur de Gabin ? Savoir si, en vérité, je l'avais pas provoqué et s'il ne m'avait pas donné ce que je cherchais ? !

Je ne sais pas ce qu'il lui a raconté quand il est revenu au « camp ». Toujours est-il qu'on n'a parlé de rien et lui me narguait. Il n'a pas eu le loisir de recommencer parce qu'une semaine plus tard, fier comme Artaban, Gabin est parti à La Pointe, chez ce M. Ernatus. En versant toutes les larmes de son corps, ma tante l'a emmené s'embarquer à Grande-Anse. Le père Steiner avait « demandé le passage » pour lui à un marin pêcheur puisqu'en ce temps-là il n'y avait pas de bateaux réguliers, encore moins d'avions bien évidemment. Quand même, il y a une justice en ce bas monde. Quelques mois plus tard, Gabin est mort de la fièvre intestinale comme le chien qu'il était. Ses diarrhées et ses vomissements empestaient. Quand mon ventre a commencé à pousser devant moi, ma tante m'a mise dehors de chez elle. Elle ne pouvait pas garder une personne aussi dévergondée que moi. C'est le père Steiner et les sœurs qui m'ont prise en pitié. Les sœurs m'ont débité un petit discours sur le péché de la chair. Sans trop de conviction. Ce péché-là, tout le monde le commettait à la Guadeloupe. Je n'étais pas la première à avoir un bâtard et je ne serais pas la dernière. Le père Steiner, lui, n'a rien dit. J'ai bien vu qu'il regrettait ce qu'il n'avait pas fait. Les sœurs et le père m'ont trouvé une place de bonne chez les prêtres de la paroisse de Grande-Anse. Les prêtres voulaient que je dorme dans le presbytère pour m'avoir plus facilement, je crois. J'ai

refusé. C'est toute seule, malgré mon ventre de cinq mois, que j'ai bâti ma case à la « Montagne ». À la « Montagne », la terre appartient à tout le monde. À tous ceux qui ont deux bras, deux mains pour tenir une pioche et une fourche. Bien malin celui qui pourrait montrer un acte de propriété. Même les blancs-pays qui n'en ont pas ! Je n'ai jamais dit à personne que j'étais enceinte de mon cousin Gabin, j'avais trop honte. Par la suite quand Reynalda me demandait de nommer le nom de son papa, j'inventais n'importe quelle histoire.

On ne porte pas un fœtus, neuf mois à l'étroit dans son ventre, sans s'attacher à lui, sans causer avec lui pour lui promettre une existence meilleure que celle qu'on vit, sans imaginer la figure qu'il aura. Mais quand la sœur a mis Reynalda dans mes bras après mon accouchement, elle était tellement laide, déjà le portrait craché de Gabin, noire-noire comme lui, avec ses yeux globuleux, que tous mes bons sentiments se sont envolés aussitôt. Elle couinait comme un rat et ne pesait pas plus lourd. Née à terme, on aurait dit une prématurée. On ne commande pas à son cœur. À quoi sert de mentir ? Je n'ai jamais aimé cette enfant-là, la seule jamais sortie de mon ventre. Je n'ai jamais aimé Reynalda, mais je n'ai jamais levé la main sur elle non plus. Ni calotte ni coup de cuir. Je l'ai envoyée à l'école où, il faut dire ce qui est, elle travaillait bien à la surprise générale. Je lui donnais à manger ce que je pouvais. Elle n'avait pas de souliers. D'ailleurs, personne à la Désirade n'en avait. À part les Blancs métropolitains. Mais pour aller à la messe le dimanche, son linge était toujours propre et bien repassé.

Je ne l'aimais pas et, disons la vérité, elle ne m'aimait pas non plus. Jamais un de ces mouvements de grâce, de gentillesse comme en ont les petits enfants. Une caresse. Un sourire. Un mot doux. Quand elle n'était pas fourrée dans ses livres, elle ne s'intéressait qu'aux oiseaux qu'elle attrapait à la glu et qu'elle mettait dans une cage. Le matin avant de partir à l'école, je la voyais qui leur parlait, chantait des chansons pour eux et leur envoyait des baisers. Moi, elle me regardait comme un cheval qui a jeté son maître et ses yeux, sans fond, fixes comme ceux d'une grande personne prenaient ma photo. Je sentais qu'elle me voyait dans mes hardes rapiécées, mes pieds

nus à terre, laide à faire peur à force de pauvreté, tellement laide et tellement pauvre que c'en était une honte.

Quand Monseigneur l'évêque de la Guadeloupe, après sa visite à la Désirade, m'a proposé cette place à La Pointe, je ne voulais pas. C'est surtout pour elle que j'ai accepté. Je n'espérais plus rien de rien pour moi. À La Pointe, elle aurait au moins une chose que je n'avais pas eu la chance d'avoir : l'instruction.

Il faut que je dise que, depuis que Gabin avait mis sa main sur moi, il m'avait donné un grand dégoût des hommes. Je peux même préciser des nègres. Il me semblait que, sur ce point-là aussi, ma tante n'avait dit que la triste vérité. Les nègres sortaient tout droit de l'enfer. Je me rappelais l'odeur de Gabin, sa grimace, ses grognements au moment où il avait lâché son lait dans mon corps et j'avais comme l'envie de vomir. À certains moments, la rage me prenait et il me semblait que je devenais folle. Je sentais que si un coutelas avait été là, je l'aurais attrapé et que j'aurais couru jusqu'à La Pointe pour le couper en morceaux. Aussi, je rembarrais tous ceux – et il y en avait beaucoup – qui tournaient autour de moi. Jeunes, moins jeunes, carrément vieux-corps. Nègres noires, nègres rouges, chabins câpres. Jour après jour, ils m'attendaient à la sortie du presbytère. Ils me guettaient sur la route et marchaient derrière moi des kilomètres durant. Pendant dix ans, je peux jurer qu'aucun homme n'est venu se coucher dans mon lit et ne m'a touchée.

C'est sûrement pour toutes ces raisons-là que j'ai aimé Gian Carlo de la manière que je l'ai aimé. Au premier coup. Au premier regard. Je suis devenue son esclave comme au temps longtemps les négresses sur les Habitations. Les gens ont dit que j'étais son âme damnée. Ils avaient raison. Il m'aurait commandé de descendre en enfer pour lui que je serais certainement descendue. Gian Carlo était blanc. Il était beau avec ses yeux bleus, sa barbe et ses cheveux bouclés, pareils à la soie dans mes mains. C'était le portrait d'un prêtre, d'un saint de vitrail ou du bon Dieu en personne. Je sais bien que, lui, il ne m'a jamais aimée. C'était pour le plaisir dont il était privé. Sa femme était couchée malade depuis des années et il ne voulait pas dépenser son argent avec les dames-

gabrielles du morne à Cayes. Il disait en riant que l'argent, il avait trop de mal à le gagner pour le jeter en l'air en pure perte. Et puis, est-ce qu'on aime une bonne ? Qui, cul plus haut que tête, frotte et récure le plancher. Qui lave le linge sale. Qui fait les courses, le manger, la vaisselle. Gian Carlo était ladre, c'était son premier défaut. D'après lui, c'était parce qu'il avait manqué de tout dans sa jeunesse et chaque matin que Dieu fait, je devais me battre avec lui pour la dépense. Avec cela, il avait la maladie d'être aimé, d'être admiré. Il ne voulait jamais regarder la réalité, les choses désagréables et, pour plaire à tout le monde à la fois, il se mettait dans des situations terribles et faisait du mal à tout le monde en fin de compte. À ses vingt ans, il s'est marié avec deux femmes, toutes les deux enceintes, dans la même semaine parce qu'il n'avait pu dire non ni à l'une ni à l'autre. À cause de cela, il est entré à la geôle.

Pourtant, volontairement, il n'aurait jamais pu blesser quelqu'un. Encore moins un enfant. Toutes les histoires que Reynalda et Fiorella ont inventées, c'est de la folie pure. Il n'y a aucune vérité là-dedans. La seule vérité, c'est celle-là.

Je dormais dans le galetas. Ma couche était séparée de celle de Reynalda par un rideau et elle nous entendait. Surtout que Gian Carlo ne se gênait pas. Il s'en moquait pas mal de Reynalda et disait que, la nuit, une innocente n'a rien d'autre à faire : que dormir. Innocente, c'est ce qu'elle n'était pas précisément. Je lisais dans ses yeux troubles comme l'eau d'une mare qu'elle nous épiait, qu'elle nous écoutait et je n'avais qu'une peur : qu'elle s'accorde avec Fiorella pour tout répéter à Mme Arcania, ce qui, d'après moi, l'aurait finie.

En dedans, Fiorella, c'était une peste, une vraie dévergondée. Son papa avait dû lui défendre de mettre le pied au Lago di Como, parce qu'elle faisait des yeux doux aux clients, sans se gêner, sous le nez de leurs femmes. En apparence, on lui aurait donné le bon Dieu sans confession. On aurait dit que c'était la plus jolie, la plus angélique des petites filles. Chaque année, à l'école, les sœurs la choisissaient pour couronner la Vierge à l'occasion de la fête du 15 août. Elle formait un contraste avec sa bonne amie Reynalda. Depuis notre premier jour à La Pointe, Fiorella et Reynalda étaient

devenues des inséparables. Pourquoi ? En vérité, cela paraissait tellement bizarre. Une noire, l'autre blanche. Une laide comme le péché, l'autre, pareille à une enfant du bon Dieu. La vérité, c'est que c'étaient deux vicieuses, pareillement vicieuses. Toujours à chuchoter dans tous les coins de la maison. À pouffer de rire. À regarder insolemment les gens dans le blanc des yeux. Elles partageaient un carnet dans lequel elles écrivaient toutes sortes de sornettes, de saletés et de méchancetés. Des fois, Reynalda le laissait traîner dans la chambre par exprès, pour me narguer, moi qui ne savais pas lire. C'était sa façon de me moquer. Comme si elle me disait : « Devine, devine ce que je dis sur toi ! » Fiorella ne pouvait pas me sentir. Ce n'est pas parce qu'elle aimait trop sa maman, c'est parce qu'elle aimait trop son papa qui, lui, ne se souciait pas d'elle. Pas plus que des autres enfants. Si elle avait pu me tuer, c'est tuer qu'elle m'aurait tuée. Je lisais ce qu'elle pensait dans son regard parce qu'elle ne m'adressait jamais directement la parole si ce n'est pour me donner des commandements comme à un chien. « Nina, tu m'entends, mes culottes sont sales. Lave-les pour moi. » « Nina, j'ai vomi. Va nettoyer. » Gian Carlo avec sa manière de ne rien prendre au tragique répétait que même si elle allait tout raconter à sa maman, cela n'aurait aucune espèce d'importance. Mme Arcania adorait son mari comme le saint sacrement et, en conséquence, elle lui pardonnait tout. Elle lui avait toujours tout pardonné. Il disait aussi qu'il en était sûr et certain, Mme Arcania n'était pas née d'hier. Elle savait ce qui se passait entre nous et s'en moquait royalement. Même quand ils étaient jeunes, même avant sa maladie, elle n'avait jamais été très intéressée par la chose. Il devait la forcer.

N'empêche, j'avais peur. J'avais peur de tout le monde. Dès que quelqu'un était dans la chambre avec Mme Arcania, je m'imaginais que c'était pour la mettre au courant. J'avais tout à redouter des « deux maquerelles » comme Gian Carlo les appelait, tante Zita et tante Lia. Elles ne pouvaient pas me sentir, elles non plus. Forcément, elles étaient jalouses, elles qui n'avaient jamais su ce que c'est qu'un homme. Imagine deux filles montées en graine qui n'avaient dans leur bouche que le nom du bon Dieu, mais, dans leur tête, que l'envie de goûter le goût succulent du péché. Elles allaient à la messe

d'Aurore, à quatre heures, tous les matins. Elles communiaient et, quand elles revenaient de la Sainte Table, on aurait parié qu'elles allaient tomber en état tellement elles étaient pâmées. Gian Carlo avait calculé en les faisant venir dans sa bijouterie qu'elles attireraient des hommes, trouveraient des maris et qu'ainsi, elles lui fourniraient des paires de bras pour l'aider dans son affaire. Malheureusement, aucun homme n'était jamais à leur hauteur d'après elles. Elles étaient offusquées à chaque fois que des nègres levaient les yeux sur elles. Ou bien des mulâtres. Quant aux blancs-pays, elles n'en voulaient pas non plus parce qu'elles se croyaient plus blanches qu'eux. D'après elles, même les blancs-pays étaient mélangés avec des nègres depuis le temps de l'esclavage et elles ne pouvaient pas salir leurs draps avec eux. Elles ne supportaient que les prêtres métropolitains de la paroisse Saint-Pierre-et-Saint-Paul. En particulier le père Mondicelli, un vicieux aussi celui-là. Au début, il fréquentait la maison pour porter à Mme Arcania le secours de la religion dans l'épreuve de sa longue maladie. Il arrivait et il partait avec son livre de prières sous son bras. Et puis, je ne sais pas comment, on n'avait plus vu que lui. Il était présent à toute heure du jour. Il confessait tout le monde, même Zora, même Donatella qui savaient à peine parler et, le dimanche, il déjeunait avec nous, mangeant et buvant comme quatre. Il fallait voir ces femelles à l'entour de lui. « Mon père par-ci ; Mon père par-là… » Celle-ci remplissait son verre, celle-là remplissait son assiette. Elles le traitaient comme un coq en pâte. Vers cinq heures, il se mettait régulièrement au piano et la famille chantait. À chaque fois, il complimentait tout spécialement Reynalda sur sa voix et la pauvre malheureuse se pavanait. Parce que ce n'est pas souvent que quelqu'un lui disait des paroles agréables. Il répétait encore et encore qu'elle avait un cadeau du bon Dieu dans sa gorge et qu'il fallait en faire quelque chose dans l'avenir. Moi, il n'arrêtait pas de me regarder. Quand je le servais à table, je voyais bien qu'il tremblait. C'était comme le père Steiner. Ce n'était pas l'envie qui lui manquait de mettre sa main sur moi, mais il n'osait pas. D'ailleurs, je ne l'aurais pas toléré. Quand tante Zita et tante Lia restaient auprès de Mme Arcania, c'était pour lui raconter tous les potins, tous les cancans de La Pointe, des saletés sur des personnes qu'elle ne connaissait même pas.

Leurs langues ne se tarissaient jamais. Mme Arcania faisait semblant d'être intéressée. Mais on voyait bien que ces histoires-là l'ennuyaient à mourir et, en plus, la fatiguaient. Ses joues devenaient rouges comme des pommes-France et ses yeux se fermaient. Moi, je rentrais comme un cyclone dans la chambre et je mettais tout le monde dehors. Allez ouste ! Du balai !

J'avais honte de ce que je faisais avec Gian Carlo. N'empêche, chaque nuit, je recommençais. C'était plus fort que moi. J'avais beau me répéter ce que Gian Carlo prétendait qu'elle savait et s'en moquait pas mal, cela ne me réconfortait pas. J'avais honte de moi, tellement honte. Car si bizarre que cela puisse paraître, Mme Arcania m'aimait. Je peux dire que c'est la seule personne dans la maison qui m'aimait, simplement parce qu'elle aimait tout le monde. Il n'y avait place que pour la bonté dans son cœur. Elle m'aimait moi que personne n'aimait, même pas ma propre enfant. Quand j'avais fini de la laver, de la parfumer et de l'habiller, je l'allongeais sur son lit. Alors, elle m'embrassait pour me remercier du bon soin que je lui donnais et me disait : « Ma pauvre Nina, ta vie est pareille à un champ d'orties. Pourtant, ne crois pas que ce soit ainsi à cause de ta couleur. Regarde-moi. Regarde Zita et Lia. Nous sommes blanches et nous souffrons le martyre comme toi. Pour nous toutes les femmes, c'est deuil et servitude quand nous n'avons pas l'instruction pour nous libérer. C'est ce que je répète à mes pauvres enfants. Promets-moi que tu t'en occuperas quand je serai partie. »

Elle se faisait beaucoup de souci à l'idée de laisser ses enfants derrière elle parce qu'elle connaissait bien son mari. Ladre, égoïste, jouisseur. Elle n'ignorait pas que ses filles n'intéressaient pas Gian Carlo. Son grand regret, c'était de ne pas avoir un garçon. Il ne le cachait pas. Il le répétait même tout le temps et, à chaque fois, cela brisait le cœur de Mme Arcania. Malgré sa maladie, Mme Arcania aurait pu durer comme cela longtemps avec des précautions. « Pas de soucis », recommandait le médecin qui la suivait. Si elle nous a quittés aussi rapidement, c'est à cause de toutes les mauvaises idées qu'on a mises dans sa tête quand Reynalda a disparu un beau jour. D'abord, les policiers qui sont venus

poser des questions voulaient absolument que ce soit arrivé par ma faute. Soi-disant que je la maltraitais, que je la battais, moi qui, de toutes ces années, n'ai jamais levé la main sur elle. Ensuite, l'histoire de Fiorella, cette histoire de viol a commencé à circuler. Comment est-ce qu'elle a pu inventer pareille saloperie ? Je me demande encore. C'est bien la preuve qu'elle n'avait que le vice dans sa tête. Du coup, les policiers sont revenus me questionner. Chose étrange, ils n'allaient pas embêter Gian Carlo dans son magasin. Ah non ! C'était moi. Rien que moi. La bayè ba… Pendant des heures, ils me demandaient toutes qualités de stupidités et puis, ils tapaient mes réponses à la machine. Ils m'appelaient « la personne entendue » comme s'ils ne connaissaient pas mon nom et terminaient leur rapport avec un ton important qui ne me faisait pas peur parce que je n'avais rien de rien sur ma conscience :

« L'intéressé ne sachant ni lire ni écrire, lecture lui a été faite de la déclaration ci-dessus et patati et patata… »

Cela a duré pendant des semaines. Quand on croyait que c'était fini, cela recommençait. Un fouinard tombait sur moi en plein mitan du déjeuner et nous bouleversait avec ses questions. À La Pointe, on est toujours prêt à gober une malveillance. Les gens ne chuchotaient que de ce viol qui avait causé le départ de Reynalda de la maison. Eux aussi, de même que les policiers, me traitaient comme la coupable. Quand je passais dans la rue, on me jetait des paroles. Quand j'allais au marché, les marchandes refusaient de vendre pour moi. Mme Arcania ne m'a jamais questionnée à ce sujet. Elle n'a jamais questionné son mari, non plus. Pourtant, je suis convaincue qu'elle était au courant de ce qu'on racontait partout : à savoir que j'étais complice, que j'avais forcé l'enfant, tenu ses mains pour que Gian Carlo puisse faire son affaire. Cela a mis son esprit à l'agonie et son corps a suivi. Un matin, quand je suis venue lui apporter son café, elle était partie. Aussi simplement que je te le dis. J'ai baissé les persiennes pour arrêter le soleil et je me suis assise à côté de son lit, sans même songer à prier Dieu. Je n'ai pas pleuré parce

que, d'une certaine manière, je n'ai pas ressenti de chagrin. Ce qui se passait en ce moment, à l'entour de nous, était trop laid, trop sale pour elle. D'une certaine façon, j'avais toujours considéré qu'elle était trop bonne et trop belle pour la terre. Elle rejoignait le seul endroit qui était fait pour elle, le jardin du Paradis. Gian Carlo, lui, a pleuré comme un tout petit enfant. Il s'apercevait qu'il l'adorait, qu'elle était toute sa vie et, malgré mes efforts, je n'arrivais pas à le consoler. Pendant plusieurs mois, nous sommes restés tous les deux. Reynalda était allée se faire pendre ailleurs. Où ? Cela m'était bien égal. La damnée Fiorella avait quitté la maison et habitait à Basse-Terre. Quant au père Mondicelli, depuis quelque temps déjà, il ne venait plus nous visiter. Finies les confessions. Finis les repas du dimanche. Finis la chorale et les concerts de musique. Il ne touchait plus le piano. Les rares fois où il apparaissait, il ne s'occupait ni de tante Zita ni de tante Lia. Tout ce qu'il faisait, c'était pressé, pressé, monter l'escalier et prendre des nouvelles de Mme Arcania. Elle morte, il a disparu complètement. C'est par le plus grand des hasards qu'un jour, j'ai appris qu'il était parti travailler pour les lépreux. Quand même, en dépit de la méchanceté et des malparlances, ce temps m'apparaît au jour d'aujourd'hui comme un temps heureux, un temps de félicité. Je dormais dans la chambre de Gian Carlo au premier étage. Je m'étalais sur le vaste lit en bois de courbaril, la moustiquaire pareille à un ciel au-dessus de ma tête. Ah ! Il me semblait que l'amour avait un autre goût dans ce lit-là. Il me semblait qu'un kimbwa m'avait transformée du jour au lendemain et que d'esclave, de bonne à tout faire, j'étais devenue la maîtresse. Libre de prendre mon plaisir. Je n'étais plus Nina. Je ne me gênais plus pour crier, faire toutes sortes de bruits. J'étais un cheval sans frein ni licou qui galopait dans le plaisir. Hélas ! Gian Carlo a décidé de se remarier et, moi, je suis remontée dans mon galetas. Pas pour bien longtemps, remarque ! À la vérité, je n'étais pas réellement jalouse. Je la plaignais plutôt Ana Livia Carloccia. Je savais pourquoi Gian Carlo recherchait son jeune sang. Il essayait d'avoir ce qu'il n'avait pas pu avoir avec Mme Arcania. Il essayait d'avoir son garçon. C'était plus qu'une idée fixe dans sa tête à présent. Il ne songeait qu'à cela. Un garçon. Son garçon. Pour lui transmettre en héritage son

argent, son métier, son nom. Quand j'y repense, Gian Carlo n'était pas une exception. En ce temps-là, ce n'était pas comme aujourd'hui, les filles ne comptaient pas du tout dans une famille. Les hommes, comme les femmes d'ailleurs, ne voulaient avoir pour enfants que des garçons. Gian Carlo avait tout imaginé d'avance. Il allait donner à son garçon le prénom de son papa : Marcello. Il se voyait déjà jouant au football avec lui et, une fois qu'il aurait l'âge, l'emmenant au bordel du morne à Cayes pour qu'il ne se touche pas avec sa main et n'attrape pas toutes espèces de maladies. Malheureusement, le bon Dieu, qui n'en fait qu'à sa tête, n'a pas voulu lui accorder cette satisfaction. Ana Livia est morte et son garçon avec elle. Cela lui a fait un coup.

Et je crois que c'est à ce moment-là, alors que nous étions à nouveau dans le deuil et l'affliction, que la police est revenue rôder chez nous. Un juge à qui Fiorella avait raconté ses saletés est sorti depuis Basse-Terre et naturellement c'est moi qu'on a convoquée une fois de plus au commissariat. Il était décidé, ce juge-là. Je le vois encore : un mulâtre brun, façon pète-sec qui de toute évidence pétait plus haut que ses fesses. Une fois, il est resté toute la matinée à épier, debout sur le trottoir en face de la bijouterie. Je me souviens même qu'à un moment, il est rentré pour regarder sous le nez le pauvre malheureux Gian Carlo qui ne songeait qu'à son petit Marcello qu'on avait mis à pourrir sous la terre. Les gens n'ont pas de cœur. Quand même, le juge n'a pu rien découvrir, rien de rien, parce que je n'avais rien fait de mal et Gian Carlo non plus. Des fois, nous nous demandions ce qui était arrivé à Reynalda. Moi, j'étais certaine qu'elle se cachait quelque part, bien vivante, bien portante, en train de faire le mal. Lui, il avait pitié. Il disait que les gens de ce pays sont mauvais et que l'un d'entre eux avait pu lui faire une chose terrible. L'attraper au sortir de l'école. La battre jusqu'à la tuer. Jeter son corps dans le fin fond d'une ravine.

La fin de notre triste histoire est plus triste encore. Après qu'il a failli perdre son œil, Gian Carlo qui n'avait jamais eu grand goût pour le rhum, le dimanche, un petit verre de vieux avec le père Mondicelli, est tombé complètement dans la boisson. Quand il avait bu, c'était terrible, il ne se souvenait de

rien ni de personne. Il me regardait comme s'il ne m'avait jamais vue. Il ne faisait que verser des larmes et nommer le nom de Mme Arcania. Il parlait de leur jeunesse à Milan. Du premier temps de leur amour en cachette de Paolo Renucci, le papa trop jaloux. De leur refuge dans un faubourg de la ville. De leur traversée sur un paquebot de la Compagnie générale transatlantique. De leur arrivée à La Pointe à la fin de la guerre. Il disait qu'il n'aurait jamais dû croire les publicités qu'il avait vues dans le journal et venir s'installer à la Guadeloupe qui est un pays de malédiction. On ne m'enlèvera pas de la tête qu'il était dégoûté de la vie en partie à cause de tous ses malheurs, en partie à cause des saloperies que sa propre enfant avait inventées sur lui. Aussi, c'est pas exprès qu'il a mis le feu dans son lit. Cette nuit-là, j'étais dans mon galetas, je n'ai rien entendu. Il est parti sans s'occuper de moi. De moi ni de personne d'ailleurs. Il ne m'a laissé que mes deux yeux pour pleurer. Il n'a laissé à ses enfants, que des dettes. Pas une maison de changement d'air à Vernou, là où vont les aristocrates. Pas un morceau de terre. Pas un sou à la banque. En un jour, on a vendu ce qu'il possédait à la criée et il n'est rien resté. Jusqu'à leur départ, les quatre filles, Eudora, Maria Adélaïde, Zora et Donatella, ont dû demander la charité à Luigi Carloccia, le papa de la défunte Ana Livia. Elles n'arrêtaient pas de pleurer à l'idée de toutes les tombes en procession derrière elles. Leur maman, leur papa, leurs tantes, leurs sœurs mortes à la naissance ou en bas âge. Des fois, je me demande ce qu'elles sont devenues, là-bas en Italie. Elles ne m'ont jamais donné signe de vie. Quand elles étaient toutes petites, c'est moi qui m'occupais d'elles. Alors, elles m'embrassaient et me faisaient toutes sortes de caresses. Au fur et à mesure qu'elles grandissaient, Fiorella et Reynalda semaient leur poison dans leur esprit et les montaient contre moi. Je ne leur en veux pas et j'espère qu'elles ne sont pas malheureuses là où elles sont. Elles ont déjà assez souffert.

Tu vois, j'ai fait l'entour. Je suis revenue ici, à l'endroit où ma vie a commencé. Quand Gian Carlo est mort, j'avais trente-cinq ans. Toutes mes dents. Toute ma jeunesse. Quand même, je n'ai plus voulu aucun homme. Je n'aurais pas toléré qu'un autre homme, nègre, mulâtre, zindien, blanc-pays, métro, quel que soit, mette sa main sur moi. Dieu m'entend,

depuis qu'il est rentré sous la terre, aucun homme n'est rentré dans ma couche. J'ai rembarré tous ceux qui couraient derrière moi, excités comme des chiens par l'odeur qu'ils sentaient sur moi. Je n'ai plus voulu me louer non plus. Baisser ma tête : « Oui, madame ; oui, monsieur. » Prendre le mépris ainsi que les ordres des gens. Je suis retournée ici, où je suis née. En dépit de toutes mes années d'absence, ma case tenait debout à la même place. Je n'ai eu qu'à tourner la clé dans le trou de la serrure pour que la porte s'ouvre sur toute la solitude qui m'attendait. Malgré mon souhait, je suis encore vivante sur la terre. Parce qu'hélas, on ne commande pas à la mort. On ne peut pas lui dire : « Prends pitié ! Viens à présent, je suis tellement fatigué. Finis avec moi. » Pourtant, j'aimerais bien rejoindre les rares personnes qui ont eu du sentiment pour moi. Ma Bonne-Maman, ma maman. Gian Carlo ? Ah non ! Il n'est plus pour moi ! J'imagine qu'il occupe son temps de Paradis à demander pardon à Mme Arcania pour ce qu'il lui a fait sur la terre. Il ne se rappelle même plus si j'ai existé. Pourtant, sa pensée reste toujours dans ma tête. Toute vieille que tu me vois, la nuit, l'eau de mon corps tâche encore mes draps quand je revois tous nos bons moments passés ensemble. Des fois, je me réveille et je crois que je vais le trouver là, endormi, à côté de moi, lourd comme un pié-bwa et que j'aurai à le secouer : « Patron, *jou rouvè, lévé an kaban-là.* » Je suis toute seule, c'est vrai. Mais je n'ai besoin de personne. Ni de soi-disant amis. Ni de visiteurs. Personne ne monte jusqu'ici pour m'épier et après malparler de moi derrière mon dos. J'ai tous les jours du bon Dieu de quoi faire bouillir dans mon canari et remplir ma gamelle parce que les temps ont changé. On ne laisse plus les gens mourir de faim à présent. L'Assistance publique à qui je n'ai rien demandé prend bon soin de moi. Tous les mois, elle m'envoie un mandat et, tu ne me croiras pas, j'ai plus d'argent au jour d'aujourd'hui que dans toute ma misère d'existence quand Gian Carlo oubliait qu'il devait me régler mon mois et que je ne savais pas comment payer les sandalettes ou le linge d'école de Reynalda.

Tu as l'air déçue, toute chagrinée. Ce n'est pas cette histoire-là que tu avais envie d'entendre, pas vré ? Tu avais rêvé. Tu avais envisagé des tas d'autres choses dans ta tête et tu étais venue jusqu'ici, tu avais enjambé l'eau pour trouver un

fondement à tes imaginations. Malheureusement, je ne peux rien t'offrir simplement pour faire plaisir à ton oreille. Je ne peux t'offrir que la vérité. Je ne peux te raconter que ce qui est arrivé. Gian Carlo n'a jamais été ton papa. Qui c'est ? Seule Reynalda le connaît et peut te dire. Gian Carlo n'a jamais mis la main sur elle. Qu'est-ce qu'il aurait fait avec une enfant pareille, sans devant ni derrière, plate comme une planche à pain ? Il aimait trop les belles personnes. Il aimait trop les personnes en chair. Comme moi. Sans me vanter, j'étais quelque chose dans ma jeunesse. Les nègres, les mulâtres, les blancs s'arrêtaient quand je passais même si j'étais sans souliers, attifée avec des hardes. Mais la beauté, c'est un vent creux, une inutilité, j'ai compris cela tout de suite. Non seulement, elle ne va pas au marché pour toi, mais elle rend les hommes profitants. Ce qu'il faut, ce que je n'ai jamais eu, c'est l'instruction. Et surtout, la bonne chance. Un peu d'instruction, un peu de bonne chance, j'aurais fait la Guadeloupe chavirer. Hélas ! je n'ai connu que la mauvaise chance. Si j'ai un conseil à te donner, c'est d'oublier tout cela et de retourner là d'où tu es sortie. En Amérique ? Il n'y a pas de place pour toi ici. Tu es une terre rapportée. Ici, chacun depuis la naissance connaît le chemin dans lequel il doit marcher et la place où, à la fin, il faudra qu'il se couche. Ne demande plus rien à ta maman, cette menteuse de première. Laisse-la avec ses contes à dormir debout. D'ailleurs, ne demande plus rien à personne. Tu as l'instruction. Tu as l'éducation. Tu as ta belle santé. Vis ta vie.

Qu'est-ce qui te manque ?

6.

— Si tu restais ici, avec moi, tu verrais, nous pourrions être bien, très bien ensemble.

La proposition prononcée avec timidité effleura l'esprit de Marie-Noëlle comme une mouche fâcheuse la figure d'un dormeur et elle faillit la chasser de même. Puis, elle se ressaisit et s'efforça de trouver une réponse. Elle s'en voulait, car elle aurait dû comprendre rien qu'à le voir quel genre de type il était. Un type qui ne peut pas s'imaginer qu'une femme passe quelques nuits entre ses bras, tout simplement parce qu'elle n'en peut plus. De fatigue et de déception. Un type qui ne peut pas s'imaginer qu'une femme prenne le plaisir comme elle prendrait une potion. Un romantique, un attardé, quoi ! Elle regarda avec une nouvelle attention la forme nue allongée à côté d'elle. Rien à dire. Un beau corps d'athlète. Couleur cuivrée. Tout en muscles puisqu'il le lui avait dit, il faisait ses brasses tous les jours, îlet du Gosier, aller et retour. Malgré cela, elle ne ressentait rien pour lui. Qu'une vague reconnaissance pour le plaisir reçu mêlée à quelque chose qui ressemblait à la pitié. Parce qu'en fin de compte, bien que plus vieux qu'elle, des deux, il était le plus fragile. Celui qui avait pris le moins de coups de la vie et qui en attendait encore des émerveillements. Elle s'assit sur le lit, le drap remonté jusqu'à son menton, et se mit à lui expliquer patiemment qu'il commettait une erreur. Il n'y aurait pas de bonheur avec elle. Pour la première fois, elle lui parla d'elle-même, de sa vie en Amérique, de Stanley, et même de Reynalda qui était peut-être la raison première de cette impossibilité à donner une bonne direction à son existence. Pourtant, elle sentait bien que ces explications, loin de le décourager, l'enflammaient au contraire et le confortaient dans son intention de lui procurer ce bonheur que, de son propre aveu, elle n'avait jamais connu. Sûrement, il allait se mettre à rêver d'elle et, après son départ, il attraperait un lembe de collégien.

Quand même, elle devait reconnaître qu'une certaine intimité s'était installée entre eux. Une fois Cyrille redescendu à Grande-Anse, auprès de ses malades, ils étaient restés tous

les deux assis de part et d'autre de la table à écouter le récit de Nina. La noirceur s'était épaissie à l'entour d'eux tant et si bien que Nina avait fini par allumer la lampe à pétrole posée sur la table. Mais la mèche était mal entretenue. La flamme en était souffreteuse, jaunâtre et donnait plus de fumée que de lumière. Marie-Noëlle n'aurait jamais pensé que Nina pourrait lui sembler sympathique, proche d'elle-même, comme si deux exclues, deux en manque d'amour, soudain s'étaient retrouvées. Or, c'est cela qui se produisit. À bien la considérer, Nina n'avait rien de redoutable. Derrière son masque de sauvagerie, on sentait bien la vulnérabilité et on avait presque envie de s'apitoyer sur elle. Le dos au mur, tassée sur elle-même, elle parlait avec lenteur, sans regarder personne, comme si ceux qui l'entendaient ne la concernaient pas. Comme si elle ne prenait la peine ni de convaincre ni de se défendre. Comme si elle se vidait de ce passé, remonté depuis les grandes profondeurs de son être pour son seul agrément. Quand elle s'était arrêtée de parler, Marie-Noëlle et Judes Anozie étaient demeurés à la même place, sans oser bouger de peur de rompre l'enchantement. Au bout d'un moment, Nina s'était ressouvenue qu'elle n'était pas seule. Elle avait légèrement tourné la tête et fixé Marie-Noëlle d'un regard qui surprenait. Car, la lueur qui piquetait ses yeux pouvait signifier qu'elle prenait la mesure de cette petite-fille surgie de l'inconnu et de la nuit, et qu'elle se réjouissait de la rencontre. Malheureusement, Marie-Noëlle ne pouvait pas répondre à cette attention. Pour l'heure, elle n'éprouvait aucun sentiment. Seulement, une extrême lassitude, comme un nageur parvenu en bout de sa course qui s'aperçoit que son effort est inutile, que tout est à recommencer. Jusqu'au dernier instant de sa vie, elle se rappellerait ce jour de novembre, à la veille de son départ pour Boston quand Reynalda lui avait confié son calvaire. Après toutes ces années, elle revoyait encore chaque trait de sa figure privée de lumière. Elle entendait sa voix sans inflexions, rauque de ce qu'elle avait pris pour des sanglots contenus.

La maison dormait en dessous. Par la fenêtre du galetas, j'entendais les boit-sans-soif sortis du débit de boissons de la rue Barbès, se quereller pour une roquille de rhum en égrenant un chapelet de gros mots.

Il arrivait toujours à la même heure. Vers onze heures, onze heures et demie, avant de passer le restant de la nuit avec ma maman comme si j'étais un agouba ou un hors-d'œuvre précédant le plat de résistance qui allait suivre. Je ne pouvais rien faire qu'attendre. Qu'attendre ce moment inexorable. Glacée de peur, tremblant dans mon lit, j'écoutais. Il montait l'escalier sans se presser. Il butait en ronchonnant sur certaines marches, car il buvait des quantités de rhum – depuis le moment où José, l'apprenti, avait baissé le rideau de fer du magasin – et la fin de la journée, son pas n'était plus trop assuré. C'était comme si j'entendais s'approcher de moi sans pouvoir l'arrêter un cyclone qui allait saccager toutes mes possessions, un dévorant qui allait me dévorer, un soukougnan qui allait sucer mon sang. Ma maman qui était montée bien avant lui après avoir lavé à grande eau le carrelage de la cuisine, rangé la salle à manger, et posé sur la table les bols et les cuillers pour le petit déjeuner du lendemain matin, l'accueillait sur le palier. Ils s'embrassaient comme les bêtes qu'ils étaient. Ensuite, sa figure blanche comme celle d'un fantôme sous sa coiffe épaisse de cheveux bouclés apparaissait dans l'échancrure du rideau de cretonne qui partageait notre chambre en deux. Il grimaçait un sourire et puis, il entrait en me disant avec son fort accent italien : « Ça va, ma petite poulette ? » Ma maman entrait à son tour. Elle s'asseyait auprès de moi et regardait ce qui se passait. Des fois, elle tenait ma main ou mon pied. Quand je pleurais, elle me répétait : « Tu ne sais pas ce que tu aurais enduré si c'est un vié nèg qui t'avait fait la même chose. »

Quand c'était fini, ils s'en allaient tous les deux. Au bout d'un moment, je me levais tout doucement, sans allumer la bougie, sans faire de bruit. Il est vrai qu'ils étaient tellement occupés à leur sabbat qu'ils ne m'auraient pas entendue. Ils faisaient leurs jeux. Ils riaient. Ils criaient. Ma maman couinait comme un rat ou gueulait comme un cochon qu'on égorge. C'est cela que je devais tolérer soir après soir. Par les nuits de

mauvais temps quand la pluie dansait comme une femme folle sur les tôles du toit et que les éclairs rentraient en se bousculant par la fenêtre, je priais Dieu pour que la foudre tombe sur le galetas et qu'ils meurent sur-le-champ. Deux bouts de bois calcinés. Je descendais l'escalier, marchant sur la pointe des pieds quand j'arrivais sur le palier du premier étage. Toutes les portes des chambres étaient fermées. Je m'arrêtais devant celle où Fiorella était couchée à côté de ses petites sœurs. Je savais qu'elle ne dormait pas, elle non plus, connaissant ma souffrance, mais qu'elle ne pouvait rien faire pour moi. Je me sentais seule, seule, abandonnée du bon Dieu, et je me demandais ce que j'avais fait pour mériter une pareille punition. Au rez-de-chaussée, avec difficultés, je réussissais à enlever la barre et à ouvrir une des grosses portes de la salle à manger qui grinçait dans le noir et je traversais la cour jusqu'à la salle d'eau, à côté de la cuisine. Un robinet gouttait au-dessus d'un petit bassin en pierre. Les joues trempées de larmes que je ne sentais même pas couler, je remplissais le bassin et je me glissais dans l'eau froide qui brûlait mon sexe à vif. J'avais l'impression qu'ainsi je me nettoyais un peu, je me purifiais de ce qui venait de se passer et qui allait se passer le lendemain, le surlendemain et toutes les nuits de ma vie jusqu'à ma mort.

Une pareille histoire ne s'invente pas. Pareils détails ne s'imaginent pas. Et pourtant l'une des deux femmes lui mentait avec aplomb. Laquelle ? Est-ce que c'était Reynalda ? Est-ce que c'était Nina ? Elle ne saurait le dire et ainsi, elle n'aurait jamais la réponse à sa question. Cette idée-là l'avait mise au désespoir. Du coup, elle s'était levée, toujours sans parler et s'était dirigée vers la porte en travers de laquelle le chien créole s'était endormi. Au moment d'en franchir le seuil, une impulsion, irraisonnée, violente comme un remords, l'avait saisie. Elle s'était retournée sur Nina, toujours immobile au même endroit, toujours avec le même air d'attendre, et elle était revenue pour poser un baiser sur sa joue. Joue tiède. Joue encore ferme sous sa bouche.

Ce n'est qu'une fois au-dehors qu'elle s'était mise à pleurer. Elle qui n'avait pas pleuré depuis des années. Même pas lorsque Terri, puis Stanley l'avaient quittée. Même pas au bord du cercueil de Ranélise.

Judes Anozie en avait aussitôt profité pour se permettre des tas de familiarités. Il avait passé son bras autour de sa taille et, murmurant des paroles de consolation qui ne pouvaient pas la consoler, l'avait soutenue tout le long du chemin qui ramenait à Grande-Anse. Le chemin était interminable. Tantôt sentier, tantôt piste plus large, mais creusé de lapiès en nids-de-poule, il traçait des tours et des détours à travers un paysage de roman de science-fiction. Un taillis épineux à cactées et agaves faisait place par endroits à une sorte de forêt sèche où les pié-bwa capricieux se donnaient des airs inquiétants. Le premier homme posant son pied sur la lune n'avait pas dû être plus terrifié par ce qu'il considérait autour de lui. Là-haut, celle-ci, bien calée sur un coussin de nuages effilochés, se moquait à son habitude, car elles l'amusaient, les affaires embrouillées des humains. Un fort vent faisait dériver les étoiles vers l'autre bord du ciel et il semblait à Marie-Noëlle, perdue au milieu de cette étendue désolée, ses pieds butant contre la rocaille, qu'elle vivait un des contes lus dans son enfance quand une pauvre orpheline cherche vainement un refuge contre la nuit, la désolation et la peur. On arriva enfin à Grande-Anse. Le bourg était plongé dans la noirceur, à l'exception des rares lumières brillant aux persiennes et des flammes des réverbères debout sur les trottoirs. C'était la noirceur, mais non pas le silence. L'air était rempli de toutes espèces de bruits. Coassements des crapauds adressant leur prière au ciel toujours sec, crissements des insectes cachés dans les touffes d'herbes, aboiements des chiens errants et, par-dessus tout cela, grondements de la mer en colère, allez savoir pourquoi !

C'est tout naturellement que Judes était entré dans la plus belle chambre préparée à l'intention de Marie-Noëlle et s'était mis en demeure de lui faire l'amour avec autorité.

— Comme cela, tu pars.

Ce n'était pas une question. C'était une constatation émise sur un ton désolé. Tandis que Kevin et Randy jouaient bruyamment dans un coin de la pièce, tête baissée, Claire-Alta pliait avec soin les blouses et les jeans de Marie-Noëlle. La veille, elle les avait lavés et repassés, pièce par pièce, avant de les étaler sur le lit, comme si elle voulait, à l'intention de tous, en faire ressortir la modestie. Elle les pliait, puis, avec le même soin minutieux, elle les plaçait dans la valise. Sa figure s'efforçait de ne rien exprimer de ce qu'elle ressentait et pourtant, on pouvait deviner à regarder ses paupières obstinément baissées, au fil serré de sa bouche, les reproches qu'elle ne formulait pas. Cette fois, Marie-Noëlle, sachant que ce serait peine perdue, n'essaya pas de s'expliquer. Elle se borna à bredouiller d'un ton qui s'efforçait d'être persuasif qu'elle reviendrait. Quand cela ? Bientôt. Très bientôt. Si c'était possible, dès ses prochains congés. Peut-être qu'elle ferait désormais partie de ces vacanciers nostalgiques qui retournent année après année au pays d'enfance cherchant vainement l'arbre de leur placenta. Claire-Alta ne la contredit pas. Quand même, elle eut une moue qui trahissait ce qu'elle pensait de ces pieux mensonges et continua à plier et ranger le linge méthodiquement. Brusquement, elle sembla sans forces. Elle se laissa tomber sur le lit et, se prenant la tête à deux mains, elle se mit à pleurer. Pourquoi pleurait-elle ? Simplement parce qu'elle faisait partie de ces personnes normales qui pleurent à l'occasion des départs et des enterrements, qui se réjouissent aux cérémonies de fiançailles ou de noces et qui battent des mains lors des baptêmes. Marie-Noëlle, un peu honteuse d'être pareillement sans-sentiments, s'approcha d'elle et prit sa main entre les siennes pour la consoler. Un bon moment, Claire-Alta sanglota contre elle, puis finit par dire entre deux hoquets :

— À force de tourner et de retourner tout cela dans ma tête, il m'est revenu une histoire à propos de ta maman. Je ne sais pas si elle a de la signification.

Reynalda ?

Un soir, Reynalda avait écrit une lettre à quelqu'un. Cela s'était produit après qu'elles avaient fait la vaisselle du dîner, lavé la cuisine, récuré et fait briller les casseroles qu'elles avaient suspendues fièrement l'une à côté de l'autre contre la cloison. Reynalda s'était assise sur son lit et, à la lueur de la lampe à butagaz, elle avait écrit fiévreusement sur des feuilles qu'elle avait arrachées aux cahiers d'écolier de Claire-Alta. Quand elle avait terminé et cela avait pris de bonnes heures, parce qu'elle avait noirci des pages et des pages, les déchirant, recommençant encore, elle s'était relue, en pleurant à grands bruits. Pourtant, quand Claire-Alta s'était approchée pour essayer de la consoler, elle l'avait repoussée avec force, presque avec violence, comme si elle avait peur qu'on surprenne ce qu'elle venait d'écrire. Le lendemain matin, elle avait posté elle-même sa lettre, faisant un détour jusqu'au bureau des P.T.T. qui en ce temps-là se trouvait non loin de l'hospice Saint-Jules. Puis, elle s'était mise à guetter le facteur. Généralement, le facteur, M. Démosthène, ne s'arrêtait jamais pour distribuer du courrier chez Ranélise. Parfois, quand celle-ci le voyait passer, suant dans la chaleur du jour, car en ce temps-là, les facteurs portaient en tout et pour tout afin de s'abriter du soleil, un casque colonial, marchaient à pied, une lourde sacoche remplie de toutes qualités de plis bien rangés suspendue à leur épaule et ne se prélassaient pas en voiturettes jaunes comme le Moïse d'aujourd'hui qui klaxonnait pour faire les gens sortir de leurs maison s'il avait des recommandés, Ranélise l'invitait à rentrer boire un grand verre d'eau bien fraîche. Il vidait la potiche entière et Claire-Alta revoyait les mouvements saccadés de sa pomme d'Adam tout au long de son gosier. Au bout de quelques jours, huit, sept, peut-être moins, Reynalda avait reçu une réponse à sa correspondance. C'était un mercredi, pour Claire-Alta, le plus beau jour de la semaine parce qu'il n'y avait pas d'école et que Reynalda avait congé au Tribord Bâbord. Après le départ de Ranélise et de Gérardo Polius, les deux filles restaient donc seules. Pour une fois, elles pouvaient retourner se coucher et paresser au lit, prendre leur chocolat en chemise de nuit, jouer à ti points-ti croix, écouter la radio. Ne pas s'exténuer à nettoyer toute la maison depuis le bon matin, à faire la chasse à la poussière qui, vicieuse, se cachait dans les coins et recoins

les plus invraisemblables. Claire-Alta s'était trouvée saisie quand M. Démosthène avait toqué à la porte en agitant une enveloppe de papier brun, d'aspect ordinaire, ce n'était pas une enveloppe par avion avec sa bordure bleue, blanc, rouge, et lui avait lancé :

— *An let ba sésé-aw !*

Reynalda, qui était dans l'autre pièce, s'était avancée avec son ventre de sept mois, à petits pas hésitants comme une enfant s'approche de sa maman quand elle a peur de recevoir une correction. Puis, elle s'était jetée sur la lettre et l'avait emportée dans la chambre. Elle était restée enfermée tellement longtemps que Claire-Alta, inquiète, avait fini par aller coller l'oreille au bois de la porte et appeler son amie à voix douce. Finalement, Reynalda avait rouvert la porte, les yeux secs et brillants, habillée de pied en cap. Elle était sortie précipitamment sans dire là où elle allait et avait disparu de tout l'après-midi sans plus d'explication.

Les jambes fauchées, Marie-Noëlle s'assit sur le lit à côté de Claire-Alta. Mais celle-ci ne savait rien de plus et, pressée de questions, ne put ajouter aucun élément vraiment nouveau à son histoire. Elle n'avait vu Reynalda écrire qu'une seule fois. Après cela, elle n'était plus jamais sortie sans dire là où elle allait. C'est vrai que depuis, elle paraissait encore plus désolée et fermée. Tout de suite, Marie-Noëlle commença à se torturer l'esprit pour tenter de deviner à qui Reynalda avait pu adresser cette mystérieuse lettre. Cela n'avait pu être à Fiorella puisque celle-ci avait vainement remué ciel et terre pour la retrouver. À Maman Arcania ? Tante Lia ? Tante Zita ? Elles auraient immédiatement informé la police qui serait venue sur le canal. Non, non, non ! C'était sûrement à Gian Carlo qu'elle avait écrit, ultime tentative en direction du papa de l'enfant qu'elle portait. Mais Gian Carlo s'était bien gardé de lui venir en aide. Tout au plus lui avait-il remis un peu d'argent – pas grand-chose, quelques billets, vu sa légendaire ladrerie – pour acheter son silence. Cette idée de partir en métropole, de s'adresser au BUMIDOM pour trouver un emploi, venait de lui. De lui et de personne d'autre. Elle n'aurait pas pu germer toute seule dans le cerveau d'une innocente de quinze ans. Est-ce que Gian Carlo s'était confié à sa complice, son âme

damnée, Nina ? Sans doute, et celle-ci devait bien rire dans son for intérieur quand elle jurait ses grands dieux qu'elle ignorait tout de ce qu'était devenue sa fille. Cependant quand le vieux visage, tellement usé, tellement défait sous sa pose agressive repassait devant ses yeux, quand il lui semblait réentendre la vieille voix étale, rocailleuse, fortement marquée par le créole, Marie-Noëlle n'arrivait pas à douter de la sincérité de sa grand-mère. Une intuition lui soufflait que Nina disait la vérité. Puis, elle mettait en doute cette intuition, la repoussait, puisqu'elle n'avait qu'une seule cause : la rancœur qu'elle garderait toujours à l'endroit de Reynalda.

Troisième partie

1.

Quand elle fermait les yeux, elle ne voyait que du blanc, du blanc comme si le soleil l'éblouissait encore, comme si elle ne pouvait l'oublier et tolérer la sauvagerie avec laquelle il dévorait tout ce qui se trouvait autour de lui, les fleurs, les arbustes, les arbres, le goudron des routes, les ponts à cheval sur les rivières, les mornes, les montagnes et l'immensité de la mer elle-même, pour ne laisser à leur place que ce scintillement monotone à force et aveuglant. Elle avait souvent l'impression qu'elle avait rêvé tout cela : la conversation fade et quotidienne de Claire-Alta, la recherche vaine du père, la suffisance d'Aristide Démonico, les radotages de Bonne-Maman, le récit de Nina, et l'amour avec Judes Anozie sur le matelas posé par terre, près de la fenêtre grande ouverte dans son petit appartement du septième étage de la cité Glycines aux Abymes. De retour à Roxbury, ce qui venait de lui arriver à la Guadeloupe perdait toute vraisemblance. Courant après l'autobus sur la neige raidie, s'enfonçant dans la gueule béante du métro, elle avait subitement la vision de cette traversée à la Désirade à la fin de son séjour. Le bleu soutenu de la mer, la danse du catamaran sur la crête des vagues et, derrière son dos, les pierres sculptées de la pointe des Châteaux et tout était totalement surréel. Elle revoyait avec la précision des mauvais rêves, dans ce cadre d'affreuse misère, les restants de beauté sur la figure de Nina pareils aux ruines d'un monument imposant entièrement à l'abandon. Ou bien, elle mâchonnait sans appétit le sandwich d'un repas et les parfums de Mille et Une Nuits d'un colombo de cabrit lui remontaient aux narines. En même temps, elle se refusait à réduire en pur et simple récit de voyage exotique ce qui pour l'essentiel avait été une douloureuse chasse aux fantômes. Dans une de ses lettres à Ludovic, elle avait tenté de lui expliquer ce qu'avait signifié son retour au pays natal. Il lui avait répondu par une de ces épîtres volontairement apaisantes et moralisantes dont il avait le secret où il l'exhortait à ôter toutes ces vieilles histoires de sa tête et à aller de l'avant avec sa vie. À qui parler en confidence ? Anthea ne s'intéressait pas le moins du monde aux îles des Antilles, surtout aux îles francophones, qui au

XIX^{e} siècle n'avaient produit à sa connaissance aucun récit de femmes esclaves. Et surtout, elle était plongée dans un travail ardu, l'œuvre de sa vie, la présentation et le commentaire d'un inédit en prose de Phyllis Wheatley. Il y avait bien Molara et sa curiosité de dix ans. Ou les étudiants du collège de Roxbury et leurs questions à peine plus adultes. Pour tous, la Guadeloupe, c'était la Californie en mille fois mieux. Un endroit paradisiaque où le mot de blizzard ne figurait pas dans le vocabulaire, où les fleurs ne s'effeuillaient pas plus que les fleurs en celluloïd et en papier, où les arbres portaient parure de feuilles et de fruits en toute saison et où les plages de poussière d'or s'ourlaient de vagues plus hautes que des gratte-ciel. Marie-Noëlle n'avait pas le cœur à leur faire comprendre leur erreur. À leur révéler que c'était en réalité une petite arête volcanique fichée dans le gosier de l'océan à laquelle s'accrochait une poignée d'hommes et de femmes, vaillants, durs à la peine, décidés à survivre à tous les coups. Il est sûr et certain qu'ils commençaient à perdre courage, les pauvres malheureux, à baisser les bras, à aller en masse se faire voir ailleurs. Ceux qui, envers et contre tout, entendaient rester là où leurs parents et les parents de leurs parents avaient sué avant eux, en avaient assez de défoncer le trépas. Ils sentaient bien qu'ils avaient beau tenir de toutes leurs forces à leur gwo-ka, quadrilles au komandman, kréyol, quota de bananes tigrées et rhum agricole, c'en était fait d'eux. Ils ne survivraient pas à l'arrivée du Troisième Millénaire. Heureusement, grâce à Judes Anozie qui avait de bonnes lectures, elle avait découvert des auteurs locaux, romanciers et poètes. Elle les incluait dans ses cours de littérature française qu'elle rebaptisait francophone et, ainsi, se déchargeait sur eux du soin de construire une mythologie qui convienne à tous.

Après ces quelques semaines à la Guadeloupe, elle avait retrouvé les habitudes de sa vie avec une sorte de plaisir, comme on retrouve un habit informe, inélégant, mais qu'on est accoutumé de porter. Malheureusement, de grands changements se préparaient dans l'avenir. Elle allait le quitter, le collège de Roxbury, et ce n'était pas le moindre de ses remords. Elle avait l'impression de donner dos à ses seuls

amis, à ceux qui lui avaient permis de supporter les pires moments de sa vie en Amérique.

À condition qu'elle achève dans l'année la thèse de doctorat qu'elle avait entamée il y avait belle lurette, Anthea lui avait procuré pour la rentrée un poste plus respectable et bien mieux payé, à son côté, à l'université de la Nouvelle-Angleterre. Malgré sa mauvaise conscience, Marie-Noëlle n'avait pas eu le courage de refuser l'offre. C'en serait fini des privations matérielles de toutes sortes, de l'appartement glacial en hiver, à peine meublé en toute saison, de la faim des fins de mois, de l'ardoise jamais tout à fait soldée chez le Coréen. Voilà qu'elle venait d'avoir trente ans. Sa figure le signifiait avec chaque jour davantage de creux et de plis. Pourtant, elle ne connaissait guère plus de bien-être que dans le temps de sa première jeunesse à Nice. Elle s'était donc remise à la rédaction de sa thèse. Mais sans cœur à l'ouvrage. Elle n'arrivait pas à ressusciter les flambées d'enthousiasme des années précédentes et toute l'œuvre de Jean Genet lui paraissait subitement insipide. Elle s'obstinait quand même et restait des heures enfermée dans les cimetières sans air ni joie que sont les bibliothèques d'université. Quand elle en ressortait à la nuit, elle avait immanquablement sous ses paupières la vision magique des dalles lumineuses, blanches et noires sous l'abri des filaos des cités des morts de son pays. Quel saisissant contraste ! Ces dernières au moins ne manquaient ni de panache ni de beauté. Sa thèse lui fournissait un bon prétexte pour refouler ses confuses velléités de devenir un écrivain. Au fond d'elle-même, elle n'était pas dupe. Comment pouvait-elle écrire ? Comment pouvait-elle prendre la plume tant qu'elle ne saurait ni qui elle était ni d'où elle sortait ? Bâtarde née de père inconnu. Belle identité que celle-là ! Tant qu'elle n'aurait pas d'autres indications à inscrire sur son livret de famille, elle ne pourrait rien mener à terme. Bientôt, elle se donna un deuxième bon prétexte. Peu avant la Noël, Ludovic lui adressa *Les Jours étrangers,* ouvrage que venait de publier Reynalda. Malgré son titre, il ne s'agissait pas d'un roman, d'un récit personnel, souvenir, confession, journal intime. Reynalda n'y parlait ni de Nina, ni de Gian Carlo, ni d'elle-même. C'était un essai fort documenté, un peu pesant semblait-il, où elle traitait des migrants originaires des

Antilles et de l'Afrique sub-saharienne, surtout des migrantes en vérité, de leurs conditions de vie familiale et sociale, de leurs traumatismes et – audace – de leurs fantasmes sexuels. Marie-Noëlle reçut l'ouvrage comme un coup de poing en pleine figure. Regardant le nom qui s'étalait en couverture : Reynalda Titane, six syllabes obscures, en apparence anodines, pas très élégantes ni euphoniques, en réalité chargées du pouvoir de blesser et de mal faire, il lui sembla que sa maman lui livrait une lutte sans merci. Qu'elle s'ingéniait à lui barrer toutes les issues de secours possibles. Elle lui avait déjà barré l'amour, la maternité. À présent, elle lui barrait l'écriture. Sans le lire, elle rangea le livre sur un des rayons de sa bibliothèque. Mais la vue des lettres blanches sur la tranche noire lui causait un tel malaise qu'elle finit par l'enfouir quelque part loin d'elle. Malgré cela, sa pensée ne la quittait pas et elle essayait de se représenter Reynalda dans sa nouvelle vocation. Sortant de sa réserve. Souriant. S'expliquant.

Au mois de mars, et on était fatigué avec l'hiver, la dernière tempête avait entassé des mètres de neige sur les routes, laissé deux mille foyers sans électricité et tué quatre ou cinq S.D.F., le grand amour qu'elle vivait à Mexico s'éteignit et Awa revint tout naturellement s'installer chez Marie-Noëlle. Arturo, le musicien qu'elle avait suivi jusqu'au Mexique, s'était révélé un brutal, un violent qui la rouait de coups. Elle relevait ses jupes et montrait ses cuisses lacérées par ses sévices. Elle avait dû s'enfuir au beau milieu de la nuit sinon, il l'aurait bel et bien égorgée. Elle avait changé, Awa. Elle n'avait qu'une seule obsession en tête : retourner en Guinée, car elle s'était forgé un surprenant remords. Elle se reprochait d'avoir abandonné sa maman vieillissante à C* où, lui avait-on dit, on manquait des denrées les plus essentielles. Pas de savon pour se laver, de lait pour le biberon des nourrissons, pas de riz, d'huile ni de sauce tomate. Elle se remémorait avec nostalgie des épisodes de son enfance, comprenant maintenant qu'elle n'avait pas su apprécier Natasha. Peut-être n'était-elle qu'une victime comme le sont toutes les femmes. Marie-Noëlle l'écoutait. Elle l'avait accueillie sans hésitation. Elle partageait tout avec elle comme par le passé. Mais c'en était fini de l'harmonie du temps longtemps. Ce n'était pas une question de désaccord. Awa n'avait trouvé ni charme à Stanley

ni talent à sa musique et ne s'était jamais privée de le dire et de le redire. C'est que, plaçant leurs enfances dans un éclairage différent, elle touchait au fondement même de leur intimité. Tout s'effritait. C'est ainsi qu'à l'occasion d'une tournée d'Arturo à Paris, Awa en avait profité pour rendre visite à Reynalda et Ludovic. Depuis, elle ne tarissait pas d'éloges sur Reynalda, tellement travailleuse, tellement intelligente, qui à la force du poignet était devenue une personnalité dans Paris. Bizarre, quand elle était petite, elle l'avait crue laide alors qu'elle possédait un charme bien à elle et patati et patata. Quant à Ludovic, cet illuminé, il n'avait pour lui que sa belle gueule. Belle gueule ? Marie-Noëlle était restée saisie de l'appréciation. Elle n'avait jamais pensé à Ludovic comme à un bel homme. Elle n'avait souvenir que de son vaste cœur qui lui avait offert refuge.

Comme à l'accoutumée, Awa apporta de l'animation dans l'existence de Marie-Noëlle. D'excitants fumets s'échappèrent de l'appartement avec tard dans la nuit, des bruits désordonnés de musique. Des hommes à mine parfois pas catholiques commencèrent à monter les escaliers à toute heure, pour s'attarder indifféremment dans le lit de l'une ou de l'autre. Et les voisins qui jusque-là n'avaient guère prêté attention à Mrs Watts, qui l'avaient prise pour une personne de bonnes mœurs et, pendant trois ans, avaient dormi tranquilles sur leurs deux oreillers, eurent désormais toutes les raisons de se plaindre.

— Mention Très Honorable.

Marie-Noëlle serra la main des trois membres du jury qui d'une certaine manière venaient de lui délivrer un précieux passeport. Une Française, deux Américains blancs. Comme les idées avaient changé depuis le temps des Black Panthers ! Jean Genet n'intéressait plus l'Amérique noire qui l'avait entièrement abandonné aux Caucasiens, et Marie-Noëlle avait vainement cherché un professeur africain-américain pour diriger sa thèse. Elle était quand même parvenue à boucler ses travaux dans le délai qui convenait. Dans la bibliothèque,

parmi les livres et les journaux en français, espagnol, allemand, un petit groupe attendait, étudiants, professeurs, tous venus célébrer l'événement autour d'une de ces collations peu conviviales dont le Département des littératures étrangères avait le secret : biscuits très secs, cubes de fromage sans goût, fraises aussi et vin blanc tellement pâle qu'on l'aurait confondu avec de l'eau. Marie-Noëlle serra d'autres mains, donna quelques accolades, s'approcha d'Anthea qui, Molara à son côté, rayonnait de fierté. Ce succès-là, même si elle l'avait modeste, c'était le sien. Elle seule et personne d'autre avait métamorphosé une petite émigrante craintive, mariée à un musicien sans le sou en un respectable professeur d'université. La Race lui en saurait gré et, quant à ceux qui se hâtaient de conjuguer le rêve américain au passé, ils auraient la preuve qu'ils déparlaient. Le rêve américain était bien vivant et présentait à tous ceux qui avaient deux yeux pour voir les signes de sa vitalité. La tenue d'Anthea et celle de Molara faisaient honneur à la circonstance. La mère portait, coupé dans un riche tissu ashanti, un pantalon bouffant à la musulmane et une tunique évasée comme en ont les femmes Ga de la région d'Accra. Sur sa tête, un volumineux mouchoir se gonflait en coques et bouffants. La tenue de l'enfant était le modèle réduit de celle de la mère. Avec une sincère émotion, Anthea serra Marie-Noëlle sur son cœur. Celle-ci lui rendit chaleureusement son étreinte et, de la même manière, embrassa Molara. Quand même, en ce grand jour, elle n'éprouvait pas les mêmes sentiments qu'Anthea. Pas de contentement devant ce qui pouvait passer pour une ascension sociale. Pas de fierté intellectuelle. Elle se sentait tout au plus soulagée, comme si elle venait de se débarrasser d'une formalité ennuyeuse. À bien s'analyser, elle ressentait de la peur. Elle se demandait si elle allait devenir, comme certains de ses collègues, une « spécialiste » connue pour ses publications et comblée d'honneurs universitaires, qui ronronne et qui jargonne et qui fait le vide autour d'elle comme un raseur. Elle avait l'impression que confrontée à deux modèles de vie, celui d'Awa et celui d'Anthea, elle avait, sans s'en apercevoir, fait le choix du second. De ce fait, la solitude et le dénuement affectif seraient éternellement son lot. Qu'est-ce que Stanley aurait pensé de tout cela, lui qui se

vantait de n'avoir pas tourné les pages d'un livre ni d'un journal depuis qu'il avait quitté l'école ? On pourrait blâmer Marie-Noëlle de n'être jamais retournée à Eppeldorn là où il reposait. C'est vrai, elle ne lui rendait jamais de ces visites à dates fixes que l'on s'imagine devoir aux morts. 2 novembre. 1er novembre. 1er janvier. Au cimetière où il passait son éternité, il n'y avait ni fleurs ni eau fraîches sur sa tombe. Pas de souvenir pieux. Pourtant, elle pensait à lui de manière constante. Elle lui exposait ses intentions, ses actions et ses omissions, comme si elle ne se résignait pas à le laisser en dehors de sa vie. Depuis son retour de la Guadeloupe, il ne lui accordait pas de repos. Lui qu'elle avait connu tellement fermé, apparemment indifférent à tout ce qui n'était pas lui et sa musique, voilà qu'il était toujours après elle ! Il la blâmait. Passe encore pour la manière malhonnête dont elle s'était conduite avec Claire-Alta. Pas un mot. Pas une carte griffonnée à la va-vite. Passe encore pour son comportement avec Judes Anozie. L'amour, c'est la lutte. Dans celle-ci, elle avait eu le dessus ; Judes Anozie, le dessous. Ce qu'il ne pouvait lui pardonner, c'était qu'elle ait donné dos à Nina et ne se soucie pas de son grand âge solitaire. Quand son temps viendrait, Nina accueillerait la mort sans personne à son chevet. Ce serait au bout de plusieurs jours, de plusieurs semaines même, que le facteur lui apportant le mandat mensuel de l'Assistance publique ferait la macabre découverte. Il alerterait les gens de Grande-Anse qui sans émotion, mais par devoir, se rendraient jusqu'à la Montagne pour la veillée. Celle-ci serait à l'image du trépas et il n'y aurait ni lumières, ni rhum, ni prières, ni soupe grasse. Le lendemain, le petit cortège de bonnes âmes prendrait le chemin du cimetière communal. Le soleil se coucherait du côté de Petite-Terre. À perte de vue, le ciel serait barbouillé avec du sang et les étoiles affadies attendraient leur heure. Sans fleurs ni couronnes, on descendrait le cercueil dans la terre.

« Ci-gît Antonine Titane

Celle que personne n'a aimée »

Judes Anozie, qui écrivait fréquemment, avait informé Marie-Noëlle qu'il était retourné à la Désirade et s'était hasardé à rendre visite à Nina. Mais celle-ci l'avait très mal reçu, affirmant qu'elle n'avait besoin de rien ni de personne. Bravade que cela ! Marie-Noëlle n'en croyait pas le premier mot. Elle savait dans le secret de son cœur que leur premier regard avait scellé un pacte. Nina espérait son retour. Elle l'avait espéré dans le vacarme des grands vents de septembre quand, courant depuis l'Afrique, ils se gonflent en cyclones, déracinent les pié-bwa et jettent les cases à terre. Elle l'avait espéré dans la fournaise du carême quand le ciel est chauffé à blanc comme une tôle. Parfois, la nuit, les aboiements du chien créole la trompaient. Elle s'imaginait qu'un visiteur s'approchait. Elle courait pour ouvrir la porte. Mais, seule, la noirceur était postée derrière les volets de bois. À présent, elle avait pris son parti et ne se levait plus la nuit. Après ces visions mélodramatiques, le cœur de Marie-Noëlle se serrait. Que de crimes elle avait sur sa conscience ! Comment s'en délivrer ? Comment se racheter ? À son retour à Roxbury, une surprise l'attendait. Le désordre de la musique résonnait jusque dans l'entrée de l'immeuble. Au quatrième étage, toutes les portes étaient ouvertes tandis que mille lumières brillaient. L'appartement était rempli de toutes qualités de gens, certains qu'elle ne connaissait pas, parlant très fort toutes les langues de la terre. Awa aussi avait décidé de célébrer l'événement et avait organisé une fête en son honneur. Marie-Noëlle se prêta à des accolades, serra des mains tendues, embrassa des joues inconnues. À un moment, Awa, rayonnante, fit taire les musiciens et porta un toast à son amie, le nouveau docteur ès lettres. À l'en croire, l'intelligence et la détermination de Marie-Noëlle l'inscrivaient dans une longue lignée de femmes noires à courage et à talents qui prenait naissance dans la nuit des temps, depuis l'Afrique jusqu'aux Amériques. Cette lignée de vaillantes avait été illustrée par la maman de Marie-Noëlle, Reynalda, avant d'être illustrée par elle. Pour appuyer ses dires, Awa brandit un exemplaire des *Jours étrangers*. Où donc l'avait-elle déniché ? Bon sang ne peut jamais mentir. Telle mère, telle fille ! Là où elle était, Reynalda ne pouvait que se sentir fière de celle qu'elle avait portée. Tout le monde battit des mains et approuva

bruyamment. De nouveau, baisers, accolades. Toujours est-il qu'à ce moment précis, Marie-Noëlle le sentit, son amitié avec Awa atteignit son terme.

2.

À l'automne, Marie-Noëlle emménagea à Newbury, modeste quartier à la périphérie de Boston. Newbury était un de ces quartiers qu'aux États-Unis on appelle intégrés parce qu'y résident en proportion égale des Blancs, des Noirs, des Latinos, parfois des Asiatiques dont le niveau de vie est quelque peu supérieur à celui des pauvres gens. La sécurité y était assurée ; pas de sirènes de police hurlant en plein mitan de la nuit, pas de cadavres ni de flaques douteuses au coin des rues, pas de passants déambulant, la mine suspecte. La correction aussi y était garantie ; pas d'étendards de linge lavé claquant aux fenêtres, pas de garçonnets jouant au ballon derrière les barbelés de terrains de sport de fortune, pas de bars vomissant à toute heure un fort bruyant contingent d'ivrognes. Pourtant, cette respectabilité faisait regretter la laideur agressive de Camden Town ou de Roxbury. Ce n'était que moroses rangées d'immeubles tous pareillement alignés le long de trottoirs plantés d'arbres rendus étiques à force d'hivers. Aucune animation la journée, aucun bruit le soir. À voir les façades sans vie, on aurait pu croire les maisons inhabitées, si de temps à autre une voiture ne longeait la rue pour se garer dans un parking. Alors, une silhouette furtive en sortait, bouclait les portières et se faufilait sous les portes cochères.

Une seule grâce à Newbury : la Charles River. Sur ses bords méandreux, les joggeurs en survêtements coloriés défilaient, bras au corps. Quand la saison le permettait, les mamans y poussaient leurs bébés. Les étudiants s'y donnaient des rendez-vous. Parfois même, on y croisait des vieux-corps marchant à petits pas d'amoureux. Le fleuve lui-même se parait de robes à la couleur du temps : moire grise sans reflets à l'automne, épaisse laine blanche en hiver, velours vert tendre au printemps, vif en été.

L'existence que menait Marie-Noëlle était à l'image du quartier qu'elle habitait. Quatre fois la semaine, elle se rendait à l'université, enseignait, recevait ses étudiants, déjeunait avec des collègues pour discuter cours ou conseils aux étudiants.

Quand elle n'était pas à l'université, elle était enfermée chez elle et essayait de transformer sa thèse en un essai qui ne soit pas trop indigeste. Des fois, des étudiants anxieux sonnaient à sa porte, leurs travaux sous le bras. À part cela, elle ne recevait aucune visite. Anthea avait été de nouveau invitée à enseigner dans sa chère université du Ghana. Dans chacune de ses lettres, elle vantait à Marie-Noëlle sa vie avec Molara. Toutes deux étaient transformées, libérées de la peur du racisme, du vol et du viol. Outre le ga et le twi, la fillette parlait à présent l'ewe, le dagbani et le fon. Elle prenait aussi des cours de danse traditionnelle et de teinture à la cire perdue. Miracle des miracles ! Anthea, quant à elle, était tombée par le plus grand des hasards sur un récit par lettres. Au XVIII^{e} siècle, au plus fort de la Traite négrière, Efua, la femme de l'omanhene d'Ajumako, à la suite d'un complot de ses co-épouses jalouses de sa grande beauté, avait été vendue comme esclave et transportée dans une casa grande du Brésil. Là, elle avait dû satisfaire aux caprices sexuels de son maître, un débauché portugais. Elle avait appris à lire et à écrire en se cachant de son bourreau, et elle avait adressé à son mari des lettres déchirantes qui constituaient le premier texte de révolte et de libération d'une femme africaine ainsi qu'un document unique sur la société brésilienne de l'époque. Anthea espérait que Marie-Noëlle partagerait le grand bonheur qu'elle connaissait au Ghana en passant la Noël avec elle. Elle l'emmènerait à Kumasi, au cœur de ce fier pays ashanti dont Kwame Nkrumah lui-même n'avait pu subjuguer l'âme. Marie-Noëlle hésitait. Le peu qu'elle savait de l'Afrique lui faisait peur. Elle en était sûre, la vue de plaies si béantes la sommerait de s'apitoyer, de chercher des remèdes alors qu'elle ne voulait se soucier que d'elle-même.

Marie-Noëlle ne voyait plus Awa. Installée dans l'opulence de Beacon Hill, celle-ci était tombée amoureuse de l'avocat qu'elle avait chargé de régler ses problèmes d'immigration. Awa mettait le refroidissement survenu dans ses relations avec Marie-Noëlle au compte de la jalousie que cette dernière n'avait cessé de lui porter. Aussi, Marie-Noëlle se torturait l'esprit. C'est vrai qu'elle avait toujours été jalouse d'Awa. Petite, elle lui avait jalousé ses rapports avec ses

parents, la tendresse bourrue de son papa, les baisers comme les taloches de Natasha. Plus tard, elle lui avait jalousé son éclat ainsi que son aplomb avec les hommes. Pendant des années, elle avait maladroitement essayé d'interroger Terri qui se taisait sur l'amour avec elle. À présent, elle jalousait sa liaison avec un homme qui n'était ni marginal ni paumé ni fauché. Un Caucasien de trente-cinq ans, bien de sa personne, qui avait fait ses études à l'université George Washington. Awa n'avait pas résisté au plaisir de l'inviter chez elle, et Marie-Noëlle dans ce cadre harmonieux, parmi des convives qui semblaient tellement pleins d'esprit et d'insouciance, s'était sentie morose et laide. Laide à force de morosité. Habillée d'une robe qui trahissait sa pauvreté. Elle en venait à se demander si elle ne méritait pas les épithètes avec lesquelles Nina et Claire-Alta décrivaient Reynalda : égoïste, personnelle, sournoise. Elle n'aimait pas Reynalda, mais son sang vicié coulait dans ses veines. C'est à cette époque que les lettres de Ludovic se firent plus brèves et commencèrent même de s'espacer. Depuis des années, ces lettres, souvent fort longues, immanquablement terminées par le mensonge pieux : « Ta maman, ton frère, ta petite sœur se joignent à moi pour t'assurer de notre affection », avaient régulièrement traversé l'océan. Comme leur conclusion l'indiquait, elles étaient plutôt conventionnelles, un peu sentencieuses. On avait l'impression que Ludovic entendait donner à sa famille et à ceux qui la composaient un semblant de normalité. Qu'il s'abritait derrière ce rôle de papa qu'il s'était assigné et qu'il voulait éviter toute dérive. Par contraste, Marie-Noëlle mettait à y répondre une franchise cruelle. C'était l'occasion qui lui était offerte de ne rien se cacher. Ce qu'elle n'osait pas regarder en face, elle osait l'écrire et Ludovic avait fort à faire pour trouver le ton à la fois compréhensif, neutre et bienveillant qui convenait. C'est ainsi qu'il ne s'était pas offusqué du compte rendu de son séjour à la Guadeloupe. Devant ses soupçons, voire ses accusations, est-ce que Reynalda n'était pas, comme le disait Nina, « une menteuse de première » ?, il s'était borné à récapituler les faits comme s'il essayait de résoudre une énigme policière. Le ventre de Reynalda n'était pas le fruit du Saint-Esprit. C'était, comme dit la parole créole, une montagne de la vérité sur laquelle tout venait buter. Admettons

que le responsable n'en soit pas Gian Carlo, ce ventre-là, Fiorella et Reynalda ne l'avaient pas inventé. Voyait-elle un autre homme présent dans la maison de la rue de Nozières qui pourrait fournir une piste ? Il avait terminé sa lettre en engageant Marie-Noëlle à entourer de son mieux la vieillesse de sa grand-mère. Car, à tout péché, miséricorde. L'heure de l'oubli et du pardon avait sonné depuis longtemps. Ces conseils de circonstance, aussi inopérants que l'onguent gris, avaient fort diverti Marie-Noëlle. Est-ce qu'il les prodiguait également à Reynalda ?

Quand les lettres de Ludovic se firent plus rares, celles de Garvey commencèrent d'arriver, écrites avec la même écriture sèche, qui déchirait les feuilles de papier comme si le garçon avait pris la main du papa. Conventionnel lui aussi, dans sa première lettre, Garvey glissa une photo qui le représentait le bras posé sur l'épaule de la petite sœur Angéla, souriant d'un sourire édenté aux côtés du grand frère. Marie-Noëlle le découvrit haut, aussi haut que ses étudiants joueurs de basket-ball, maigre, son beau crâne en forme d'œuf, rasé de près, sans une bosselure, les yeux étroits et circonspects. À une génération près, il aurait pu être un musicien du M.N.A. dont il avait la dégaine. Dans sa première lettre, Garvey s'excusait, conventionnellement encore, d'avoir gardé le silence pendant tellement d'années. Quand même, il avait toujours porté la pensée de sa grande sœur dans son cœur. À preuve ! Il possédait tous les enregistrements du défunt Stanley Watts, injustement méconnu et qu'il révérait à l'égal des plus grands ! Patience, le temps de sa reconnaissance viendrait comme il vient toujours à qui le mérite ! Garvey avouait que sa vie à lui n'était pas une réussite. Aucun succès dont il puisse se vanter. Il avait été renvoyé de collèges publics comme de lycées privés. Il avait donné plus de mauvais coups qu'il n'en avait reçu. Il avait chapardé tout ce qui peut être chapardé dans les supermarchés et les grands magasins. Il avait volé pas mal de voitures, passé la nuit dans pas mal de commissariats de police, évitant la prison de justesse, mais il s'était toujours gardé du crack qui ne pardonne pas. Depuis peu, il s'était acheté une conduite et travaillait comme Ludovic pour le compte d'une entreprise de camions. Avec quatre amis, deux Maghrébins, un Turc et un Béninois, il habitait un appartement

du boulevard du Temple, entièrement remis en état par leurs soins. Quand il aurait suffisamment économisé, sac au dos, il quitterait Paris et s'en irait voir si la terre est ronde comme on dit. Il visiterait les États-Unis, certains pays de l'Amérique latine et, surtout, la Caraïbe, silo où tant de races s'étaient fécondées avant de partir ensemencer le monde. Qu'elle ne s'y trompe pas ! Il ne s'agissait surtout pas d'une sempiternelle-quête-de-l'identité. Il était un Européen. Un Antillais de l'immigration. Il n'y avait en lui ni nostalgie d'un temps longtemps mythifié, ni d'un beau pays natal à reconquérir. Son placenta était enterré sous un des platanes de Savigny-sur-Orge. Son turf, c'était la journée le pavé des villes, leur désordre, leur saleté, leur beat ; la nuit, leurs néons qui tiennent tête au grand jour, leur violence et leurs dangers. Du temps où il volait avec sa bande, il se rappelait le goût du défendu et la volupté de la peur. Ce n'est que dans la cinquième ou sixième lettre que Garvey commença à parler de Reynalda. Sur ce point, il se montra intarissable.

Car, pour le garçon que sa maman n'aime pas, la terre n'a pas d'ombrage. Le soleil le brûle. Il grille son cerveau et dessèche jusqu'à son cœur. Sa bouche a soif. Ses yeux sont aveuglés. Il n'a pas d'amis. Il ne regarde pas les filles. Il ne fait pas de jeux avec lui-même. Son obsession ne le laisse pas en repos.

Soit ! Ludovic était tout à son garçon. Le papa modèle et gâteau. Il faisait cuire à manger, signait les carnets de correspondance, assistait aux réunions de parents d'élèves, allait voir *Pinocchio,* faisait des démonstrations de brasse papillon, plaçait un disque de *Pierre et le Loup* sur l'électrophone. Pourtant, tout ce dévouement ratait son but, car il soulignait la cruelle absence de l'Autre. Les rares fois où Reynalda l'emmenait à l'école, elle le lâchait dans la cour comme on se débarrasse. Le soir, quand Ludovic l'avait baigné et couché, elle venait sur le bord de son lit pour lui faire la lecture, avec si peu d'entrain, une mine tellement prise au piège, qu'il se mettait à pleurer autant sur la détresse du Petit Chaperon rouge que sur la sienne. Elle ne s'intéressait

pas à lui. Elle ne s'intéressait à rien de ce qui le concernait, il l'avait vite compris.

Jusqu'à ses quinze ans, jusqu'à ce qu'il refuse d'y assister plus longtemps, semaine après semaine, Ludovic l'avait traîné aux réunions de Muntu. Certains n'hésiteraient pas à qualifier Muntu du nom peu clair de secte parce qu'au cours des services du dimanche, on y réinterprétait les Évangiles avant de partager le migan sacré, un plat fait de divers légumes et de haricots cuits sans sel. En réalité, les considérations religieuses y tenaient fort peu de place. Muntu, qui puisait à pas mal de sources à la fois, avait été fondé par un Antillais, ancien fonctionnaire des impôts à Abidjan, Côte-d'Ivoire, qui finissait sa vie en prophète à Bruxelles. Un beau matin alors qu'il longeait la lagune Ébrié, une vision lui avait montré, parmi les herbages et les débris d'écorce flottant à sa surface, un Dieu nègre. Il avait eu la révélation de la manière dont la race noire doit se guérir de son impiété. Du coup, il avait abandonné son nom de Paulius Polydor, enfilé une robe blanche, laissé pousser cheveux et barbe. Au ministère, ses supérieurs le croyant devenu fou, l'avaient radié. Il était donc rentré en Europe où il s'était mis à dénoncer sans excès de passion, car ce n'était pas un violent, plutôt un doux illuminé, les méfaits des valeurs des Blancs. À Muntu, on vénérait le travail, surtout le travail manuel. On apprenait le respect de soi, le pardon des offenses, le sens du mot « solidarité » ainsi que l'amour des frères, c'est-à-dire de tous ceux qui sont de race noire. Ludovic était un des piliers de Muntu. Il avait été séduit par le Mallam ainsi qu'on appelait désormais Paulius Polydor du temps où il était musicien à Bruxelles, et il avait contribué à planter sa doctrine dans le terreau fertile des banlieues parisiennes. Armé de ces préceptes simples, on serait tenté de dire simplistes, il faisait merveille dans son rôle d'éducateur, tenant fort efficacement en échec la délinquance juvénile. Par contre, il n'était que de considérer la pose de Reynalda lors des offices pour comprendre qu'elle se moquait pas mal de ce qui se passait autour d'elle. Elle ne s'animait qu'avant la communion, au moment des chœurs. Alors, elle qui ne fredonnait jamais une berceuse à son garçon, elle se mettait debout, en vedette, au beau milieu des fidèles et entonnait les hymnes. Elle était douée d'une voix de mezzo-soprano

magnifique, un organe dont la puissance et l'étendue étonnaient, s'élevant d'une poitrine si peu développée. Le plaisir qu'elle prenait à chanter la transfigurait. Il détruisait le masque d'ennui, d'apathie qu'elle portait à tous moments sur sa figure et la parait presque de beauté. Malgré lui, malgré cette rancune durcie comme une croûte, Garvey pleurait suspendu à ses lèvres chaque fois qu'il l'entendait. Il croyait voir s'ouvrir le ciel et les anges descendre en procession. Un jour où elle s'était surpassée, où la congrégation qui pourtant ne la portait pas dans son cœur, toujours à la critiquer, l'avait acclamée, encore et encore, une fois rentrée à Savigny-sur-Orge, elle s'était confiée. Son grand regret, avait-elle dit, était de n'avoir pas pu faire une carrière musicale. Avec de la technique, des leçons, un maître, elle serait devenue l'égale des plus grandes du siècle : Marian Anderson tant vantée par Arturo Toscanini, Jessye Norman, Leontyne Price. Dans le temps, une personne avait apprécié ses dons exceptionnels. Elle avait fait miroiter devant ses yeux la possibilité de partir en métropole pour étudier dans un conservatoire. Quand sa couleur était venue à son esprit, elle avait demandé inquiète si une cantatrice noire n'est pas plus déplacée qu'une cantatrice chauve. La personne avait haussé les épaules et l'avait assurée que tous les enfants du bon Dieu sont identiques. Elle l'avait cru. Mais ce n'était que paroles en l'air, paroles en bouche sans poids ni charge, paroles creuses destinées à l'abuser. À ce souvenir qui restait déchirant, sa figure s'était plissée. Puis, des larmes avaient rempli ses yeux, débordé sur ses joues où elles avaient dessiné leurs traces brillantes. C'était la seule fois où Garvey l'avait vue manifester une émotion et c'était à l'occasion d'un vaniteux songe de grandeur, d'un égoïste apitoiement sur elle-même.

Dans sa réponse, Marie-Noëlle, espérant saisir une piste, avait pressé son frère de questions. Reynalda avait-elle laissé échapper le nom de la personne qui l'encourageait à chanter pour en fin de compte la décevoir ? Est-ce qu'il s'agissait de l'évêque qui avait déjà joué un rôle dans sa vie ? Est-ce qu'il s'agissait de Gian Carlo Coppini ? Ou d'un autre, insoupçonné ? Hélas ! Chacun n'a jamais à la tête que ses propres problèmes et Garvey ne s'en souvenait plus.

Enfant, il n'avait jamais pu s'ouvrir de sa peine à Ludovic qui voyait bien ce qui s'établissait entre la mère et le fils : le silence et une distance de plus en plus grande. Des jours se passaient sans qu'ils s'adressent la parole et même que leurs regards se rencontrent. Mais Ludovic préférait fermer les yeux et s'abriter derrière un barrage de considérations toutes faites : « Ta maman a beaucoup souffert. On lui a volé son enfance. Il faut que tu t'efforces de la comprendre. » Toutes ces paroles étaient d'autant plus sibyllines que Garvey ne se souciait pas du passé de sa mère. Rien de ce qui existait avant la vie à Savigny-sur-Orge ne l'intéressait. Il ne s'était jamais posé de questions sur le père de sa grande sœur qu'il savait n'être pas le sien. Le fait n'avait rien d'exceptionnel. Mme Asdrubal, la voisine, avait six enfants de trois papas différents. Il savait tout au plus qu'il était originaire de la Guadeloupe, d'où venait aussi sa mère. La Guadeloupe, un pays auquel ne s'associait aucune photographie accrochée au mur, aucune image précise. Certains de ses camarades s'y rendaient en vacances et en revenaient se plaignant des choses innommables qu'ils avaient dû manger. Garvey ne se demandait pas s'il y avait une famille, une grand-mère, des tantes, des oncles dont la tendresse aurait peut-être réchauffé son existence.

Dans ses dernières lettres, Garvey insinua que de graves dissentiments se faisaient jour entre Ludovic et Reynalda. Elle ne trouvait plus Ludovic assez bon pour elle. On aurait dit qu'elle avait honte de lui. De sa dégaine. De ses locks. De ses jobs sans grandeur. Elle-même était complètement transformée, coiffée, manucurée, presque élégante et semblait ne plus souffrir de ses anciens maux. Elle ne restait à la maison que pour rencontrer des journalistes et leur accorder des interviews. À part cela, tout son temps était absorbé par des cocktails, des parties, des séminaires, des colloques, des rencontres, des débats consacrés à l'immigration sur des radios libres ou pas libres. En un mot, le couple allait à vau-l'eau. Marie-Noëlle se gardait de poser des questions trop directes, mais accueillait ces nouvelles avec jubilation. En même temps, elle n'était pas fière de s'avouer combien elle jalousait sa mère et combien elle convoitait ce qu'elle possédait.

Peu avant la Noël, Marie-Noëlle prit une décision qui bouleversa Anthea. Elle décida de ne pas la rejoindre au Ghana où elle avait prévu une visite des forts de Takoradi, Dixcove, Elmina, et Cape Coast, témoins de la mémorable rencontre entre Européens et Africains, et tout remplis encore des souvenirs de l'esclavage. Elle choisit de se rendre à Paris.

3.

À sa descente d'avion, Marie-Noëlle ne trouva pas beau le ciel couvert, enveloppant de Paris. Ni bienfaisant, le brouillard qui embrouillait la vision. Elle s'était habituée à des couleurs plus violentes, plus contrastées. Au-dessus de la croûte blanche et craquante de l'hiver, le jaune trompeur du soleil, les grandes trouées de ciel bleu métallique, les harmonies de l'été indien. Cette grisaille autour d'elle lui mettait le cœur à pleurer. Garvey l'attendait, accompagné d'un garçon qu'il présenta brièvement comme Soglo, son ami-frère du Bénin. La déception qu'elle éprouva en embrassant ces deux-là lui fit comprendre combien elle avait espéré quelqu'un d'autre à l'attendre.

Ce voyage n'avait plus sa raison d'être. Car, pourquoi est-ce qu'elle était venue à Paris où, en fin de compte, elle ne connaissait personne et n'avait pas mis les pieds depuis des années ? Bien sûr, il y avait cette vieille piste, refroidie depuis le temps, qu'elle entendait suivre. Mais, surtout, elle avait la conviction qu'elle venait chercher quelque chose qu'elle avait toujours désiré, quelque chose qui s'était toujours dérobé, et qu'à présent elle avait assez d'audace pour vouloir la posséder. Peut-être qu'elle n'avait jamais connu cet aéroport. Ultramoderne, tout en passerelles, tubulures et boursouflures de verre. Quand même, il lui apparut familier. Il la ramena des années, vingt années ou un peu plus, en arrière et dans ses souvenirs imaginaires, elle retrouva la petite fille qu'elle avait été, pressant une poupée de chiffon sur son cœur et cherchant en vain un sourire dans la foule. Elle la retrouvait partout, cette petite fille. Dans cette enfant à moitié endormie à côté d'un chariot à bagages. Cette autre qui rêvassait suçant son pouce. Dans cette petite Indienne, cette petite Chinoise, cette petite Américaine aux long cheveux blonds. Ce qui compte, c'est la détresse. Ces rappels ajoutaient à sa tristesse et enlevaient beaucoup de douceur à ces retrouvailles avec son frère. Pourtant, il avait fait de son mieux. Il avait emprunté une voiture que conduisait l'ami Soglo et qui roulait cahin-caha sur les tristes artères qui entourent Paris. On quitta l'aéroport et on

longea des entrepôts commerciaux aussi désolés que ceux des banlieues de Boston, des hôtels, des hangars, encore des entrepôts commerciaux. Brusquement, le ciel mouillé creva sur le goudron et le gris du ciel se mêla au gris de l'air et au gris de la pluie.

Est-ce que le monde entier se rejoint dans la laideur ?

Heureusement, le cœur de Paris ne change pas. On a beau lui ajouter un fast-food ici, un magasin de hi-fi par là, une pyramide de Plexiglas, des sex-shops et des pizzérias un peu partout, on n'arrive pas à l'enlaidir. Sous le pont Mirabeau, coule toujours la Seine. L'architecture intime demeure. C'est comme la figure d'une belle que les méfaits de l'âge ou de la maladie n'outragent pas. Marie-Noëlle redécouvrit la dentelle des pierres, l'élégance des façades des monuments centenaires. Pourtant, elle s'aperçut que cela ne lui causait aucune émotion. Paris était une somptueuse scène vide, un décor où aucun de ses drames ne s'était joué. Elle n'y avait aimé personne, enterré personne, pleuré personne. D'ailleurs, toute cette beauté ne dura pas. On quitta vite les quartiers cossus. Garvey habitait non loin de la place de la République. Quand ils parvinrent à garer la voiture dans les rues sales et encombrées, les flaques de pluie s'élargissaient, douteuses comme des flaques de sang. La foule dans les magasins semblait maussade et besogneuse. Beaucoup de visages de femmes noirs ou blafards tatoués de bleu, de femmes maghrébines, chacune des grappes d'enfants serrée autour d'elles. L'apparence imposante de l'immeuble où habitait Garvey était trompeuse. Une fois poussée la porte cochère, on prenait la mesure de son dénuement. La minuterie était en panne. Il n'y avait pas d'ascenseur et les marches de l'escalier de pierre, monumental, par-ci, par-là recouvertes de morceaux de tapis sans couleur, étaient fendillées. Garvey racontait en riant que diverses catégories sociales s'y faisaient la guerre. Il y avait d'une part le clan des propriétaires, Français-Français, vieux couples de fonctionnaires à la retraite qui survivaient miraculeusement depuis la Deuxième Guerre mondiale et restaient barricadés derrière leurs serrures et leurs verrous de sécurité. Il y avait, de l'autre, le clan des métèques, locataires et plus communément squatters, djobeurs, voire carrément

chômeurs ou petits truands qui illustraient toutes les possibilités de métissages de la terre. Les propriétaires confondaient les locataires et les squatters dans le même mépris, la même peur et ne leur donnaient ni le bonjour ni le bonsoir. Ils ne toléraient aucun bruit après dix heures du soir et, en cas de tapage, leur passe-temps préféré se résumait à téléphoner rageusement à la police. Celle-ci, à force, ne se dérangeait plus et ils se concertaient maintenant pour écrire à leur député. Garvey et ses amis habitaient au premier étage. Les fenêtres de leur appartement s'ouvraient sur une sorte de boyau resserré, ce qui fait que les pièces manquaient de lumière. À près de midi, l'électricité était allumée tout partout. À l'exception d'un écran de télévision géant sur lequel des personnages de Walt Disney s'agitaient dans le plus grand silence, le living-room était pratiquement vide. Un tapis, des poufs, quelques coussins composaient tout l'ameublement. Marie-Noëlle ne s'en offusqua pas parce que cela lui rendait Garvey plus proche. Elle n'aurait rien pu partager avec lui, si, à sa différence, il avait réussi.

À y réfléchir, c'est peut-être pour cette raison qu'elle s'était sentie tellement étrangère à Claire-Alta et à ceux de la Guadeloupe. Ils gardaient toujours, quant à eux, la religion du succès. La vie devait avoir l'apparence – au moins l'apparence – d'une marche en avant, victorieuse, depuis le ventre du négrier toujours amarré, à l'attente, dans la mangrove jusqu'à la pleine lumière de la tête du morne. Peut-être Judes Anozie faisait-il exception avec ses habits chiffonnés, son tacot japonais et ses tirades sur l'environnement. Tirades inutiles, voilà qu'elle y songeait avec attendrissement, puisque les arbres s'effeuillaient, les H.L.M. et les L.T.S. proliféraient, plus déshérités que les kaz nèg d'autrefois tandis que dans le fin fond de la terre les ravines perdaient leur eau. À présent qu'elle était loin de lui, Marie-Noëlle se prenait à penser à Judes Anozie comme à un ami malmené, méconnu. Comment réparer ? Il méritait mieux que ce qu'elle lui avait donné. Sans attendre ses réponses, il lui écrivait lettre sur lettre. Il lui envoyait des nouvelles du pays, des politiciens, des prêtres, d'une quantité de gens qu'elle ne connaissait pas. Surtout, il lui donnait des nouvelles de Nina. Il avait fini par rompre sa réserve et de temps à autre, juste pour

bavarder, il prenait le bateau jusqu'à la Désirade. Le chien créole n'aboyait plus. Nina lui ouvrait la porte sans manifester plaisir ni déplaisir, à sa manière indifférente et bourrue. Il lui rendait de menus services. Quand on avait craint les dévastations du cyclone Ferguson, Dieu merci ! échoué quelque part dans l'Atlantique, il était monté sur son toit pour consolider les feuilles de tôle. À chacune de ses visites, il s'appliquait à tisser les liens qui n'avaient pas été tissés et il lui parlait de Marie-Noëlle. Quand reviendrait-elle en personne ? Car il faudrait bien qu'elle revienne remplir les devoirs qu'une autre avait négligés. Elle ne laisserait pas sa grand-mère s'embarquer sans un dernier baiser pour le voyage sans retour. Marie-Noëlle ne savait comment répondre à ce reproche qui dans chaque lettre revenait comme un refrain. Elle n'avait plus rien à y faire, à la Guadeloupe. Bienheureux Garvey qui pouvait dire là où se trouvait son placenta ! Des promoteurs immobiliers avaient déterré le sien. Ils l'avaient jeté au loin. Puis ils avaient édifié à sa place une cité en béton.

Vers treize heures, quelques amis s'amenèrent et Soglo servit un plat préparé en l'honneur de l'arrivante. Toutes sortes de cigarettes passèrent de la main à la main. Nombre de bouteilles de mauvais vin et de mauvaise bière furent vidées. Bientôt, il ne manqua plus que la musique live et les voix aux accents étrangers pour que Marie-Noëlle se croie à Camden Town. Ce voyage-là dans le temps n'était pas plaisant non plus. Sa mémoire n'avait pas encore métamorphosé ces années-là. Là-bas comme aujourd'hui, elle était seule. À l'entour, personne ne lui prêtait attention. Garvey, un peu soûl, ne lui adressait plus la parole comme s'ils s'étaient déjà tout raconté au cours de huit mois de correspondance et n'avaient plus rien à se confier. Quand même, ils avaient pu vérifier que leurs enfances n'avaient pas tout gâché pour eux. Elles n'avaient pas rétréci leurs cœurs qui gardaient un peu de place pour l'affection. À la fin de l'après-midi, Marie-Noëlle se retira dans la chambre qu'on lui avait réservée. Froide, vide comme l'appartement, mais où, pathétiques, deux roses dans un vase de bazar signifiaient l'accueil. Elle ferma les yeux et finit par s'assoupir, la figure tournée vers le rectangle gris sale que découpait la fenêtre.

Elle dut dormir longtemps. Quand elle revint dans le living-room, la nuit était tombée et tous les invités étaient partis. Garvey et Soglo, un peu soûls, étaient avachis contre les coussins. Cette fois, elle eut la force de poser à Garvey la question qu'elle n'avait pas arrêté de tourner et de retourner dans sa tête.

Où était Ludovic ?

Garvey baissa la voix comme si la portée de ses propres paroles l'effrayait. Ludovic venait de partir pour la Belgique, emmenant Angéla avec lui. Ils avaient passé la nuit chez lui avant de prendre le train pour Bruxelles. Ce qu'indiquait ce départ, Garvey ne le savait pas. Bien sûr, il mourait d'envie de poser des questions, mais il s'était retenu. Il n'avait même pas prononcé le nom de Reynalda. Après le dîner, Angéla laissée à la garde de Soglo devant la télévision, le père et le fils avaient marché jusqu'à la place de la République. Il pleuvait ce soir-là aussi. Les roues des voitures, lugubres dans l'ombre comme des corbillards, soulevaient des paquets d'eau qui retombaient sur les trottoirs. Dans la noirceur et l'humidité un seul signe éclatant : les croix vertes des pharmacies scintillant comme des gemmes. Malgré le temps et l'heure tardive, un manège jouait à la ronde. Des enfants faisaient des caprices à leurs parents et les rues étaient pleines de monde. C'était cela, ce que Garvey affectionnait dans les grandes villes : cette agitation qui n'en finissait pas, pareille à celle des fourmis. De jour comme de nuit, la terre n'arrêtait pas de tourner. D'une certaine manière, on n'était jamais perdu puisqu'on trouvait toujours un esseulé comme soi-même à qui raconter sa misère. Ludovic et Garvey avaient poussé la porte d'un café baptisé sans trop d'imagination À la République. C'était l'atmosphère des fins de soirée quand les solitaires, les insomniaques, ceux qui ne savent pas trop où aller prennent un dernier répit. Garvey avait pitié de son père. Celui-ci ne détachait pas les yeux de son verre et affichait brusquement une figure creusée, ravagée, de cinquante ans. Ils étaient restés longtemps dans la tiédeur, sans parler, à boire bière sur bière. Finalement, un homme s'était assis à leur table et leur avait raconté l'histoire de sa vie. Histoire abracadabrante. Histoire sans doute à moitié imaginaire où il était question de la férocité des femmes. Le

lendemain, quand Garvey s'était réveillé, Ludovic et Angéla étaient déjà partis, laissant en évidence sur le poste de télévision un pli pour Marie-Noëlle.

Le lendemain matin, le réveil ne fut pas plus riant. Il pleuvait toujours. La même grisaille à l'entour. Toute la nuit, Marie-Noëlle avait retrouvé le plaisir oublié et morbide qu'il y a à pleurer. Comme elle pleurait quand elle était enfant, en sachant que personne ne viendrait la consoler. Qu'il faudrait attendre le jour, se lever comme si de rien n'était, se préparer, partir pour l'école, affronter les autres élèves, la maîtresse, la vie, quoi ! L'appartement était désert. Sur la table de la cuisine, une main malhabile avait disposé les éléments d'un petit déjeuner. Marie-Noëlle préféra descendre. Dans la rue mouillée, les passants se hâtaient et elle pressa le pas comme eux. Pourtant, elle avait tout le temps du monde devant elle. La décision qu'elle avait prise lui faisait peur comme la pensée d'une opération à laquelle elle devait se soumettre pour son bien. Elle avait essayé toutes les avenues possibles et il ne restait que celle-là, la dernière, ouverte devant elle. Pourtant, depuis quelque temps, elle se posait la question : est-ce qu'elle ne pouvait pas continuer de vivre comme elle le faisait ? Sans identité, comme une personne à qui on a volé ses papiers et qui erre à travers le monde ? Est-ce qu'ainsi elle n'était pas plus libre ? C'est une sale manie de vouloir savoir à tout prix d'où on sort et la goutte de sperme à laquelle on doit la vie.

La rue qu'elle se mit à longer au hasard était bordée de boutiques où on vendait toutes qualités de colifichets voyants et bon marché. D'énormes boucles d'oreilles, de lourds pendentifs, des broches en métal doré, ornées de paillettes et de morceaux de verre de toutes les couleurs. Elle s'arrêta devant une vitrine pour considérer dans la glace son image si peu souriante, puis elle continua sa route. Au bout d'un moment, elle déboucha sur une place, élégante, austère entre ses façades grises et roses, qui avait l'air familier d'une photographie de carte postale. Pour tuer le temps, elle entra dans un café désert comme une tombe. Mme Duparc avait répondu tout de suite à sa lettre et avait accepté de la recevoir.

Mais elle l'avait mise en garde : elle n'avait aucune information dramatique à lui révéler. Tout compte fait, elle n'avait pas gardé mauvais souvenir de sa petite bonne des années soixante. Marie-Noëlle se promit qu'après cette visite-là elle renoncerait à une quête qui la conduisait dans les endroits qui s'accommodaient le moins avec elle. L'an passé, la Guadeloupe. À présent, Paris. D'ailleurs, tout cela était en train de devenir inutile. Inutile ? Elle n'en était plus très sûre tant qu'elle n'aurait pas retrouvé Ludovic. Elle n'arrêtait pas de se demander pourquoi il était parti pour la Belgique sans l'attendre. Cela ressemblait bien à une fuite. Elle avait à présent le courage de s'avouer qu'elle n'était venue à Paris que pour lui. Pourquoi est-ce qu'elle avait si longtemps méconnu la vérité ? En fait toute sa vie, elle n'avait fait que chercher Ludovic à travers une quantité d'autres hommes et, à chaque fois, elle avait été flouée. À deux heures tapantes, elle se leva, traversa la place et prit un taxi. Le chauffeur venait comme elle de la Guadeloupe. Enfin, sa famille était originaire de la Guadeloupe. Lui-même ne s'y était rendu pour la première fois que trois ans plus tôt, après y avoir tellement rêvé tout au long de son adolescence. Dire qu'il avait été déçu ne serait pas la vérité. Il s'agissait de bien autre chose. L'excès de beauté du pays l'avait intimidé, comme s'il se promenait sur une scène étrangère. Son univers à lui, c'étaient les banlieues tristes, les stades, les terrains de foot. Il ne s'était jamais senti à son aise. Il était de trop tout partout. Il savait que derrière son dos, on faisait des jeux avec lui. Il « brodait ». Il ne se coupait pas les cheveux assez court. Il portait des habits africains pour manifester on ne sait quelle identité. Il n'avait retrouvé son souffle familier qu'à son retour à Paris. Et pourtant, il ne se prenait pas pour un Français.

À vrai dire, Marie-Noëlle n'écoutait guère cette histoire, fastidieuse comme une rengaine. Combien étaient-ils à travers la planète Terre à partager la même mal-vie ? Assez pour former une autre race, assez pour peupler un autre monde.

Malgré elle séduite, elle regardait le décor du cœur de Paris. La pluie hésitait à tomber et la Seine, gorgée d'eau, était violette. De même couleur, les nuages se pourchassaient au-

dessus des ponts. Déjà, la lumière faiblissait et le jour s'apprêtait à prendre ses quartiers de nuit.

Le taxi s'arrêta devant le 305, boulevard Malesherbes et Marie-Noëlle examina la haute façade pierreuse. Elle avait abrité une Reynalda de quinze ans. Elle connaissait peut-être ses secrets, mais ne pouvait rien en dire.

4.

Imagination ! Imagination !

Ce n'est pas ainsi que Marie-Noëlle s'était représenté l'appartement où sa maman s'était louée. Elle le voyait plus luxueux, avec des meubles cossus aux tons assourdis, des beiges, des gris, des fauves, pareils à ces appartements de rêve qu'on voit dans les catalogues en papier glacé ou dans *Maison et Jardin*. En réalité, avec ses lourds rideaux de reps, ses cloisons tapissées de figures d'ancêtres ou de reproductions de tableaux connus, il était quelconque, plutôt étouffant, pas très clair. Moroses, les poissons rouges de Matisse tournaient en rond dans leur bocal suspendu au-dessus d'un piano. Mme Duparc aussi, elle l'avait vue tout autrement dans sa tête. Élégante, voire un peu évaporée. Or, elle avait devant elle une femme bien mise, mais sans fantaisie, une mine de bien-pensante, les cheveux gris soigneusement tirés en chignon. Elle était veuve, Jean-René l'ayant prématurément abandonnée sur cette terre. Mais ses enfants l'entouraient de toute leur dévotion. Sans faire de bruit, une petite servante déguisée en parfaite soubrette de comédie, réplique de ce que Reynalda avait dû être trente ans plus tôt, tournait et retournait dans la pièce, versant du thé, offrant des millefeuilles, des éclairs au café. Marie-Noëlle commença par subir un interrogatoire auquel elle répondit de son mieux, sentant pourtant que tout ce qu'elle disait était retenu contre elle. À vrai dire, elle n'avait pas choisi de vivre en Amérique. La vie l'avait entraînée jusque-là. Voilà tout. Non, elle n'avait plus de mari, pas d'enfants. Non, elle n'envisageait pas de revenir en France, ni à la Guadeloupe. Enfin, oui, elle se plaisait là-bas. Mme Duparc décrocha de ses lèvres son sourire de circonstance et pencha le buste vers des albums de photos, posés sur une table basse en prévision de la visite. Mais ces instantanés vite pris, sans art, déjà jaunis ne pouvaient rien apprendre à Marie-Noëlle. Elle la connaissait déjà de vue cette maigrichonne maussade et mal fagotée qui ne cherchait même pas à sourire en tenant par la main des enfants plus vigoureux qu'elle-même, recevait avec indifférence sa part d'un gâteau

d'anniversaire ou se tenait, raide, derrière un landau. Qu'est-ce qui se passait à l'abri de sa tête ? On pouvait deviner rien qu'à la regarder que sa vie chez les Duparc ne l'intéressait pas, qu'elle ne faisait même pas semblant d'aimer les trois enfants à sa garde, Nathalie, Philippe et le dernier-né, tellement adorable, Charles-Emmanuel que tout le monde appelait Chamanou. Ses ambitions étaient ailleurs. Mme Duparc commença à parler d'un ton objectif comme si elle réunissait les éléments d'une lettre de recommandation. Reynalda était propre, consciencieuse, appliquée, discrète. On oubliait qu'elle était dans la maison tant elle restait à sa place. Peu à peu cependant, sa voix s'anima, la trahit. C'est qu'après tout ce temps son cœur n'avait pas pardonné à Reynalda de l'avoir traitée en patronne, elle qui se voulait bienfaitrice. Une fois qu'elle avait quitté le boulevard Malesherbes, on n'avait plus entendu parler de Reynalda. Pas une lettre, une carte. Elle avait laissé pas mal d'effets dans sa chambre, des photos de la Guadeloupe, un poste de radio, des Zola en Livre de Poche, mais elle n'était jamais revenue les chercher. Pensez à tout ce que les Duparc avaient fait pour récolter en fin de compte tellement d'ingratitude ! Elle n'était pas une personne à satisfaire sa conscience de peu : à se débarrasser, par exemple de ses vêtements défraîchis, bons à jeter, à donner ses restes. Non ! Dès le lendemain de son arrivée, elle avait emmené Reynalda aux Grands Magasins – tout proches – et l'avait habillée de neuf de pied en cap. Chaque jour, elle lui laissait scrupuleusement assez de temps pour préparer ses leçons et ses devoirs, donnant elle-même aux enfants leur bain du soir. En vérité, elle ne l'avait pas reçue chez elle et traitée comme une subalterne, mais comme une parente en détresse. Jamais une condamnation, un reproche ; Jean-René et elle mettaient en pratique la parole du Christ : que celui qui est sans péché… La triste histoire qui s'était déroulée à la Guadeloupe et dont, en vérité, ils ne savaient pas grand-chose, ne les concernait pas. Ce qui importait, c'était la petite innocente qui n'avait demandé à naître à personne et qui était restée au pays à la garde d'une étrangère ! Parlons-en de cette enfant ! (Là, Mme Duparc se fit venimeuse.) Reynalda ne semblait guère s'en soucier. Pas une photo dans ses affaires. On ne la voyait jamais acheter pour elle une babiole, un souvenir. Noël, jour

de l'an, anniversaire se suivaient. Chaque fois qu'ils essayaient d'aborder ce sujet, non par curiosité, mais par sympathie, avec délicatesse, Jean-René et elle n'étaient-ils pas eux-mêmes parents d'enfants, parents chrétiens d'enfants ? ils se heurtaient à un mur. Bien sûr, ils se forçaient à l'indulgence. C'était excusable. Un enfant se fraye difficilement une place dans un cœur qui ne l'a pas désiré et, à l'évidence, Reynalda n'avait pas désiré sa fille. Aussi, songeant à l'avenir, ils lui avaient consenti un salaire bien supérieur à la moyenne. Ils lui avaient ouvert un carnet à la Caisse d'Épargne de l'Écureuil et l'obligeaient à des dépôts mensuels. Ce n'est pas tout ! Ils n'avaient jamais exigé le remboursement du coût de son passage depuis La Pointe, une somme considérable à l'époque… Là, Marie-Noëlle se permit d'interrompre ce flot de souvenirs aigres-doux. Comment ? Est-ce que ce n'était pas le BUMIDOM qui s'était chargé d'acheminer Reynalda jusqu'à Paris ? Le BUMIDOM ? Mme Duparc sembla surprise. Oui, elle avait entendu parler de cette organisation du gouvernement qui, dans le temps, gérait le placement des gens de maison antillais. Mais le BUMIDOM n'avait rien à voir dans l'affaire. Elle n'aurait jamais accepté d'introduire une personne chez elle sur la recommandation de fonctionnaires inconnus. Marie-Noëlle insista. Elle invoqua la parole sans équivoque de sa mère, sentant qu'enfin une faille se faisait jour dans l'édifice de granit que Reynalda avait construit et que, grâce à elle, la vérité, la vérité, pourrait peut-être se faire jour. Elle insista d'une voix qui tremblait. Si ce n'était pas le BUMIDOM, alors qui était-ce donc ? Mme Duparc joignit les mains comme si elle allait se mettre à prier et, posément, présenta sa version des faits.

La famille Duparc n'était pas une famille ordinaire. Elle comptait une flopée d'individus exceptionnels, excentriques, aventuriers, martyrs et saints surtout. On ne savait pas combien de Duparc, chapelet à la main et les pieds chaussés de sandales, étaient partis évangéliser l'Afrique et les pays lointains. Un Duparc s'était retrouvé à l'hôpital de Lambaréné au côté d'Albert Schweitzer. Plus près de nous, un autre Duparc, après avoir passé du temps à pourchasser les pè savann d'Haïti, était devenu évêque de la Guadeloupe. On nommait son nom avec respect jusque dans les paroisses les

plus reculées de l'île. En apparence, c'était un bon vivant, couperosé, un peu trop amateur de ti-punches et de liqueur au cacao. En réalité, sous ses rondeurs et ses couleurs, battait un cœur de vrai mystique dont le souci constant était de faire le bien. Il se rendait régulièrement en France pour des conciles, des synodes ou des pèlerinages à Lourdes et ne manquait jamais le détour par le boulevard Malesherbes pour bénir les enfants. Un jour de 1960, on avait reçu une lettre de lui, assez mystérieuse. Il demandait à ses jeunes parents à la fois de lui venir en aide et de mettre à l'épreuve leur foi chrétienne. Il s'agissait de donner un emploi de bonne d'enfants à Reynalda Titane, une fille-mère de quinze ans, plus victime que pécheresse, plus malheureuse qu'endurcie, solitaire comme la solitude, affligée comme l'affliction. Quelques années plus tôt, il avait cru lui venir en aide en la plaçant à La Pointe, alors qu'en fait il l'avait exposée aux pires tentations. Il se sentait donc responsable de son malheur. Les conseils des Duparc et l'image de leur foyer uni pouvaient la ramener dans le droit chemin. Les réponses de l'évêque aux légitimes questions du couple n'avaient guère apporté d'éclaircissements. Il expliquait seulement que la jeune Reynalda ne pouvait pas sentir sa maman, une femme d'assez mauvaise réputation, qu'elle n'avait ni famille ni amis. Quant au père de son enfant (car il refusait de l'appeler purement et simplement : le coupable), il ne pouvait rien en dire, car il était lié par le secret d'aveux tardivement balbutiés dans l'ombre du confessionnal. Qu'on sache seulement que le malheureux était accablé par sa faute et qu'il n'aurait pas assez du restant de sa vie pour l'expier. D'ailleurs, lui-même y veillerait, foi d'évêque. Mme Duparc reconnaissait qu'elle était, dans son for intérieur, assez hostile à l'idée d'engager pour s'occuper de sa petite Nathalie, son ange de neuf ans, une pécheresse. Mais Jean-René qui avait le grand goût du sacerdoce n'était pas de son avis et, en vitesse, avait envoyé à son grand-oncle l'argent du passage. Un mois plus tard, Reynalda débarquait et, tant bien que mal, une cohabitation qui devait durer quatre années avait commencé. Étonnée du trouble dans lequel son récit jetait Marie-Noëlle, Mme Duparc rassembla ses souvenirs. Mais elle eut beau interroger sa mémoire, elle ne découvrit pas d'autres informations. Elle ne savait rien de rien de plus. Par la suite,

ils n'avaient pas revu l'évêque terrassé peu après par une crise cardiaque. Trop de ti-punches. Trop de liqueur au cacao. Une foule pleurant un saint l'avait quand même conduit à sa dernière demeure au cimetière de Basse-Terre, car il avait demandé à être enterré dans sa chère Guadeloupe au pied de son cher volcan. Avec son secret. Il semblait certain que Reynalda n'entretenait plus de relations avec le père de son enfant vraisemblablement resté à la Guadeloupe, puisqu'elle n'écrivait ni ne recevait jamais de lettres.

— Qu'est-ce qu'on fait dans pareils cas ? se demanda Marie-Noëlle. Je devrais peut-être boire jusqu'à me soûler. Je n'en ai pas envie. Alors, accomplir quelque action dramatique ? Je n'en ai pas la force. Désormais, il me faudra tout simplement vivre avec cet inconnu, ce noir derrière moi. Je suis sortie du noir. Je suis sortie mal armée, pas du tout parée pour l'existence de la tête brillante de ma mère. Ce n'est pas la peine de la confronter. Elle ne démordra pas de son histoire. D'ailleurs, je suis sûre qu'elle a fini par y croire. Elle s'est peut-être confondue avec une de ces malheureuses dont elle a écouté les confidences. Ou bien, elle a rêvé. Car c'est une de ces histoires, trop belles pour être vraies avec lesquelles on écrit les romans. Dans le fond, elle est un écrivain, ma mère, et elle a bâti sa fiction. Moi qui vis, je dois chercher la vérité autre part. Où ? Il faudrait tout réinterpréter, tout recommencer depuis le commencement. Depuis le bon matin où Nina et Reynalda sont descendues du bateau *J'espère en Dieu* qui en ce temps-là, deux fois la semaine, faisait l'aller et retour entre la Désirade et Saint-François.

Nina allait devant. Elle marchait à grands pas, son léger bagage posé sur sa tête sans s'occuper de l'enfant qui trottinait comme elle le pouvait derrière elle, ses pieds crochus, ses orteils voyant l'air dans ses tennis déchirées, car son cœur était plein de sentiments mêlés. Elle avait cru bien faire pour Reynalda. Mais elle n'éprouvait aucun contentement à quitter la Désirade. D'accord, sa vie y était raide. Elle y avait mangé son bon compte de misère. Plus souvent que rarement, elle y avait rempli son ventre et celui de son enfant, à coups de

migan de racines et d'huile rance. Pourtant, c'est là qu'elle était née, que sa maman était née ainsi que la maman de sa maman et que, face à la mer, toutes les deux prenaient un repos bien mérité. C'est là que sa case était plantée. Ce qu'elle avait entendu de La Pointe était loin de lui faire plaisir. Des voleurs, des hâbleurs, des dames-gabrielles en pagaïe. Une auto-char attendait près d'une station Esso et elle ralentit son allure pour permettre à Reynalda de la rejoindre. Celle-ci transpirait. La sueur détrempait ses cheveux grinnés et, en dépit d'elle-même, son cœur eut pitié de la laideur de son enfant. Elle lui tendit un morceau de pain qu'elle gardait serré entre ses seins, mais la petite refusa d'un mouvement de la tête. Elle ne voulait rien d'elle. C'était comme cela depuis le début, quand, trois jours après sa naissance, elle avait rejeté le sein. Nina et Reynalda s'assirent sur la dernière banquette de l'auto-char et Nina s'endormit aussitôt. Reynalda, quant à elle, resta à examiner tout alentour de ses yeux insondables et curieux. De Saint-François à La Pointe, le chemin semble sans fin. On ne voit guère sous l'ardent soleil que champ de cannes à sucre sur champ de cannes à sucre. Des bœufs efflanqués traînent leurs chaînes en bordure du goudron ou tendent leurs mufles en mugissant vers les mares. Par-ci, par-là, un manguier, bras en croix. Le chauffeur jouait du klaxon en traversant les bourgs, pareils de saleté et de misère, et des tralées de gamins, les fesses à l'air avec des chiens, fous comme eux d'excitation, déboulaient derrière le véhicule. Vers la fin de l'après-midi, juste avant la noirceur, on arriva à La Pointe. L'auto-char alla se garer en face du marché de Bergevin dans l'odeur du poisson pourri et des papayes trop mûres des fins de journée. Les dernières marchandes remballaient ce qui pouvait être vendu le lendemain et fermaient leurs oreilles aux supplications des pauvresses.

Tout le monde connaissait Il Lago di Como. On prit pitié de Nina et de son enfant avec son air bitako et on l'accabla de renseignements détaillés qui l'embrouillaient plutôt qu'autre chose. « Prends sur ta gauche. Ensuite, droit devant toi. Va jusqu'à la maison haute et basse. C'est un docteur qui reste là… » À l'angle du canal Vatable, un garde battait à son de caisse et les curieux accouraient vers lui de toute la vitesse de leurs jambes. Ni Nina ni Reynalda n'avaient de leurs yeux vu

pareil spectacle qui comptait sûrement parmi les merveilles de La Pointe. L'homme rejeta son képi en arrière, rangea ses baguettes, puis, dressé sur ses ergots, se mit à lire à voix incompréhensible un long avis à la population qui indiquait en clair l'ouverture prochaine des écoles et la nécessité pour les parents de faire inscrire leurs enfants à la mairie. Ensuite, il se dirigea d'un pas majestueux vers la rue Frébault. Quand il eut disparu, Nina et Reynalda reprirent leur marche. L'une suivant l'autre, elles arrivèrent devant Il Lago di Como à l'instant où José se préparait à descendre le rideau de fer à moitié, premier signal pour indiquer aux clientes qu'elles devaient prendre leur congé, car demain est un autre jour. Sur le trottoir d'en face, celui d'un magasin de bonneterie, le fils du patron, Aziz, faisait une scène à sa mabo.

Comment se passa la première soirée ?

Autour de la maison, les chauves-souris sortaient en voletant lourdement depuis les fenêtres du galetas. Arcania, lasse, reposait dans sa chambre au premier étage. Tandis que Nina faisait connaissance avec son potager, ses fait-tout et ses canaris, tante Zita et tante Lia n'eurent pas le cœur à laisser la pauvre Reynalda en cuisine. Sans rien demander à Gian Carlo qui, l'air excédé, trônait au haut bout de la table, elles lui firent une place, là où elle devait s'asseoir à chaque repas jusqu'au jour dernier de sa disparition, entre Donatella et Fiorella. C'est tout de suite ce soir-là que l'amitié naquit entre Fiorella et Reynalda, deux fillettes tellement dissemblables. Reynalda regardait le cadre de sa nouvelle vie, les meubles en chêne mastoc style Henri II, sur les murs les assiettes décoratives à pourtours dentelés et dorés, les reproductions des miniatures de Viator Gentini, un peintre naïf sicilien que Gian Carlo avait adoré dans sa jeunesse et s'efforçait de ne pas pleurer. Sur quoi, en vérité ? Qu'est-ce qu'elle laissait à la Désirade ?

Soudain, Fiorella lui cogna le genou sous la table et lui souffla à l'oreille :

— Tu connais l'histoire d'Aïda-Gros-Tété ?

Reynalda écarquilla les yeux d'ignorance et l'autre se lança dans un récit sans queue ni tête qui la faisait rire comme une perdue. Gian Carlo tapa avec sa cuiller sur le bord de son

assiette pour réclamer le calme et tante Zita, qui faisait le tour de la table avec le maigre plat de morue raccommodée, s'efforça de gronder :

— As-tu fini, Fiorella ?

Peu après, Nina entra statuesque dans sa robe de madras passé. Elle portait le plateau de citronnelle, la théière et les tasses de faïence ébréchées. Elle tourna la tête, émerveillée comme devant le saint sacrement vers Gian Carlo qui lui aussi la regardait. Sans se douter que l'ange fou de l'amour et du désir venait de lancer son javelot, Fiorella pouffait plus fort.

— Ta maman, ta maman, on dirait… Aïda-Gros-Têté en personne !

Les affaires du dîner lavées et rangées, Nina et Reynalda montèrent jusqu'à leur galetas. Comme dans leur ignorance elles avaient laissé les volets ouverts, des chauves-souris étaient entrées dans la chambre. De peur, Reynalda se recroquevilla sur un des lits pendant que sa maman armée d'un manche à balai les pourchassait avec des coups féroces. Au bout du combat, six petits corps noirs et velus crevèrent leur sang sur le bois du plancher. Est-ce ainsi, est-ce de cette manière-là que cela s'était passé le premier soir ? Et le lendemain ? Et les jours suivants ? D'où était sorti l'homme sans nom et sans visage qui avait foutu un ventre à la gosse ? Est-ce qu'il l'avait violée, la guettant derrière un sablier de la place de la Victoire, pour un mauvais jour bondir sur elle et l'entraîner jusqu'à chez lui malgré ses ruades et ses supplications ? Au contraire, est-ce qu'il avait séduit sa naïveté et elle s'était donnée, consentante ? Elle allait le joindre dans son lakou sur le Morne La Loge et restait avec lui aussi longtemps que l'heure le permettait. Ils guettaient ensemble les premiers fils noirs de la nuit mêlés aux fils blancs du jour. Alors, elle se dépêchait de courir jusqu'à la rue de Nozières. On pouvait se demander comment ils avaient pu se rencontrer si souvent au-dehors ; comment elle avait réussi à tromper la vigilance de tant d'enfants, de femmes dévotes, trois en tout dans la maison, et d'un confesseur qui montait et descendait les escaliers, un bréviaire à la main, toujours prêt à confesser tout le monde à toute heure.

À moins que… À moins que.

Un froid glacial engourdit les membres de Marie-Noëlle, rampa jusqu'à son cœur et elle faillit tomber là, par terre, dans ce bar-tabac, assez sale, proche de la gare Saint-Lazare où elle avait commandé un café. Au comptoir, une femme affamée mangeait des œufs durs. Serrés sur une banquette, deux amoureux s'embrassaient.

Comment est-ce qu'elle n'avait pas compris cela plus tôt ? Tout s'emboîtait. Toutes les bribes éparpillées du puzzle se mettaient en place. La confession. La musique. Cherubino. *Voi che sapete che cosa è amor*. Mon enfant, comme tu as une jolie voix. Je te ferai partir étudier en métropole. Tu seras paggio sur la scène de l'Opéra. Tu as une jolie voix et de beaux yeux aussi, tu sais. Approche-toi plus près. Encore plus près… Ah ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Périsse le jour où je suis né ! Que ne suis-je mort dès le sein de ma mère ! Au sortir de ses flancs, que n'ai-je expiré ! Mon père, tu ne pourras jamais au grand jamais me pardonner. Désormais, je vais rejoindre ceux qui me ressemblent. Les pustules de leur corps couvrent mon âme.

Si seulement j'avais quelqu'un à qui parler, quelqu'un à qui confier mon tourment. Si seulement j'avais un homme à mon bras, comme aurait dit Judes Anozie. Cela aide. Hélas ! Tous m'ont lâchée. Ma grand-mère Nina croyait que l'instruction donne la clé du bonheur. Elle pensait que sa vie aurait été différente, aurait-elle su lire et écrire. Moi je l'ai, l'instruction. Je l'ai gagnée à la force du poignet. Malgré cela, je n'en suis pas plus heureuse et je me demandais la raison. C'est que je ne connaissais pas l'héritage que j'expiais.

5.

Aussitôt que l'on fut sorti de Paris, la neige se mit à tomber. De gros flocons pressés de toucher terre, comme peureux, serrés les uns contre les autres. En quelques minutes, il n'y eut d'autre couleur sur les maisons, les arbres, les voitures que ce blanc qui blessait les yeux. La joue contre le froid de la fenêtre, Marie-Noëlle regardait ce paysage de mort, tellement pareil à celui qu'elle portait au cœur. C'était un mercredi. Jour creux. Ce n'était pas un express. Les rares voyageurs, un homme aux souliers fatigués, deux femmes mal habillées, fagotées pour dire la vérité, grelottaient dans le compartiment de seconde. L'homme tendit son paquet de cigarettes à la ronde et bientôt, dans l'odeur des gauloises, tous les trois se mirent à parler sans entrain. De quoi ? Du présent gouvernement qui donnait du fil à retordre aux travailleurs du pays. De l'ancien qui en avait fait tout autant. Les républiques, les présidents passent et se ressemblent. Rien qu'à leur tête on voyait que ces voyageurs-là étaient des gens sans histoire. Des gens normaux. Issus de familles normales. Rien à signaler. Des accouplements ordinaires. Des coucheries et des adultères sans conséquence. Quelques fellations par-ci par-là. Même pas de sodomisation. Marie-Noëlle se sentit de trop avec ce qu'elle portait sur sa conscience. Elle abrita sa figure derrière un journal qu'elle avait acheté machinalement. Mais ces cadavres massacrés à la tronçonneuse au Burundi, jetés le sexe à l'air dans les silos du Rwanda, ces noyés décomposés dans les boues du Pakistan la laissaient de glace. Puisque vivre semble impossible, le monde n'a qu'à finir de battre. Et qu'on n'en parle plus ! Retour aux délices du néant. Elle laissa retomber les feuillets sur ses genoux et se retourna vers la fenêtre. Derrière la vitre, la campagne avait pris la place de la ville. À présent, le corbillard du train déroulait ses anneaux métalliques à travers une plaine blanche, plate comme le plat de la main, parfois hérissée de formes qu'on avait du mal à reconnaître. Des hangars ? Des arbres ? Des bosquets ? Des ossements ? Des corps d'animaux ? Elle n'osait pas se demander ce qu'elle allait trouver au bout de ces trois heures

de voyage. De toutes les façons, ce ne serait pas pire que ce qu'elle laissait derrière elle.

Dans le compartiment, la conversation se poursuivait mollement. Les deux femmes riaient d'une bonne blague de l'homme. Mais on voyait bien qu'elles se forçaient. Au-dessus de leurs lèvres étirées sur l'émail jauni des dents, leurs yeux restaient creux et las. Finalement, l'une d'elles arrêta la comédie. Elle s'enveloppa dans son manteau, rejeta la tête en arrière et se prépara à dormir. Marie-Noëlle pensa qu'il faudrait peut-être faire de même. Elle n'avait pas fermé l'œil depuis des heures. Elle avait passé le début de la nuit à boire du mauvais vin rouge, celui qui tache, avec Garvey et Soglo. L'approche de Noël dans la solitude de Paris leur mettait les larmes aux yeux comme aux gamins qu'ils étaient encore. Le dos appuyé contre les coussins du living-room, ils ressassaient leurs histoires déjà tellement entendues qu'elles perdaient contours et reliefs. Soglo était venu en France tout petit quand un coup d'État avait jeté hors des frontières du pays le dictateur qui s'était pourtant déclaré à vie quelques années auparavant. Son père, chaud partisan, avait dû suivre son maître et mettre sa famille à l'abri dans une villa de Fontainebleau, somptueusement meublée grâce à l'argent du peuple. Soglo n'avait jamais revu l'Afrique et à ses vingt ans, nuit après nuit, l'envie d'elle lui mettait les cuisses en eau. Un jour, bientôt, il partirait à sa recherche. Il la retrouverait dans la fournaise des midis et, sur l'écale brûlante de la terre, il l'éventrerait de son pieu. Garvey, en l'entendant, ne se gênait pas pour ricaner et hausser les épaules. L'Afrique n'est pas à rêver ni à épouser. Elle est à bafouer, à piller, à violer. S'il y avait un monde à convoiter, c'était celui où ils vivaient. Il faudrait bien qu'ils le plient à leur mesure. C'était au tour de Soglo de rire, de hausser les épaules, comme à chaque fois, la discussion chaque jour répétée s'envenimait. Vers minuit, ils arrêtèrent ces palabres creux et prirent le chemin du Soho Club qu'ils fréquentaient quotidiennement. Derrière une façade peu gaie, une boîte du quartier Réaumur-Sébastopol où un quintette jouait du jazz antillais. L'espace étroit et sombre était rempli de toutes qualités de Martiniquais, Guadeloupéens, Africains aussi, pour une fois les uns tout près des autres et fraternellement coude à coude. L'air était lourd de nostalgies et

de rêves identiques. Pendant un moment, la musique coula son baume dans le cœur de Marie-Noëlle. Ces harmonies heurtées, ces dissonances lui étaient familières et c'était comme si de vieux amis réunis jouaient pour sa peine. Malheureusement, l'accalmie ne dura pas. Au détour d'un accord, la douleur resurgit. Au moment de la pause, le trombone descendit du podium et vint s'asseoir à leur table avec ses yeux mourants de chanteur de boléro et sa moustache à la Gabriel Garcia Marquez. Garvey en était tellement fier, de sa grande sœur, professeur dans une université des États-Unis d'Amérique, qu'il avait annoncé sa visite à tout le monde. Quel honneur pour le Soho Club ! Lui-même, il avait connu son défunt mari, Stanley Watts, et avait eu la chance de l'accompagner lors d'un concert à Londres. Ah oui ! Stanley Watts était un grand de grand. Sa tête dépassait de loin celle de tous les autres, même celle de Jimi Hendrix et de Bob Marley qui n'étaient que des chérubins à côté de lui. Mais voilà, le monde n'était encore prêt ni pour sa musique ni surtout pour son message. Personne ne veut entendre que les immigrés ne sont pas des damnés. Ils sont le sel de la terre ainsi que la lumière du monde. Karl Marx était un émigré. Et Einstein. Et Pablo Picasso. Un temps Hô Chi Minh l'avait été. Et Nicolas Guillen. On pouvait allonger la liste tant qu'on voulait. À entendre ces fadaises, les yeux de Marie-Noëlle se remplissaient de larmes, preuve qu'elle était loin d'être dans un état ordinaire. C'est qu'elle revoyait Stanley, fermé à côté d'elle comme un coffre dont elle n'avait jamais eu la clé. Terri qui l'avait lâchée sans une parole. Sans doute avaient-ils senti la vérité sur celle qu'ils avaient mise dans leur lit. Une difformité. Un monstre. Au temps de la Renaissance, l'on croyait que les monstres naissaient de copulations interdites, tellement effroyables que leur imagination seule refroidissait le sang. Vierges éventrées par des chiens, des panthères, des taureaux, des macaques velus à verge de bois bandé, poursuivies par des soukougnans, des dorliss, des volans. Le monstre, même s'il ne porte pas ouvertement les signes de sa monstruosité, bras en moins, jambes en moins, queue de poisson, corne de bouc au milieu du front, epsilon sur la poitrine, ne peut que causer le vide autour de lui. Sa proximité terrorise. Apparemment, le trombone n'était pas terrorisé

puisqu'il la fixait de façon charmeuse et l'interrogeait sur les États-Unis d'Amérique. En fait, il ne l'interrogeait pas. Il parlait d'expérience. Le racisme. Il connaissait. Il avait passé quelques jours à New York et les panthères jaunes des taxis bandaient leurs muscles pour s'enfuir loin de lui. La violence. Il connaissait. Au sortir de Chez Sylvia, deux corps saignaient sur le trottoir de Harlem. L'homosexualité. Il connaissait. Deux malabars vêtus de cuir l'avaient pourchassé à travers Chelsea. Heureusement, arrivé à ce point de l'exposé, la pause prit fin ; il dut rejoindre les autres musiciens. Rien à dire. C'était un bon quintette. De bons artistes. Elle pensait tout de même qu'il leur manquait dans l'improvisation la légèreté et l'inattendu. Stanley, tellement exigeant, aurait regardé à deux fois avant de les engager dans le M.N.A.

Au sortir du Soho Club, la nuit était blafarde et les yeux des étoiles se fermaient déjà. Garvey et Soglo suivirent un groupe. Elle suivit le trombone. Elle but encore beaucoup de mauvais vin, le rouge, celui qui tache, dans son appartement coincé sous les toits. Il ne disait plus un mot de l'Amérique. Ni de rien d'ailleurs. Il promenait les mains sur ses seins et labourait sa cuisse avec son sexe. Mais elle le repoussait de toutes ses forces, n'ayant pas la tête à ces jeux-là avec lui. Ensuite, ce fut la gare du Nord maussade sous ses verrières. Les banlieusards matinaux mal débarbouillés fatigués avant l'heure. Elle avait pris le premier train pour la Belgique. La porte du compartiment s'ouvrit et deux voyageurs entrèrent, visiblement une maman avec son petit garçon. Ils ne regardèrent ni à droite ni à gauche. Ils ne donnèrent le bonjour à personne. Ils s'assirent, déballèrent des provisions et aussitôt se mirent à manger. Avec un dégoût mêlé d'envie, tout le monde regardait ces tranches bistre de pain de campagne, violacées de salami et de jambon de Parme qui s'engouffraient dans le fin fond de ces bouches voraces.

Brutalement, Marie-Noëlle perdit pied dans le sommeil. Quand elle rouvrit les yeux, on entrait en gare de Bruxelles.

Engoncé dans son vieux paletot, réconfortant, pareil à un ronier aux abords de l'oasis, Ludovic attendait au bout du quai. À côté de lui, Angéla. Et Marie-Noëlle s'imagina qu'il prenait l'enfant comme un rempart, un obstacle à édifier entre eux. Garvey avait exagéré. Bien sûr, les locks de Ludovic grisonnaient à hauteur des tempes, car l'âge était monté sur lui comme il monte sur tous. Bien sûr, plus d'une ride labourait son front et l'entour de sa bouche. Mais il n'avait pas du tout la mine de celui qui souffre d'un lembe. Il semblait au contraire alerte et plein d'entrain. Il poussa les deux sœurs l'une contre l'autre et Marie-Noëlle, serrant sur sa poitrine cette enfant qu'elle n'avait jamais vue, s'étonna de cette douceur d'affection qui s'irradiait en elle. Angéla était petite pour son âge et ressemblait plus à son père qu'à sa mère. Elle avait les yeux marron clair, kako, de Ludovic. Ceux de Garvey aussi. Un sourire hésitait sur ses lèvres comme si elle ne savait pas si elle devait l'offrir. Ludovic prit affectueusement le bras de Marie-Noëlle et la guida vers la sortie. Comme à son habitude, il parlait de tout sauf de l'essentiel. Il lui demandait s'il neigeait aussi à Paris. L'hiver s'annonçait rude sur l'Europe. En Belgique, en Allemagne, en Hollande, depuis des jours, la neige n'arrêtait pas. Oui, il avait dû rejoindre la Belgique précipitamment, car on avait besoin de lui dans un Centre pour jeunes délinquants où il avait travaillé dans le temps. Cilas, le directeur, son ami de vingt ans, s'était fatigué de l'exil et avait décidé de rentrer au Cameroun avec sa famille. Huit enfants tous nés en Europe. Ludovic n'était pas mécontent de retrouver Bruxelles, l'immigration, batailleuse et chaude comme une famille. Il avait invité Garvey et l'inévitable Soglo à quitter Paris où il ne se passait pas grand-chose et à venir le rejoindre. Marie-Noëlle écoutait et ne disait rien. Comme elle se souciait peu de savoir à quoi ressemblait Bruxelles, pendant le trajet de la gare à la banlieue, elle ne jeta pas un coup d'œil aux façades grises, aux rues encombrées, aux trottoirs salis par la boue de l'hiver, à l'échappée des parcs par contraste tapissés de blancheur. Elle n'avait qu'une angoisse au cœur. Comment passer de ce ton d'affection et de confiance à un autre ? Elle se rappelait qu'au moment de ses premières règles elle enfouissait ses culottes souillées dans un coin avant de s'enfermer, honteuse, dans la salle de bains pour

les laver. Ludovic avait déterré ce trésor puant. Sans un mot plus haut que l'autre, il lui avait simplement appris à se servir de la machine à laver. Il avait soigné un furoncle qu'elle s'efforçait de cacher sur sa fesse gauche. Quand elle était grippée, il relevait sa chemise de nuit pour lui frotter sans douceur la poitrine et le dos. Comment un père arrive à violer son enfant ? À oublier tous ces souvenirs et faire d'un corps tellement familier, banalisé par la quotidienneté un lieu de concupiscence ?

À la cité Georges-Simenon, Cilas et sa famille occupaient pour un ou deux jours encore l'appartement qu'ils allaient laisser à Ludovic. Aussi, l'on vivait dans un amoncellement d'enfants des deux sexes, de malles fermées, de valises ouvertes, de cartons à moitié remplis, d'objets à moitié emballés. Tandis que Cilas frappait du marteau sur des caisses, Céleste, sa femme, impériale au milieu de tout ce désordre, son dernier-né au dos, houspillait ses garçons et surveillait ses filles qui préparaient le repas de midi. Elle embrassa Marie-Noëlle comme si elle était son aînée retrouvée après une cruelle séparation, cependant que ses beaux yeux sagaces faisaient son entour et s'interrogeaient sur les vraies raisons de sa venue. Céleste ne le cachait à personne. Elle obéissait, mais elle n'était pas du tout heureuse de retourner en Afrique. Elle avait donné son sentiment là-dessus à Cilas qui ne s'était pas occupé d'elle et n'en avait fait qu'à sa tête, puisque, pour leur malheur, les hommes n'écoutent jamais les femmes. Il était confiant parce que quelqu'un lui avait promis du travail à Douala. Or, tout le monde sait que promettre et tenir sont deux. Surtout en Afrique. Bienheureux si, au bout de quelques mois, Cilas n'était pas enfermé entre les quatre murs d'une geôle, accusé d'avoir fomenté un complot contre le Président, lui qui n'avait jamais su tenir sa langue et qui, sûrement, devait figurer sur quelque liste noire. Alors, elle se retrouverait toute seule, sans ressources, sans travail. Comment est-ce qu'elle mettrait du manger dans ces bouches affamées ? Il ne fallait pas compter sur la famille. Ni sur la sienne. Ni sur celle de Cilas. De nos jours, le mot de famille n'avait plus de signification. Ni celui de tribu. Ni celui de village. Ni celui de communauté. Ni celui d'Afrique d'ailleurs. Car l'Afrique

n'était plus l'Afrique. Elle était devenue le royaume des ténèbres et des vautours.

Vers une heure de l'après-midi, tout le monde s'assit en rond par terre pour faire honneur à un excellent repas, car tout en pouffant de rire et en se racontant à l'oreille leurs petits secrets, les filles avaient bien cuisiné. Puis Ludovic et Cilas disparurent ensemble pour ces mystérieuses activités d'hommes. Les enfants, filles comme garçons, s'égaillèrent dans toutes les directions. Céleste coucha son bébé endormi et entraîna Marie-Noëlle. C'était une idée de Ludovic. Il tenait beaucoup à ce qu'elle parle de sa vie aux États-Unis d'Amérique aux membres de l'association La Main ouverte, réunie en assemblée extraordinaire, exprès pour l'écouter. Dans un immeuble voisin, une quarantaine de femmes immigrées de teint, d'âges divers et presque autant de très jeunes enfants attendaient bruyamment. Certaines femmes venaient d'Afrique noire et exhibaient des crânes rasés, des tresses et des tissages. Les Maghrébines se couvraient jusqu'aux yeux avec des tchadors ou bien, sous un foulard fleuri, rougissaient leurs longues tresses au henné. Quelques effrontées portaient carrément les cheveux courts et bouclés. Mais toutes fixaient avec la même incrédulité ravie la sœur qui ne payait pas de mine, pas plus belle ni plus majestueuse qu'une autre et qui quand même était montée tout là-haut : professeur dans une université des États-Unis d'Amérique ! Devant ces regards, Marie-Noëlle réalisait son imposture. Si elle décrivait sa vie vraie, sa solitude, ses ratages, ses déprimes, ses nuits sans sommeil ni amour, nul doute que la salle se viderait et qu'elle n'aurait en face d'elle que rangées de chaises vides sur rangées de chaises vides. Pourtant, au lieu de dire la vérité, elle se mit à raconter une fable digne d'un congressiste républicain, faite de clichés ramassés ici et là et à laquelle elle-même ne croyait pas. Démocratie. Libertés. Multiculturalisme. Oui, l'Amérique était la terre bénie des opportunités. Oui, celui qui savait se servir de ses deux bras et de ses deux mains pouvait y mettre debout sa cabane et y mener la vie qui lui plaisait. Oui, les rêves les plus fous y prenaient racines. C'est vrai, là-bas, plus qu'en aucun autre pays de la terre, les émigrés et leurs enfants constituaient un trésor. Charlie Chaplin. Nabokov, Auden. Joseph Brod sky.

Les idées les plus révolutionnaires naissaient de leurs têtes. Marcus Garvey. George Padmore. Stockeley Carmichael. À chacun de ces noms, sa conviction se fortifiait et c'est avec des accents de campagne électorale qu'elle termina son homélie. Il se fit un silence. Les applaudissements hésitèrent. Puis, une femme bientôt suivie d'une seconde, d'une autre encore, se leva et des questions, bien différentes de celles qu'on aurait pu attendre, affluèrent. Est-ce qu'elle avait déjà dîné chez le Président ? À New York, est-ce qu'elle possédait sa maison à elle ? Avait-elle sa voiture qu'elle conduisait ? Est-ce qu'elle gagnait beaucoup d'argent par mois ? Est-ce qu'elle avait une personne pour tenir son intérieur ? Faire son manger ? Laver son linge ? À toutes ces questions, Marie-Noëlle fut bien forcée de répondre par la négative. Les femmes s'agitèrent. Une d'entre elles lui demanda si son mari était américain. Comment cela pas de mari ? Pas d'enfants non plus ? Toute seule alors ? À ce moment, si Céleste, miséricordieuse, n'avait signifié qu'on pouvait passer à la deuxième partie du programme, Marie-Noëlle aurait été entièrement démasquée.

Ce fut au début de la soirée qu'elle retrouva Ludovic et qu'ils s'assirent l'un près de l'autre sur le divan malmené par les pieds de tant d'enfants. Cilas, Céleste, leur famille, Angéla s'en étaient allés visiter des amis de quinze ans. Enfin, la paix. À deux. Par bien des côtés, l'appartement à l'entour rappelait celui de Savigny-sur-Orge et le temps longtemps semblait retrouvé. C'est sans effort que Marie-Noëlle se revoyait suçotant un crayon et séchant sur son devoir d'anglais, derrière une table de bois blanc. Garvey jouait en piaillant dans son parc. Ludovic allait et venait de la cuisine au living-room, jetant quand il passait près d'elle un coup d'œil à son cahier. On entendait le claquement de la machine à écrire de Reynalda enfermée dans son ailleurs. Elle revoyait la scène sans mélancolie ni amertume, car pour la première fois elle se rendait compte que les silences et les mensonges de Reynalda l'avaient épargnée. Que serait-il advenu de la pauvrette qu'elle était si très tôt elle avait connu sa difformité ? Comment aurait-elle supporté la vie déjà si lourde à ses épaules ?

Timidement, elle se tourna vers Ludovic, car c'était enfin l'heure d'aborder à l'essentiel.

Le récit de ludovic

Tu vois, je n'ai pas de chagrin. Je ne suis pas amer, déçu, le cœur et l'esprit obscurci par l'envie de la revanche. J'ai toujours su qu'un jour, elle lâcherait ma main. J'ai toujours su qu'un jour, elle me quitterait comme elle a quitté tous ceux qui l'embarrassaient ou qui ne lui servaient plus à rien. Comme le crabe laisse son mordant. L'anoli, sa robe verte, fripée sur le bord du chemin. Sa maman. Fiorella. Ranélise. Claire-Alta. Les Duparc et tant d'autres que nous ne connaissons pas. Si elle m'a donné dos, après tant et tant d'années, après tant d'émotions et tant de souvenirs partagés, c'est qu'à présent elle n'a plus peur de rien. Ni de la noirceur de la nuit. Ni du désordre du grand vent. Ni des hurlements de femme folle de la vie. De rien. Elle sait comment démêler l'écheveau des fils de l'existence. Et c'est bien ainsi.

Quant à ton histoire, ne me demande pas des éclaircissements. Ne compte pas sur moi pour mettre la dernière pièce au puzzle et te nommer le nom de ton papa. Te révéler comme à la fin d'un roman policier : « C'est celui-ci ou celui-là ! Comment ? Tu n'avais pas deviné ? » Je ne lui ai jamais rien demandé. D'abord, je le savais, elle ne me dirait que ce qu'elle voudrait me dire. Ensuite, j'estime que chacun de nous a droit à sa part d'ombre, d'intimité. C'est comme si une femme en plein jour, dans le grand midi, lavait à la rivière les hardes de ses menstrues. Est-ce que nous ne tournerions pas la tête, gênés de son sang-gêne ? Et puis, moi-même que tu crois sans reproche, qui peut savoir combien de paires d'yeux en eau, de ventres enceintes, d'enfants sans papa, j'ai laissés là où je suis passé ? En Afrique comme en Amérique ou en France, j'ai toujours adoré le corps des femmes et pris mon compte de jouissance avec elles. Reynalda ne m'en a jamais tenu rigueur. Au contraire, elle me posait toutes sortes de questions. Elle respirait l'odeur des autres femmes dans mes cheveux, mes doigts. Elle voulait savoir ce que cela voulait dire d'être un homme et elle soutenait que chacun d'entre nous devrait avoir droit à deux vies. L'une en mâle. L'autre en femelle. Moi, je riais de toutes ces imaginations qu'elle avait dans sa tête. C'est vrai qu'elle pouvait rester des journées entières sans ouvrir la bouche. Elle était tourmentée par un souvenir qui ne la laissait en repos ni de jour ni de nuit.

Quelque chose de terrible, de monstrueux s'était produit dans son enfance, qu'elle ne pouvait partager avec aucune autre personne. Elle était très susceptible parce que très orgueilleuse et prenait tout de travers. Elle pleurait chaque jour pour un prétexte ou pour un autre. Un rêve. Un mauvais souvenir. Un regard. Une parole un peu rude. Quand même, malgré cette tristesse, nous avions nos très heureux moments. Quand j'avais séché ses joues avec mes baisers, je la serrais contre ma poitrine comme une poupée précieuse et puis, nous faisions l'amour. Après, je lui soufflais : « Dis-moi ! Soulage-toi ! Tu te sentiras mieux si tu me dis. » Mais elle secouait la tête et je ne pouvais pas la forcer. De temps à autre, elle me lâchait des bribes. Elle n'oubliait pas une humiliation. Quand elle travaillait chez les Duparc, un jour, le petit Chamanou lui avait saisi la main et l'avait embrassée en disant : « Je t'aime. » Sa maman furieuse avait crié devant tout le monde : « Voyons, Charles-Emmanuel, une bonne ! » Les élèves à l'école du boulevard B* se moquaient et l'appelaient « Bamboula » ou « Blanche-Neige ». Un jour, dans le métro, des garçons l'avaient poursuivie en l'appelant « singe ». La personne qui revenait le plus souvent dans ses histoires, c'était sa maman, Nina. Elle la haïssait. Je n'arrivais pas à comprendre ses raisons. Ses descriptions étaient hachurées, fragmentées. Son odeur. Sa vulgarité. Sa saleté répugnante. Ses vices. Je crois simplement qu'elle lui reprochait d'être ce qu'elle était : une négresse bitako qui se louait dans une famille de blancs et était trop contente parce que le maître couchait avec elle. Elle me racontait pis que pendre sur ce Gian Carlo, bien assorti avec sa maman, d'après elle, ladre et vicieux. Elle parlait quelquefois d'Arcania qu'elle aurait voulu pour sa maman, aussi ange que Nina était démon, de Fiorella, sa seule amie. Ensemble, elles avaient écrit un roman à quatre mains, *Gondal,* et des poèmes. Sans ces bêtises, elle serait sûrement devenue folle ou se serait donné la mort. Elle me parlait de ceux qu'elle avait détestés et de ceux qu'elle avait aimés de la même manière qu'on parle des morts qui sont bien morts et qu'on ne rencontrera plus sur la terre. La Guadeloupe, Dieu merci, c'était fini. Elle n'y remettrait jamais plus les pieds. Quand je lui rappelais sa maman, Nina et son grand âge solitaire, elle ne me répondait même pas. Dans l'ensemble, elle ne me confiait pas grand-

chose. Et je te répète, je ne la fatiguais pas avec des questions. Il n'est pas bon de s'aventurer dans le fin fond des ravines du passé des autres.

Tu voudrais que je commence mon histoire par son commencement. Où est le commencement ? Il était peut-être écrit depuis le moment de ma naissance dans une case à toit de paille, non loin de la lisière des champs de cannes, à Ciego de Avila, il était peut-être écrit que je ferais trois fois le tour de la terre pour être maté aux environs de mes trente ans par une mauviette qui me donnerait deux enfants et me garderait vingt ans à côté d'elle. Alors que jusque-là, j'avais coupé les amarres de toutes les responsabilités, rué des deux pieds et versé mon sperme dans toutes les kabanns. Déjà quand j'étais petit, ma maman m'amarrait à un pied de table. C'était la seule manière de m'empêcher de courir tout partout.

C'est un samedi, à un bal de la mairie du cinquième, place du Panthéon que j'ai rencontré Reynalda. En ce temps-là, je te parle de la fin des années soixante, l'immigration ne faisait peur à personne. Pas de graffitis sur les murs, de bavures dans les commissariats, de banlieues à feu et à sang. Chaque mois, les associations d'Antillais organisaient des bals pour leurs ressortissants. Les orchestres qui jouaient des tangos, des boléros, des cha-cha-chas se donnaient des noms espagnols, Esperanza, Los Matecocos ou El Calderon. Les musiciens portaient des chemises à fleurs et à volants, et faisaient semblant d'être des Cubains. Le dieu, c'était Aragon. Quand Celia Cruz et la señora Mantecera étaient venus jouer à Paris, on avait été à deux doigts de l'émeute. Ces bals-là, c'était des endroits tranquilles et bon enfant. Le crack n'y circulait pas. On se passait une cigarette de marie-Jeanne qu'on n'appelait pas encore ganja, par-ci, par-là. Les bals des mairies, c'était l'occasion de se guérir du lembe en parlant créole, en buvant du rhum et en faisant le faraud, cravaté, devant les compatriotes. Moi qui n'ai jamais eu de pays à moi, est-ce que c'est Haïti ? Ou bien Cuba ? Ou bien le Canada ? Ou bien les États-Unis d'Amérique ? J'étais là à cause de Violetta, une Guadeloupéenne que je fréquentais, entre autres. Violetta était accompagnée d'une amie qu'elle m'a supplié à l'oreille de faire danser. Je ne vois pas pourquoi elle me suppliait. Je

l'aurais fait sans lui demander la permission. Son amie n'avait ni ses dents de perle, ni sa taille de guêpe, ni ses fossettes. Mais précisément, mine de rien, elle aguichait avec sa mine maussade, ses paupières baissées, ses seins en bourgeons de goyave serrés dans son corsage sans couleur. On aurait dit une écolière. On se demandait pourquoi elle n'était pas en train d'apprendre ses leçons. Elle a commencé par me refuser et me raconter qu'elle ne savait pas danser. N'empêche, quand je l'ai empoignée pour *La Cumparsita,* elle s'est collée à moi comme un bouton-pression. Je passe sur le reste de la soirée. La figure de plus en plus chagrinée de Violetta, ses pleurs, les reproches de ses amies, les injures de ses frères qui voulaient me battre. Tout cela a fini comme cela devait finir : la traversée de Paris à pied vers les deux heures du matin et l'amour sur le lit de ma chambre. Quand je me suis réveillé, le coup classique, elle avait disparu. Mais ce n'était pas une voleuse. Elle n'avait pas touché à un centime de mon porte-monnaie.

Les semaines ont passé. J'ai cru l'oublier.

Comme toujours, j'avais pas mal de problèmes. J'étais revenu les mains vides de deux ans au Sénégal. J'étais Volontaire de la Paix. Mais on m'avait accusé de me mêler de politique et on avait terminé mon contrat. Des amis m'avaient entraîné à Paris où je venais de perdre mon emploi. J'en cherchais un autre sans résultat. Pour les patrons, j'étais coupable du délit de faciès, comme on le nomme aujourd'hui. Ils voulaient que je peigne mes cheveux, que je coupe ma barbe. Remarque, en ce temps-là, je n'avais pas les locks, c'est venu après. Ils trouvaient aussi que mon anglais sonnait américain et n'était pas le « queen's English ». Quant à mon espagnol, il sonnait cubain et n'était pas assez castillan. De temps en temps, je grattais la guitare ou bien je soufflais du saxo dans un orchestre. Sylvio, un de l'association Muntu, ne me laissait pas tomber, c'est lui qui me logeait, qui m'aidait à ne pas mourir de faim. Tout cela n'étais guère satisfaisant. Quelquefois, j'avais dans l'idée de retourner en Belgique où j'avais vécu avant le Sénégal. L'orgueil me retenait à Paris. Un soir, je me suis trouvé monter les six étages de Violetta pour avoir des nouvelles de Reynalda. Violetta habitait une chambre de bonne à Denfert-Rochereau. Elle avait cuit des vivanots sur

son fourneau à gaz à deux feux, ce qui fait que tout le palier baignait dans l'odeur du court-bouillon. Sa chambre était remplie de Guadeloupéens qui suçaient leurs têtes de poisson en écoutant des airs de Manuéla Pioche. Ils m'ont regardé d'un drôle d'air. Violetta, elle, m'a pardonné tout de suite. Elle a rempli mon assiette, puis elle m'a chuchoté tout le mal qu'elle pouvait inventer sur Reynalda. Titane ? C'était un nom de la Désirade, celui-là. Savoir s'il ne s'agissait pas d'une lépreuse. De toute façon, elle avait mauvais sang, cela se voyait. Des taches sur sa figure. Elle avait été fille de maison dans Paris. Boniche. Mabo. Depuis qu'elle était entrée à l'école des Assistantes sociales, allez savoir comment, elle pétait plus haut que ses fesses. L'école des Assistantes sociales ? C'est tout ce que je voulais savoir.

J'ai guetté, planté sur le trottoir du boulevard B* jusqu'au moment où je l'ai vue sortir. Comme elle avançait vers moi, j'ai failli tourner mon dos, me demandant ce que je lui trouvais tellement, ce jour-là, elle me paraissait ordinaire. Et puis ses yeux ont rencontré les miens. Et je suis resté debout là où j'étais.

Quelques mois plus tard, elle a terminé ses études, encadré son diplôme et obtenu son premier poste à Savigny-sur-Orge. Nous nous sommes mis ensemble, ce qui m'arrangeait. Parce que si elle avait besoin de moi, j'avais encore plus besoin d'elle. Mon copain Sylvio s'était marié à une piegrièche et j'avais dû vider son appartement. Toujours pas de travail fixe. Des boulots minables. Un mois par-ci, un mois par-là. Reynalda m'a permis de dormir au chaud sous un toit et a tout partagé avec moi. Son argent, son compte en banque, c'étaient les miens. C'est elle qui m'a procuré une place dans ce centre pour jeunes délinquants parce que, à la mairie, tout le monde se mettait en quatre pour obéir à ses volontés. Nous ne nous sommes jamais mariés, ce qui choquait. Toutes les Antillaises aiment avoir la bague au doigt et leur photographie en robe Pronuptia dans un album. Aussi, à la cité, dans le secret de leurs cœurs, les gens nous méprisaient. Cela nous était égal. Quel besoin avions-nous de monsieur le maire, encore moins de monsieur le curé ? Plus que moi, Reynalda éprouvait de l'aversion pour les religieux. Ce qu'il y a eu, c'est une

cérémonie de bénédiction à Muntu. Mon vieil ami Paulius Polydor, le mallam, est sorti tout exprès de Bruxelles. Je l'avais connu lors d'une tournée qui l'avait mené dans le village du Sénégal où les pieds dans le sable, je creusais des puits avec les paysans. Il avait déjà un âge avancé, mais il avait gardé tout son bagout. Il nous racontait comment, chaque nuit, il bavardait avec Jésus, Jésus nègre noir, un python enroulé en collier autour de son cou. Je n'y croyais pas à toutes ces bêtises. Quand même, j'admirais le travail que Muntu réalisait au sein de nos communautés. Reynalda a pris part à la cérémonie avec une bonne grâce peu habituelle. Elle a chanté, mieux que tout le monde, plus fort que tout le monde, quand l'heure est venue de chanter. Elle s'est agenouillée à deux genoux quand tout le monde a plié les genoux. Au moment de la communion, elle a mis sa main dans le plat et a mangé le migan sacré sans sel. Pourtant, au moment de repartir, le mallam m'a attiré dans un coin et m'a conseillé de me méfier. Lui qui m'aimait comme un fils, il n'avait pas apprécié le genre de Reynalda. Il la croyait capable de tout. Il a communiqué sa méfiance à toute la congrégation. C'était d'autant plus injuste qu'on n'a jamais rien eu à lui reprocher. Elle s'est chargée des répétitions du chœur. Je ne sais pas si tu l'as jamais entendue chanter. Tu ne peux pas t'imaginer la voix qu'elle a. Comme si un rossignol était caché à l'intérieur de son gosier et mettait brusquement la tête au-dehors. Les gens pleuraient en l'écoutant. Elle aurait pu devenir une grande artiste, se faire admirer, car, si bizarre que cela paraisse à un type comme moi qui n'ai pas d'ambition, c'était son rêve. Sortir de l'anonymat. Je suppose qu'elle avait le besoin de cette vengeance.

Très vite, Reynalda m'a fait le plus beau cadeau dont j'ai rêvé. Un enfant. Je regardais s'arrondir son ventre et je tremblais. Moi qui n'avais jamais rien réussi, j'avais réussi ce miracle. Moi, j'étais devenu le gouverneur de la rosée. Moi, j'avais trouvé l'eau. Je l'avais emmenée dans la plaine. Garvey est né un 24 janvier à neuf heures du soir. Reynalda était entrée à la maternité depuis la veille au matin et avait perdu beaucoup de sang. Un moment, le médecin avait envisagé une césarienne. L'enfant était gros. Il se présentait mal. Pourtant, j'avoue que je ne me faisais pas tellement de souci pour elle,

émaciée et sans couleur. Je ne voyais que lui devant mes yeux, plissé, couvert de poils comme un bébé makak, dans sa brassière blanche. Je chéris Angéla. C'est moi qui ai voulu sa naissance. Pourtant, c'est différent. Je ne saurai jamais décrire comment j'adorais mon garçon. Cet hiver-là, l'hiver de sa naissance, je ne sentais pas le froid. Je sortais dehors en chemisette de coton. C'était comme si je portais en moi un grand feu et que ses étincelles bondissaient à l'intérieur de mon corps. Ma vie, informe, ma vie ratée, prenait sa signification. La tête dans les nuages, je tirais des plans. Je voulais que mon fils accomplisse tout ce que je n'avais pas pu accomplir. Il serait instruit. Il deviendrait ingénieur pour accrocher le Golden Gâte au-dessus de la baie de San Francisco. Il écrirait des livres que l'on traduirait comme la Bible dans toutes les langues de la terre. Il serait Jean-Sébastien Bach ou Mozart, le musicien prodige. Ah oui ! On entendrait parler de lui. Chaque jour, j'étais pressé de finir mes cours pour rentrer à la maison, m'assurer que son cœur battait sous ma main, le prendre, tiède et ensommeillé, dans mes bras. Un soir que je le couvrais de chatouilles et de baisers, assise à côté de moi sur le divan, Reynalda s'est mise à pleurer. Ce n'était pas nouveau. Elle refusait de s'expliquer, mais je devinais qu'elle me blâmait parce que j'idolâtrais Garvey et que je la négligeais, d'après elle. Je me préparais pour un de mes habituels plaidoyers et séances de caresses. Mais, ce soir-là, il s'agissait d'autre chose. Sans me regarder, elle m'a révélé ce qu'elle appelait son infamie. Elle avait un autre enfant – une petite fille. L'enfant était restée au pays à la garde d'une bonne âme comme il y en a tant chez nous, une dénommée Ranélise, et elle n'en savait plus rien. Estomaqué, je demandai quel âge avait cette enfant. Près de dix ans déjà. Dix ans ! Je t'imaginais deux nattes graissées à l'huile de carapate dansant sur les épaules, vive comme un chat sauvage et gracieuse comme une branche de muguet accompagnant ta « maman » à l'église, chantant avec elle le « Je crois en toi, mon Dieu » et tout de suite, j'ai commencé de t'aimer. À Reynalda, je n'ai fait aucun reproche. D'ailleurs, j'étais sans voix. Si je te disais qu'à ce moment-là je n'ai pas songé à la quitter, je mentirais. Et puis, j'ai réussi à dominer ma colère. J'ai pris cela comme une punition pour le mal que j'avais fait à d'autres femmes. À

Violetta par exemple que j'avais si laidement trahie avec sa propre amie. Dès lors, je n'ai eu de cesse qu'elle répare, c'est-à-dire que je répare, en reprenant contact avec cette Ranélise. Jour après jour, matin, midi et soir, je serinais la même chanson. Il fallait que tu viennes auprès de nous. Ta place était avec nous à Savigny-sur-Orge. Pour la première fois depuis que nous nous connaissions, elle me tenait tête et résistait de toutes ses forces. Elle me fournissait toutes sortes d'excuses. Je ne les écoutais pas. J'étais persuadé qu'il suffirait à Reynalda de jeter un coup d'œil sur toi pour se mettre à t'aimer. Ce n'est pas ce qui s'est produit. Au contraire.

Nos mythes ont la vie dure. Nous croyons que les liens de parenté sont les plus solides. Le sang n'est pas de l'eau, ressassent les voix sorties d'Afrique. Tous ces enfants torturés, maltraités, dépecés, tous ces fétus jetés dans les poubelles, mis à pourrir dans les grands bois ne les ont pas réduites au silence et nous sommes là à répéter, après elles, des choses que la réalité contredit. Le remords m'a pris quand je t'ai vue devenir le fantôme de ce que tu étais, plus de sourire, des joues creusées ; des yeux sans lumière, jusqu'à tes cheveux qui perdaient leur bonne couleur de paille de maïs. Est-ce que tu n'étais pas mieux là où tu étais ? Est-ce que tu n'étais pas plus heureuse avec cette Ranélise ? Tu habitais à présent sous le même toit qu'une personne dont le cœur était plus désolé qu'une savane désolée. À chaque moment, ta seule vue lui rappelait des souvenirs dont elle aurait préféré perdre la mémoire. J'aurais voulu te donner plus que je ne te donnais, mais je ne le pouvais pas. J'avais souvent l'impression que je sacrifiais l'une pour l'autre. Enfin, on ne peut pas refigurer l'enfance. Il faut vivre avec.

Ton existence ne fait que commencer et tu t'imagines qu'elle est déjà finie. Il y a devant toi toute une place faite pour le bonheur que tu rempliras quant tu cesseras d'épier par-dessus ton épaule. Quand tu regarderas ton avenir. Tu t'es mis dans l'idée que tu veux de moi. Mais, en réalité, tu ne veux que te venger de ta mère. Je ne ferai pas l'amour avec toi. Ce serait trop facile, méprisable pour nous deux. Tu ne seras jamais que ma fille, la première-née. Celle que je ne savais pas que j'avais et qui a surgi à ses dix ans pour revendiquer des

arriérés de tendresse. Je te répète, si j'ai un conseil pour toi, c'est d'aller enfin de l'avant. Reynalda te donne l'exemple. Elle te prouve que le passé, même le plus douloureux, finit par mourir et que la passion réalise les ambitions qui semblent aux autres les plus extravagantes. Après *Les Jours étrangers,* elle m'a annoncé qu'elle allait publier un roman, l'autobiographie à laquelle elle travaille depuis que je la connais, depuis Savigny-sur-Orge, depuis le boulevard B* et même avant. Ainsi, elle se libérera une fois pour toutes de la vérité. Pourtant, la connaissant comme je la connais, je sais que cette vérité-là sera une fiction. D'ailleurs, qu'est-ce que nous pouvons construire quand nous parlons de nous-même ? J'avoue que si je l'encourageais à écrire sa thèse, qui devait améliorer son avenir et nous tirer de Savigny-sur-Orge, je n'avais jamais pris au sérieux son ambition de devenir écrivain. C'était comme si elle m'avait dit : « Moi aussi, je veux poser mon pied sur la lune. » Une fantaisie. Une divagation. Quand elle était dans ses bons jours, elle me donnait à lire des feuillets. Je n'y prêtais pas beaucoup d'attention. Pour moi, c'était du temps volé à un travail sérieux. Ne te fais surtout pas de souci pour moi. Je ne manque pas de ressources et puis, à côté de moi, j'ai Angéla, mon bâton de vieillesse. Pour le moment, sa main tient ma main jusqu'à ce qu'elle la lâche, elle aussi. Laisse-moi là où je suis. Il te reste à découvrir ton Amérique que tu n'as pas encore découverte.

6.

Par les fenêtres de mon bureau perché au quatrième étage de l'université, j'aperçois la Charles River, ruban blafard, entre ses rives qui ne se décident pas au dégel. D'après le calendrier, le printemps n'est pas loin. Pourtant, rien ne donne à penser qu'il approche. Toute la ville grelotte encore enveloppée dans des falbalas blancs souillés. Je me sens comme une personne qui relève d'une grave maladie. Faible. Épuisée même. Pourtant, rassurée parce que le pire est passé. Pendant des semaines, je n'ai pas vu la neige tomber ni le soleil essayer sans succès de se faire sa place dans le ciel. Je n'ai pas entendu la cavalcade et les rires du vent galopant comme un fou autour des arbres. J'étais aveugle, muette et sourde. Puis, un matin, mes sens me sont revenus. J'ai distingué des formes et des couleurs. Jaunes, rouges, noires, des tulipes pointaient la tête dans les plates-bandes et l'air avait le goût du lait frais. Jusqu'à midi, je dois recevoir des étudiants. C'est la pratique. Je dois leur prêter attention, échanger, communiquer, et ironie des ironies, moi qui ne peux pas me conduire, j'ai la tâche de les aider à trouver une solution à leurs difficultés. Depuis des semaines que nous travaillons ensemble, Blancs ou Noirs, je ne les distingue guère, les uns des autres. Emmitouflés de même, chaussés de même, pareillement souriants devant moi. Aux cours, ils m'écoutent dans un silence religieux et posent respectueusement des questions. Je suis loin des débats brûlants de Roxbury.

Il n'y a pas de honte à s'offrir à un homme. Les sociologues affirment même que, dans la majorité des cas, ce sont les femmes qui se proposent. Le scandale, c'est d'être rejetée. Surtout quand cet homme, de son propre aveu, a grand goût pour les femmes. C'est curieux ! Toute mon enfance, j'ai cru que Ludovic était la perfection. Ce n'est pas vraiment son corps que je désirais. Mais son cœur, son affection. En réalité, ce n'était qu'un coureur comme les autres. J'ai eu mal de l'apprendre et du coup, je me suis torturée pour savoir ce qui me manquait. Ce que Reynalda et toutes ces inconnues

possédaient. À force de me poser cette question sans y trouver de réponse, j'ai fini par acquérir une sorte de fatalisme. J'admets à présent qu'il n'a pas voulu de moi, c'est tout. Il me répétait qu'à force de regarder derrière, par-dessus mon épaule, je m'étais changée en zombie. Oui ! C'est bien ce que je suis à présent, un zombie, et je ne sais pas qui pourra poser une pincée de sel sur ma langue. Il prétendait que tout mon malheur venait de ce que je n'avais aucun but dans la vie. Je ne sais pas de quoi il parlait. Moi, j'ai toujours cru que le bonheur, c'est le seul but dans la vie. Tout le tapage que certains font, littérature, politique, religion, bonnes œuvres, ne sert qu'à masquer cette vérité-là !

Qu'est-ce que ce garçon-là me raconte ? Cheveux noirs. Yeux noirs. Vêtements noirs. Ce n'est pas un Américain de vieille souche. Encore une histoire d'immigrés ! C'est le fils d'Iraniens partisans du shah, venus sauvegarder leurs millions au soleil de la Californie. Ses gouvernantes françaises lui ont enseigné le français à la perfection. Il l'a même enseigné à Téfila, une petite ville d'Algérie et, fier de sa connaissance du terrain, il entend faire sa thèse sur Rachid Boudjedra. La Répudiation. Pourquoi pas ? Je l'encourage. Passons au suivant.

Ludovic s'irritait quand je parlais de ma monstruosité. Lui qui la connaissait mieux que personne, il avait choisi de croire à la parole de Reynalda. C'était clair : le coupable, c'était Gian Carlo Coppini. Il refusait de discuter toutes autres possibilités et prétendait que je ne pouvais rien conclure des contradictions et des incertitudes du récit d'événements vieux de trente ans. Il ne comprenait pas qu'en fin de compte, réelle ou imaginaire, cette identité-là avait fini par me plaire. D'une certaine manière, ma monstruosité me rend unique. Grâce à elle, je ne possède ni nationalité ni pays ni langue. Je peux rejeter ces tracasseries qui tracassent tellement les humains. Elle donne aussi une explication à ce qui entoure ma vie. Je comprends et j'accepte qu'autour de moi, il n'y ait jamais eu de place pour un certain bonheur. Mon chemin est tracé ailleurs. Cet étudiant-là, un Africain-Américain, est décidé à travailler sur Amadou Hampaté Ba. Lui ne s'est pas encore rendu en Afrique. Quand même, son père lui a décrit ce monde magique

sans écriture, sans manuscrits, sans livres, sans bibliothèques et il entend capturer le secret des griots-poètes, dompteurs de la parole. J'approuve aussi. Quelle magie a pour nous l'Afrique qui résiste à tant d'images de désolation et de tortures projetées sur les écrans du monde entier ? Bientôt, Anthea, elle, reviendra du Ghana, la tête toute farcie de ce qu'elle aura imaginé. Je l'entends déjà. Elle me racontera par le menu l'histoire d'Efua. Elle me répétera les histoires cent fois rêvées du Paradis d'autrefois. Du Middle Passage, ce terrible voyage que nous avons tous effectué avant même d'être nés. De notre dispersion aux quatre coins du globe et de nos souffrances. En échange, je n'aurai à lui confier que mes petites misères à moi, la véritable raison de mon voyage en Europe et les circonstances de mon nouvel échec. Ma dépression. Le début de ma gué-rison. Honteuse, je me tairai donc en attendant qu'à mon tour j'apprenne à inventer des vies.

Voilà que, sans crier gare, tout s'est assombri au-delà des fenêtres. La neige a recommencé de tomber. Une neige légère qui s'éparpille dans l'air et s'effrite sous les pieds des passants.

C'est, nous l'espérons, une des dernières neiges de la saison.